





L'INATTENDUE

*Ouvrages déjà parus*

Le boche  
Épidémie  
Un destin oublié

VINCENT GARAND

# L'INATTENDUE

roman

Lulu éditions

ISBN : 978-2-9526352-2-6

Lulu éditions, Février 2009

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Merci à mon père pour l'illustration  
et à Véronique pour tout le reste.





*"Il ne sert à rien d'éprouver les plus beaux sentiments si l'on ne parvient pas à les communiquer"*

Stefan Zweig



26 mai. Elle

Je commence ce carnet aujourd'hui, le jour où nous nous sommes parlé pour la première fois. Tu ne sais rien de moi alors que j'en sais déjà tant sur toi. Je te connais de longue date, et tu es loin de me laisser indifférente. Ces pages te sont adressées, je peux même dire « dédiées », car je sais par avance que tous les mots qui suivront ne prendront leur sens que par et pour toi. Puisque je ne peux pas te les adresser directement, j'ai décidé de les écrire dans ce cahier. Tu ne le liras probablement jamais, mais s'il y a un jour quelque chose entre nous, ce carnet en sera le témoin.

Nous sommes le vingt-six mai, ce merveilleux mois de mai que tant de chansons, tant de poèmes ont loué. Pourquoi les histoires d'amour attendent-elles cette saison pour éclore tout à fait ? Je devine ce que tu penses à la lecture de ces mots. Tu découvres une femme qui parle prématurément de sentiments alors que nous ne nous connaissons même pas. Si tu parcourais ce carnet aujourd'hui, tu me trouverais certainement folle, mais tu n'es pas derrière moi pour regarder par-dessus mon épaule et effeuiller mes pensées. Je ne le mettrai jamais entre tes mains, même si par le plus grand des miracles nos destins devaient se rejoindre. Si tu me lis, c'est que je ne suis plus qu'une ombre, peut-être un souvenir, je ne sais pas.

Toi que je n'ai encore jamais vu et avec qui je brûle pourtant de mêler ma vie, as-tu déjà connu la certitude ? Je ne te parle pas de celles qui sont patentées et que personne ne réfute, mais de ces moments incertains où une émotion évanescente se transforme en absolue conviction. Rencontrer quelqu'un et savoir tout de suite qu'il s'agit d'une personne de bien ou au contraire en avoir un définitif dégoût. Deviner dans les yeux d'un joueur d'échec qu'il vaincra alors que l'on ignore tout de son jeu et de celui de son adversaire. Un homme comme toi, j'en suis sûre, a déjà vécu cela. Et toi, Vivien Gallet, quelles sont tes certitudes ? Comme j'aimerais les connaître... Quant à moi, j'en ai une de plus aujourd'hui. Jamais je n'aurais cru qu'elle pourrait me transformer ainsi, et cela, en une seule journée. Permets-moi de te rappeler cette journée qui fut le début de ma métamorphose.

Il était onze heures ce matin lorsque le téléphone a sonné. Tu ne te souviens probablement plus de rien, mais moi je pourrais prononcer chaque parole de notre conversation. Tu t'es présenté simplement, tu n'avais dit que trois mots et déjà mon cœur battait à tout rompre. Je te connaissais bien sûr, j'avais lu et aimé tous ces livres qui t'avaient donné une certaine célébrité, mais tu demeurais pour moi une de ces personnes que l'on ne rencontre pas. Tu étais davantage un nom sur une couverture qu'un être humain. Comme j'aimerais pouvoir te décrire le timbre grave et l'intonation particulière de ta voix lorsque tu m'as demandé conseil sur le choix d'un hôtel dans notre ville. Que tu t'adresses à moi, la plus anonyme de tes lectrices, simple employée de librairie, aurait dû me paralyser. Pourtant, te souviens-tu, il n'en fut rien. Était-ce d'entendre battre mon cœur jusque dans l'écouteur ? Je ne sais pas, mais une force qui dépasse tout s'empara de moi, me secoua et m'ordonna de ne pas me laisser intimider. Il se produisit alors

quelque chose d'incroyable pour moi, mon cher écrivain : une audace insoupçonnée envahit tout mon être et fit sortir de moi des mots que jamais je n'aurais osé te dire : « Je peux m'occuper de votre réservation, si vous voulez. Laissez-moi votre numéro de téléphone et je vous rappelle dans la journée ». Le plus simplement du monde, et comme si c'était pour toi la proposition la plus naturelle, tu m'offris ce premier sésame, celui qui me permettrait de te parler et d'entendre de nouveau ta voix.

27 mai. Elle

Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir comme je fus heureuse de t'entendre cet après-midi. Comment croire qu'un homme comme toi, sans doute débordé et sûrement à mille lieues de toutes les contingences matérielles, a pu prendre la peine de me rappeler pour me remercier de cette réservation ? Au premier de tes mots, j'ai reconnu ta voix grave qui te donne cette importance et cette assurance qui m'impressionnent. Tu as prononcé mon nom, tu voulais me parler, à moi, Véra Garbatti ! Tu fus si étonné que je décroche que tu es resté silencieux un instant. Ces deux ou trois secondes furent assourdissantes en dépit de ton silence. Mon cœur s'emballa et mon sang se mit à battre ma tempe ainsi qu'un puissant tambour. Avec une seconde d'avance sur le destin, je pressentais ce qui se passerait : j'allais bredouiller, rougir, tenir des propos insignifiants et perdre à jamais ta considération. Je vis tout cela comme un film, mais en une seconde à peine. Pourtant, cela ne s'est pas passé ainsi : au lieu de mièvrerie, je fus au contraire pleine d'une assurance qui confinait à l'insolence. J'étais presque altière face à toi alors que tu m'impressionnais tant. Comment ai-je pu soutenir ta conversation sans frémir ? Je n'en sais rien et cela ne m'importe pas, je suis simplement si heureuse de l'avoir fait. Tu l'as

oubliée aujourd'hui, mais comme j'ai aimé ta question : « Est-ce que vous serez là lors de ma matinée de signature ? » Avais-tu envie de ma présence comme j'avais besoin de la tienne ? Je me plais tant à le croire. Ce plaisir n'a d'égal que la déception que je risque en nourrissant d'aussi improbables espoirs. Comment pourrais-tu te préoccuper de moi ? Tu as déjà tout, le talent, la célébrité, l'argent, l'amour sans doute ? Qu'aurais-je, moi, à te donner que tu n'aies ?

27 mai. Lui

Séance de signatures samedi à Annecy. Pris contact avec la librairie « L'Audace ». Quel drôle de nom ! Hôtel réservé par une certaine Véra. Italienne ? Voix charmante au téléphone. Je lui offrirai mon livre.

28 mai. Elle

C'est demain. Il ne reste plus qu'une journée avant ton arrivée. C'est à peine le début de la matinée. Chaque heure va me paraître incroyablement longue et j'ai cependant tant à faire pour préparer ta venue, surtout qu'en principe, ce n'est pas moi qui organise ces événements. Comme je suis heureuse ! Pour toi ça n'a pas grand intérêt, nous sommes une simple librairie provinciale que tu auras bientôt oubliée, mais pour nous, la présence d'un écrivain tel que toi est une chose importante qui impose une minutieuse préparation faite de mille détails dont tu n'as que faire.

Habituellement, c'est la fille de la propriétaire qui organise la venue des auteurs et c'est déjà beau si nous avons le droit d'apporter un verre d'eau à nos illustres visiteurs. On ne devrait jamais se réjouir du malheur d'autrui, mais cette fois-ci, comment pourrais-je réagir autrement ? Lors de sa dernière

leçon de conduite, elle a embouti la voiture-école. Elle est indemne, malgré quelques vertèbres déplacées qui l'empêchent de bouger pour quelques jours. Grâce à cet accident, je viens d'être nommée responsable de l'organisation de ta venue. À peine madame Planchon m'avait-elle raconté la mésaventure de sa fille que je songeai à ton arrivée imminente. Ce n'est que par simple politesse que je fis semblant de m'intéresser au sort de sa progéniture dont elle parlait si mielleusement et avec un air dramatique qui m'exaspérait. Moi, je ne voulais rêver qu'à toi, à toutes les petites attentions que j'aurais pour te plaire : te réserver le meilleur endroit dans la librairie, t'apporter un verre d'eau, calmer nos visiteurs trop pressants. Pour la première fois, j'étais pleine de gratitude envers cette jeune fille méprisante et incompétente qui ne devait sa place qu'au népotisme de sa mère.

29 mai. Lui

Gare de Bellegarde. J'espère que quelqu'un sera venu me chercher comme me l'a promis Véra. J'ai horreur des taxis. Tiens, c'est peut-être elle ! Elle a l'air de me reconnaître, elle est si souriante. Comme elle est belle !

29 mai. Lui

Midi. Je n'ai pas pu éviter le déjeuner avec le propriétaire de la librairie. Tous les mêmes, ces commerçants. Ils vendent des livres et croient presque les avoir écrits. S'ils savaient comme ils sont barbants. Heureusement, Véra était là. Sympathique, cultivée, discrète, pas le genre de femme à se mettre en avant ni à se pâmer devant quelqu'un comme moi. C'est devenu rare...

29 mai. Lui

Pourquoi ai-je accepté de faire cette dédicace toute une journée ? Un samedi en plus ! Je suis claqué. Enfin, trois cents exemplaires vendus, il faut reconnaître qu'ils ont bien préparé ma venue. C'est le père Raymond qui va être content ! Une douche et au lit. Je ne suis pas mécontent de rentrer chez moi. Vraiment sympa cette Véra. J'ai presque envie de la revoir. Pourquoi me suis-je montré si distant avec elle ? S'il n'y avait pas eu cette femme frivole avec sa librairie... Tiens, elle ne m'a même pas dit pourquoi elle l'avait baptisée ainsi.

29 mai. Elle

Vivien ! Un prénom, ton prénom.... Je voudrais avoir ta facilité pour te décrire toutes mes émotions de cette journée. Il est pratiquement minuit et je crois que je ne pourrai pas trouver le sommeil avant d'avoir écrit ces lignes sur ce cahier à spirales. Je suis lasse, comme toi sans doute, dans ton hôtel en ce moment. Mes nerfs sont tendus à se rompre, mon sang bouillonne, parcourt mon corps dans tous les sens, afflue de mon cœur et coule pour toi partout dans mes veines.

Dire que j'ai apprécié cette journée serait largement au dessous de la vérité. Je crois que c'est tout simplement la plus belle de ma vie. Jusqu'à hier, je n'aurais même pas osé rêver de te rencontrer. Je voudrais t'avouer que je t'aime, mais je ne m'en sens pas le droit. Tu as déjà ta vie dans laquelle je n'ai aucune place. Qu'elle a de la chance celle qui connaît le goût de tes lèvres et qui partage ton lit !

Dans ce cahier secret, je peux au moins revivre à loisir ce dîner pris en ta compagnie. Sans madame Planchon, mon bonheur eût été parfait. Mais elle était là avec nous, entre nous, même.



Comme j'ai aimé ta finesse d'esprit ! Tu te moquais d'elle sans qu'elle s'en rende compte. Elle n'a pas compris la moitié de tes jeux de mots et riait de cet air imbécile qui la caractérise. Par bonheur, tu as beaucoup parlé, ce qui ne lui a pas laissé trop d'occasions pour débiter ces banalités qu'elle affectionne tant, comme dresser la liste des écrivains de renom venus chez elle pour promouvoir leur livre.

Il y eut surtout cette merveilleuse attention de ta part. Je voudrais que tu saches combien j'ai aimé ce moment où tu as sorti ton stylo de ta poche pour me dédicacer un exemplaire de ton dernier roman. Sans chercher à déchiffrer ce que tu écrivais, je te regardais calligraphier de belles lettres qui m'étaient adressées. J'ai pris plaisir à voir se former chacune d'entre elles en attendant la suivante avec une gourmandise que je ne me connaissais pas. Me trompais-je en pensant qu'il émanait de toi une forme d'affection lorsque tu m'as tendu ton livre ? Il me semble bien que oui, mon cher écrivain, surtout après que tu aies remis le sien à madame Planchon. J'ai vu que tu mesurais la joie que tu m'offrais en lui griffonnant une rapide et commune dédicace tandis que tu t'étais ostensiblement appliqué pour moi. Tu m'as plu à jouer les Robin des bois de plume. Que pourrais-je te dire pour te remercier ?

30 mai. Elle

Ça y est, tu es reparti. Pour rien au monde, je ne t'aurais avoué ma détestation des adieux faits sur les quais de gare. J'aurais trop craint que tu te moques, ou pire encore, que tu demandes à madame Planchon de te raccompagner à ma place. Tu ne sait pas à quel point ce fut dur pour moi de te voir monter dans ce wagon qui me privait de toi. Comme j'aurais aimé que nous restions ensemble, que le train fût en panne, qu'une grève

éclatât. J'appelai de mes vœux n'importe quel événement pourvu qu'il sursît à ton départ, mais le destin fut sourd à ma silencieuse requête. Est-il passé à côté de moi sans que je m'en saisisse ? Puis-je seulement espérer te revoir un jour ou au moins entendre de nouveau ta voix qui m'a charmée dès le premier mot ? Comme j'aimerais en avoir la certitude, mon cher écrivain. Ce n'est sans doute qu'un rêve de midinette... Il y a si peu de chance que cela arrive, mais s'il n'y en a qu'une, même la plus petite, je veux croire qu'elle sera pour moi.

2 juin. Lui

Rendez-vous ce matin avec Raymond. Il était content, les ventes sont bonnes. Meilleures encore que pour le précédent. C'est tout ce qui compte. Tu parles ! Comme s'il n'y avait que cela. Il est franc et direct. Il s'occupe bien de ses auteurs, je n'ai nulle envie de le quitter, même si on me fait des propositions alléchantes. Et puis c'est une si vieille histoire entre nous... Prochaine dédicace dans trois jours, je vais m'accorder un peu de repos. Pourquoi pas partir à Carnac ?

4 juin. Lui

Qu'est-ce qui m'est passé par la tête ? C'est la première fois que je fais ça. Elle semblait vraiment heureuse de m'entendre, ça fait plaisir. Elle a quelque chose de différent. Elle a quand même dû me trouver culotté. J'aimerais bien savoir si elle a cru à cette histoire. Elle doit me prendre pour un dandy à l'heure qu'il est. Si Raymond me laisse un peu tranquille, je pense que je la reverrai. Elle ne m'a pas dit son âge, mais je suis sûr qu'elle est plus vieille que ce qu'elle paraît. Ça doit être à cause de ses couettes qui lui donnent cet air de petite fille.

4 juin. Elle

Il est bien tard. Je me préparais déjà à ne plus jamais ouvrir ce carnet sinon pour le relire moi-même sans plus avoir l'occasion d'y ajouter quoi que ce soit. Je me résignais à ce que notre histoire se termine sans avoir commencé et voici que tu viens de m'offrir un cadeau plus extraordinaire encore que ton livre trop rapidement dévoré. Tu m'as appelée ce matin, alors que je ne m'y attendais pas. Même mes pensées les plus audacieuses n'auraient jamais osé échafauder un tel scénario. Que tu ne m'aies pas déjà oubliée, que tu aies eu envie de me parler, fut-ce pour récupérer cette carte de visite que tu as perdue à la librairie ! Je ne me rappelle pas l'avoir vue, mais sois sûr que je ferai l'impossible pour la retrouver, rien que pour avoir une occasion de t'entendre à nouveau. Je ne me souviens même plus de cet homme qui te l'a donnée. Cela ne m'étonne guère, car je te l'avoue sans la moindre pudeur, mes yeux n'étaient posés que sur toi et épiaient sans cesse le plus petit de tes gestes. Je me suis appliquée à scruter tes mains, à les regarder se mouvoir avec cette délicatesse qui te ressemble, à étudier le bout de tes doigts qui tenaient si adroitement ton beau stylo. Rien que cet objet, je l'observais avec le plus grand intérêt. J'en connais la forme, la couleur, la marque, je sais quelles cartouches servent à le recharger. Te souviens-tu que je t'en ai apporté une au milieu de l'après-midi ? Dans de cruelles interrogations, je cherchais à en deviner l'origine et redoutais que ce fût un cadeau fait par une femme qui aurait ton attention et peut-être même tes faveurs. J'aurais voulu être rassurée et pourtant, pour rien au monde je n'aurais osé te questionner. De quel droit me serais-je immiscée dans ton intimité ? Cela m'aurait tant soulagée de savoir qu'il t'avait été donné par ton éditeur ou bien que tu en avais fait l'acquisition tout seul, dans un magasin comme le nôtre.

J'avais mille autres choses à faire aujourd'hui et cependant j'ai fait tout mon possible pour mettre la main sur cette précieuse carte. Mes yeux attentifs furent partout, chacune de mes tâches fut interrompue par d'incessants regards sur les endroits où tu aurais pu l'avoir oubliée. Comme je fus déçue de quitter la librairie sans l'avoir retrouvée ! Sais-tu à quoi je pensais en rentrant chez moi ? Tu me trouverais bien audacieuse de nourrir de telles pensées, mais après tout pourquoi pas puisque tu es celui à qui je voudrais ne rien cacher. Mon cœur s'ébroua à l'idée que si je la retrouvais, tu accepterais peut-être que je te la remette en main propre. C'était pure folie, jamais sans doute il ne te prendra l'envie de me revoir et tu exigeras sûrement que je te la renvoie par la poste, mais un mince espoir subsistait en moi comme un léger filet d'eau venant d'une source qui refuse de se tarir. Ce petit morceau de papier était l'ultime lien entre toi et moi. Même tenu, je trouvais déjà miraculeux qu'il existe. Je chercherai encore demain et les jours suivants s'il le faut, mais je jure de ne pas laisser échapper cette chance que le ciel m'envoie. Je suis si lasse, je ne veux pas t'ennuyer avec mon harassante journée. Je vais rejoindre mon lit dans lequel, je sais que c'est un rêve fou, j'aimerais tant te retrouver.

6 juin. Elle

Je désespère de retrouver cette maudite carte. Elle pourrait être mon sésame. Je l'ai cherchée partout en vain durant ces deux derniers jours et je perds à présent tout espoir de la tenir entre mes mains. Le ménage a été fait hier soir, les poubelles ont été vidées par deux fois déjà. Où pourrait-elle bien être ? J'ai même demandé à madame Planchon si, par hasard, elle ne l'avait pas rangée dans son bureau. Si tu avais vu le regard noir qu'elle m'a lancé lorsque je lui ai parlé de toi ! Elle était encore jalouse des sourires que tu m'as adressés la semaine

dernière. Je songe si souvent à ce dîner où tes yeux rieurs étaient comme des baisers que tu m'envoyais et qui tourmentaient mon cœur.

7 juin. Lui

J'ai beau faire attention quand on me présente quelqu'un, je n'arrive jamais à retenir son nom. Pourtant, chère Véra, le tien m'a tout de suite été familier. J'ai vraiment agi comme un gamin avec toi. Te raconter cette invraisemblable histoire de carte de visite pour t'avouer ensuite avoir tout inventé ! C'est incroyable qu'après cela tu sois restée si enthousiaste. Tu aurais dû t'emporter, m'en vouloir... Je dois dire que je ne comprends pas. Pourvu que ce ne soit pas seulement parce que je suis un écrivain célèbre.

7 juin. Elle

Alors, monsieur l'écrivain ? On s'amuse à faire des farces à d'innocentes libraires ? Je devrais te tenir rigueur de m'avoir joué pareil tour. Si tu pouvais imaginer le temps que j'ai passé à chercher cette satanée carte et plus encore, l'angoisse dont j'étais prise tout au long de ces deux derniers jours... Pourtant, comment t'en vouloir ? Je me croyais déjà oubliée de toi, et voici que, pensant couper moi-même l'unique fil qui nous reliait en t'apprenant que je n'avais pas retrouvé cette carte, tu m'avoues qu'elle n'a jamais existé, et que tu avais inventé cette histoire pour avoir l'occasion de me parler. C'était il y a quatre heures et je sens encore dans ma chair ces frissons qui se sont emparés de moi lorsque tu m'as fait ce délicieux aveu. Que tu m'appelles, moi que tu as conquise en trois mots seulement, était tellement inespéré ! Je n'en aurais jamais rêvé. Si tu pouvais te rendre compte, mon cher écrivain, du plaisir que tu m'as fait ! Je sais que je dois te paraître exagérément

romantique, toi qui dois au contraire aimer les esprits indomptables. Je ne suis pas toujours ainsi, loin de là. Avec toi cependant, tout est différent ; une autre partie de moi s'éveille, réclame de vivre elle aussi et prend finalement le dessus ; elle me surpasse, me dépasse. Elle me conduit dans une dangereuse impasse sans que je puisse l'en empêcher. Au contraire, je la regarde faire, tremble pour elle et souhaite son improbable succès.

8 juin. Elle

Fol écrivain ! S'écrire ? mais y penses-tu seulement sérieusement ? Réalises-tu que tu me demandes d'entrer dans un monde où tu es un prince, sinon un roi, et où je ne suis rien ? Comment pourrais-je prétendre entretenir avec toi une relation épistolaire alors que j'admire ton style, ton inimitable goût dans le choix des mots, ta précision sans faille ? Comprends-tu que je serais battue, ridiculisée à la première phrase que je t'adresserais ? Pourtant, comme j'ai envie de tenter l'impossible et m'accrocher à ce lien que tu tends entre nous ! Combien de temps tiendrai-je avant que tu me rejettes ? Est-ce que ce sera en jours, en semaines qu'il faudra compter ? Si seulement je pouvais me défendre tout un mois, comme j'en serais éperdument heureuse... Je le suis déjà tant, rien qu'en songeant à l'incroyable aplomb avec lequel tu m'as proposé ça. J'ai eu l'impression que tu savais depuis le premier instant que je ne désirais qu'une seule chose : me lier à toi de n'importe quelle façon. Tu semblais sûr de ma réponse ; j'eus beau commencer par refuser, trouver mille fallacieux prétextes, tu les réfutas aisément les uns après les autres, comme s'ils balisaient simplement le chemin que tu m'avais tracé. Même si je ne t'en ai rien dit, je craignais aussi que tu puisses te conduire avec moi comme tu l'aurais fait avec d'autres. J'avais

peur que tu uses de ton charme, que tu profites de ton nom pour ajouter le mien à une liste de conquêtes éphémères. Un instant, j'ai imaginé qu'il serait par la suite remplacé par d'autres et j'en eus la gorge nouée de tristesse. Je ne sais pas ce que tu ajoutas qui me fit oublier ces cruelles pensées.

Par quel moyen tu m'as persuadée d'échanger des courriels, je ne m'en souviens pas. Vois-tu, mon cher écrivain, nombreux sont ceux qui ont encore dans l'idée que les gens comme toi vivent dans des tours d'ivoire et écrivent sur du mauvais papier, reclus dans une chambre sans chauffage en mourant à demi de faim. Si je faisais part de ta proposition à mes amis, ils s'imagineraient immédiatement un échange épistolaire, en songeant que quelqu'un comme toi ne s'abaisserait certainement pas à utiliser ces messageries modernes où tout est instantané. Guetter le passage du facteur, recevoir une vraie lettre, ouvrir une enveloppe sont maintenant des plaisirs oubliés. Aujourd'hui, plus personne n'est capable d'attendre, ne fut-ce qu'une journée, l'arrivée d'un pli. On veut tout et tout de suite.

Je suis heureuse d'avoir accepté, même si je dois en payer le prix fort. Dans l'instant, je pourrais encore renoncer définitivement à toi, et au moins, n'avoir jamais à subir ton délaissement, mais je ne peux pas. J'aimerais posséder cette fierté qui me fait défaut. Mon âme s'est arrimée à cette idée folle d'entrer dans ton cercle et je me méprise presque d'avoir abandonné toute volonté face à toi. Mon entourage me juge altière, hautaine ou inaccessible. On m'a même dit que je devais à ce tempérament indépendant de n'avoir pas trouvé de mari. Toi, tu me manipules ainsi qu'un jouet d'enfant et je reste sans réaction. Comme je suis faible, finalement !

8 juin. Lui

Décidément, j'aime beaucoup sa voix... Je savais qu'elle accepterait. Pourvu qu'elle ne soit pas comme les autres ! Pas le temps de m'étendre davantage pour l'instant.

8 juin. Lui

Midi. Restaurant. Un type bien mis enguirlande un serveur. Il mériterait que je reprenne ses traits pour décrire un crétin dans mon prochain livre. Je vais le faire. Avec sa petite moustache et son gros ventre, il sera parfait.

Penser à lui écrire en premier, ça la rassurera un peu.

9 juin. Elle

Ce sont les premiers mots écrits que je reçois de toi. Bien sûr, j'aurais préféré qu'ils fussent tracés de ta main, mais c'est déjà si bon de savoir que ces phrases sont nées de toi et pour moi seule ! Combien de femmes échangeraient leur place contre la mienne ? Je ne devrais pas jouer ainsi les midinettes et si tu lis cela un jour, tu auras mille fois raison de te moquer de moi. Crois-moi, j'aimerais t'apparaître sous un meilleur jour, mais dès que je songe à toi, je suis désarçonnée. Je crains d'avoir été mal inspirée en évoquant la dernière commande de ton livre par notre librairie. Tu auras sans doute trouvé que je manque de conversation pour te parler de mon travail. Je suis si heureuse pourtant, de voir que ton roman se vend si bien. À tous mes clients, je dis qu'il faut te lire. Je suis ton ambassadrice !

11 juin. Lui

Déjeuner avec Raymond et son nouvel auteur. Valérie Vallère.



Quel drôle de nom ! Impossible de ne pas croire à un pseudonyme, et pourtant elle s'appelle vraiment ainsi. Que son ingénuité était touchante ! Un rien l'impressionnait. Comme j'aimerais revivre ces moments : les premières invitations au restaurant, mon premier éditeur, mon premier livre avec mon nom sur la couverture. Il n'était pourtant pas terrible... Elle ne sait pas la chance qu'elle a. Elle m'envie. Elle n'imagine pas combien la réciproque est vraie. Tout l'attend. Un jour, elle sera comme moi. Elle sera connue, aura publié dix bouquins, devra entretenir son image, fournir aux lecteurs ce qu'ils réclament, *dixit* Raymond. Elle a encore cette fougue, cette volonté intacte, cette candeur qui m'ont ravi hier. Tout reprendre à zéro... C'est si éculé et pourtant, comme j'aimerais revivre ces moments !

11 juin. Elle

Qu'y a-t-il ? T'est-il arrivé quelque chose aujourd'hui ? Je devrais commencer par te remercier de m'avoir de nouveau écrit, mais le ton que tu as employé m'a semblé si différent du premier courrier que je m'inquiète. Je me fais sûrement des idées. Pourtant, tu m'as paru presque déprimé. J'avais terriblement envie de t'appeler pour être sûre que tout allait bien, mais je n'ai pas osé, de peur de te déranger dans ton travail. Je voudrais t'arracher la promesse de ne jamais négliger ton écriture pour moi, enfin si un jour je devais compter pour toi. Mais je rêve déjà trop. Que me prend-il d'écrire cela ? Ce n'est pas parce que nous échangeons quelques messages que je suis entrée dans ta vie. C'est mon plus cher désir et pourtant je ne pourrai jamais te faire un tel aveu.

12 juin. Lui

J'ai repensé à cette idée de repartir à zéro. Ça ferait sûrement un bon bouquin, mais pour être sincère, j'aimerais tellement mieux le vivre plutôt que de l'écrire ! Je pourrais par exemple publier sous un pseudonyme, mais ce monde est bien trop petit, la nouvelle se répandrait vite. Je dois trouver autre chose. Il faut que j'y pense sérieusement.

Je ne sais pas quelle heure il peut être ni même comment j'arrive à tenir ce stylo. Je suis ivre, inutile de le nier. Pourtant, je crois que j'écris encore correctement, c'est étrange. Pourquoi l'ivresse ne m'empêche-t-elle pas d'écrire ? Mais ce n'est pas pour me poser ces questions que j'ouvre ce carnet. Je voulais juste noter cette nouvelle idée : la procuration. Pourvu que tout cela soit assez clair dans ma tête demain matin.

14 juin. Elle

Voici deux jours que je suis sans nouvelles de toi. Je crois que si je ne reçois pas de message aujourd'hui, je vais me résoudre à t'appeler. Après tout, tu ne me l'as pas interdit. Je sais que je me suis promis de ne pas m'immiscer dans ta vie privée, de te laisser aussi libre que tu l'as toujours souhaité, mais je m'inquiète pour toi. Il y avait déjà eu ce courrier au ton si différent et maintenant te voici silencieux... Pourvu que tu m'écrives vite...

À la librairie, j'ai commis quelques bévues et madame Planchon s'en est rendu compte. « Ça ne vous arrive jamais, d'habitude », remarqua-t-elle avec un sourire poli et cependant plein de reproches. Tu trouveras cela idiot, mais c'est pour ainsi dire à cause de toi. Ton absence, ton silence me font me poser mille questions qui restent sans réponses et mon esprit se perd dans les plus folles conjectures. Je t'ai cru parti

subitement à l'étranger, isolé dans une maison de campagne pour écrire un nouveau roman dont tu ne m'aurais rien dit. Pire, j'ai craint que tu aies eu un accident. Ce midi, j'ai même écouté les informations en redoutant que ton nom soit prononcé et je ne me suis sentie soulagée que lorsque le journal fut terminé.

14 juin. Lui

Elle a appelé. Penser à lui répondre ce soir. Ne surtout pas utiliser le téléphone. Elle préférera des mots écrits. Quelle fierté dans sa voix ! On la sent belle rien qu'en l'entendant. Et si je me trompais complètement à son propos ? Est-il possible que le destin l'ait placée là, exprès, sur ma route ? Si on avait toujours le choix, c'est d'une femme comme elle dont je voudrais tomber amoureux.

15 juin. Elle

Il est très tôt, mais je ne voulais pas te lire sans avoir le temps de te répondre immédiatement. Ce serait cruel pour moi de te laisser sans réponse pendant plusieurs heures. Je crois que je serais capable d'arriver en retard ou même, chose rarissime pour moi, d'appeler la librairie et dire que je ne me sens pas bien.

Il est à peine cinq heures et je songe à la chanson *Il est cinq heures, Paris s'éveille*. Tu dors certainement. Il me plairait tant de veiller sur ton sommeil. Si seulement j'habitais près de chez toi ! D'où me vient cette patience qui me permet de remplir ce cahier avant de te répondre ? Est-ce parce que j'espère qu'un jour tu liras ces lignes ? Tu ne peux savoir à quel point j'ai aimé ce que tu m'as écrit cette nuit. J'en fus même incroyablement au point de me demander si c'était bien à moi que tu adressais ces

phrases si belles et si douces, dans lesquelles je reconnus entre toutes ton écriture. Comment te décrire l'impression que cela me fit de recevoir pour moi seule (le tutoiement que tu adoptas d'emblée, l'usage immodéré de mon prénom, l'évocation d'un ou deux souvenirs communs) les mots d'un homme qui les réserve d'ordinaire à la multitude ? Tu n'aimeras peut-être pas ce mot, mais c'est pour l'instant le seul qui me vient à l'esprit : « privilège », c'est un peu le luxe que je ressens en ces instants, juste après t'avoir relu.

Comme je voudrais te faire partager l'élan de bonheur qui m'emporte ! Plus personne ne m'avait parlé, ou plutôt écrit, comme toi depuis si longtemps et même, on ne l'a jamais fait avec autant de talent que toi. Il me vient une idée que je compte mettre à exécution au plus tôt : je vais agrémenter ce carnet de tes messages. Tu me prendrais encore pour une midinette si tu le savais, mais l'idée de pouvoir les parcourir chaque jour me séduit. Je pourrai m'attarder à en relire quelques-uns, y trouver du réconfort les jours où j'en aurai besoin. Si mon ordinateur tombait en panne, du moins les conserverais-je dans ce cahier. Il est mieux gardé que le plus confidentiel des secrets d'État. Es-tu d'accord ? Bien sûr que tu l'es, puisque tu n'en connais même pas l'existence. Sans doute seras-tu étonné de retrouver tes propres mots, dans bien des années. Si tu les lis, c'est que d'une manière ou d'une autre, nos vies se seront mêlées.

15 juin. Lui

Je ne me trompe pas sur elle. Rien n'est encore définitif, mais je pressens de quoi elle est capable. Ce serait trop vaniteux d'en parler à qui que ce soit, mais j'aime ce don qui m'a été donné de pouvoir ressentir la nature profonde des gens sans les connaître, parfois même sans les comprendre. Elle ignore tout ;

si elle savait, elle me prendrait peut-être pour un monstre froid et calculateur. Elle ne doit surtout rien soupçonner. Pas maintenant. Elle n'est pas prête, elle croirait que je me moque d'elle ou bien que je me sers d'elle comme d'un jouet. Je ne parviendrais pas à la rassurer, ni à la convaincre. Tant pis, va pour la ruse. Après tout, cela ne me déplaît pas. Tiens, c'est déjà la deuxième fois en quelques jours que je suis complètement honnête envers ce carnet. Que m'arrive-t-il ? Ça aussi, ce serait trop présomptueux à dire, mais comme c'est bon de savoir assez bien écrire pour séduire et même ensorceler un peu ! Après tout, si les puissants du monde pouvaient convaincre par le verbe plutôt que d'imposer par le glaive, qu'y aurait-il de mal ?

16 juin. Elle

Comme c'est bon de te lire régulièrement. Enfin, je dis « régulièrement », mais cela ne fait que trois jours de suite que je reçois tes mots. Comme ils sont vite passés en comparaison des précédents où je suis restée sans la moindre nouvelle. Si seulement je me laissais aller à te commander une seule chose, ce serait celle-ci : ne plus me maintenir dans l'ignorance, dans l'absence. Mais c'est impossible, je ne dois pas essayer de régenter ta vie, et puis de quel droit ?

Tu es entré dans la mienne à la grâce d'une voiture emboutie, par accident pourrait-on dire, et je sais encore si peu de toi. Si je pouvais deviner tes intentions à mon égard, tout serait plus limpide pour moi. En as-tu seulement, de ces intentions ? Sont-elles bonnes ou bien au contraire dois-je redouter de me voir traitée ainsi que toutes les autres femmes ?

Je ne peux pas encore te l'écrire, mais j'accepterais tout pourvu que cela vienne de toi. Je suis prête à t'abandonner mon corps,

à être ta maîtresse d'un soir, à être « celle d'Annecy », à ne recevoir un signe de toi que de la façon la plus épisodique, mais je réclame une chose, mon cher amour, une seule chose : je ne peux me résoudre à l'idée que tu uses de moi comme de toutes les autres. Je refuse que mon nom soit ajouté à une liste pour être ensuite biffé et remplacé, que tu aies les mêmes égards, les mêmes jeux, les mêmes compliments pour elles que pour moi. Je me contenterai de la place que tu m'accorderas dans ta vie, mais j'y mets pour condition d'avoir un traitement différent. Je ne veux pas que tu rejoyes pour moi une pièce usée dont les ressorts ne fonctionneraient plus que par une lancinante habitude. De même que j'aurais pour toi des mots uniques, je réclame que tu en fasses autant. Je demande enfin que tu ne me réduises pas à un prénom ou à une couleur de cheveux, je veux au contraire que tu me considères pour moi-même. Ne me traite pas comme toutes celles que tu as déjà possédées, ne m'associe pas à elles, c'est là tout ce que j'exige.

Je me relis et je m'aperçois que tout ceci n'est que folie. Tu ne m'as proposé ni ton cœur, ni même ton lit et je me prends déjà pour celle qui chasserait toutes les autres. Je ne suis pour toi qu'une vague connaissance, rien de plus.

16 juin. Lui

J'aimerais pouvoir dire à Raymond que j'ai abandonné l'écriture de mon roman, que j'ai eu une autre idée, bien meilleure que celle que je lui ai exposée. J'aurais tant besoin de me confier à lui. Nous avons toujours tout partagé jusqu'à présent. Je voudrais tant qu'il soit dans le secret et qu'il continue d'être mon indéfectible confident. Me comprendra-t-il encore ? Ne va-t-il pas me trouver fou ? Ce ne sera évidemment pas la première fois... Mais là ! Un autre auteur a-t-il déjà fait cela ? Qui le ferait ? Et elle, que penserait-elle si

elle connaissait mon dessein ? Elle renoncerait certainement à moi, à ces courriers électroniques dont elle jure être dépendante et rayerait mon nom de son carnet avec rage et soulagement. Non, je ne dois rien dire à personne, je dois tout garder pour moi et leur montrer le résultat quand tout sera terminé. Alors, ils comprendront et s'apercevront que j'avais raison. Même s'ils continuent de trouver l'idée folle, ils seront forcément ravis. J'entends d'ici le père Raymond : « Toujours le même, ce Vivien ! mais où vas-tu chercher tout ça ? » Je l'ignore. J'ai beau leur dire, j'ai toujours l'impression qu'ils croient que je possède une recette secrète que je ne voudrais pas partager.

Quelques pistes en vrac pour cette folie : je vois cela comme une correspondance entre un homme et une femme. Peut-être dans le secret ou bien dans une situation où il leur est impossible de se rencontrer. Trouver ce qui pourrait les séparer irrémédiablement : la prison, les moeurs sociales, le temps. Le ton ? J'aimerais que ce soit celui de Véra. Il faudra se laisser porter par elle et ne pas être tenté de décider à sa place. L'histoire viendra d'elle-même. J'en ai assez écrit pour aujourd'hui. J'ai envie de lui adresser quelques mots.

17 juin. Elle

Qu'est-ce qui te prend, Vivien Gallet, de m'écrire chaque jour ? Non que je m'en plains, bien au contraire. La moindre de tes phrases m'enflamme. Te doutes-tu que je relis tes courriels avec gourmandise jusqu'à être certaine qu'aucun détail qui se rapporte à toi ne m'a échappé ? Fais-tu des efforts pour m'écrire ainsi ou bien est-ce vraiment si naturel chez toi ? Je voudrais te faire une confidence, mon cher écrivain, mais j'ose seulement la faire ici : je ne suis pas comme toi, habitée par l'écriture et possédant un quelconque talent, mais avec toi les

mots me viennent avec une déconcertante facilité. Cela n'a jamais été le cas avant toi, pourtant. Comment cela se fait-il ?

J'aimerais tant savoir ce que tu penses de ce que je t'écris... Me trouves-tu niaise, raffinée, idiote, cultivée, ennuyeuse ou plaisante ? Même en recevant chaque jour un courriel de toi, je ne peux ôter tout à fait de mon esprit l'idée que tu puisses le faire par politesse ou par lâcheté. Non, pas par lâcheté ! Au contraire, je te vois assez bien abandonner une femme sans remords, simplement parce qu'elle n'a plus rien à t'apporter ou qu'elle t'ennuie. Devrai-je, moi aussi, connaître ce sort ? Sans doute que oui. C'est certainement le prix à payer pour faire partie de ta vie. Quelle douleur ce doit être de lire dans tes yeux cette lassitude qui annonce la répudiation ! Combien en as-tu déjà éconduites ? Combien d'entre elles sont à présent malheureuses et inconsolables à cause de toi, Vivien Gallet ? Elles l'ont cherché, me diras-tu. Sans doute... C'est avec ces phrases toutes faites que tu soignes ta conscience. Je te jure que je ne m'en prendrai qu'à moi-même si je ne suis plus à ton goût. Mais pour l'heure, te plais-je seulement ?

18 juin. Lui

Je sais, tout le monde connaît cette date, mais je ne vois pas pourquoi je devrais ici y faire la moindre allusion, puisque ce carnet ne concerne que moi. Les années passent, ils sont tous vieux, même les plus jeunes d'alors. Quand je pense à tous ces pauvres types qui sont venus se faire mitrailler sur nos plages. Quelle connerie ! Bon, je ne vais pas me lancer tout seul dans un débat sur le pacifisme, je serais encore capable de ne pas être d'accord avec moi ! Enfin, passons...

Véra écrit vraiment bien. Et dire qu'elle croit ne pas avoir de talent... Elle l'ignore, voilà tout. Ça ne m'étonne pas. Comment



peut-on savoir qu'on en a ? Il n'y a que les autres qui peuvent nous le dire. Nous sommes nos plus mauvais juges. S'il n'y avait que son écriture... J'aime son humilité assumée et même revendiquée. C'est si rare de nos jours, où chacun s'emploie vainement à démontrer son importance. Je ne sais pas si le fait de la revoir m'aiderait dans ce que je veux faire, mais j'avoue que l'idée me plaît. Hier soir, je me suis même surpris à chercher un prétexte auprès de Raymond pour aller là-bas. Comme s'il fallait chaque fois que je me justifie !

Elle m'a envoyé la liste de ses livres préférés. C'était aussi éclectique qu'étonnant. Était-ce par pudeur ou pour ne pas me gêner qu'elle n'en a mis qu'un seul de moi ? Je n'ai pas aimé tout ce que j'ai écrit, je veux dire en temps que lecteur, alors pourquoi pas elle ? Mais c'est drôle qu'elle ait exactement choisi le seul auquel je tiens vraiment et dont je suis très sincèrement fier. Les autres m'ont tellement ému, moi aussi, sauf le dernier que je ne connais pas. Pas de doute, sa sensibilité ressemble à la mienne. Comme cela me plaît ! Je ne voudrais pourtant pas qu'elle me soit trop semblable, on ne croirait plus à ce que je vais faire.

19 juin. Elle

Je vais finir par ne plus m'étonner de recevoir autant de courriels de ta part, Vivien Gallet. Je n'ai pas encore cédé à cette idée de recopier ici certains de tes messages, mais il me brûle de le faire avec celui-ci. Je t'ai parlé de ces livres pour engager la conversation et aussi pour que tu découvres un peu qui je suis, ce que j'aime, ce qui me touche. Comment aurais-je pu imaginer que ces mêmes livres t'étaient si chers aussi ? En t'adressant cette liste, je craignais que tu sois déçu de ne pas y trouver ton nom plus souvent. Voici ce que tu m'as écrit hier :

« Sais-tu, chère Véra, le plaisir que tu m'offres en n'abusant pas de mon nom dans ta liste ? Je n'aurais guère goûté que tu te conduises telle une groupie et que tu ne jures que par moi. Au contraire, sa diversité m'a enchanté d'autant plus que ces livres sont ceux qui m'ont donné le plus d'émotion et – je puis te l'avouer sans la moindre honte – qui ont suscité en moi une telle admiration que j'aurais aimé en être l'auteur. »

Je ne reproduis pas les merveilleux commentaires que tu fis sur « La fin du jour » de S. Vègue. J'avais oublié les sensations que ce récit m'avait autrefois procurées, et toi, tu les fis revivre en moi comme si elles sommeillaient et n'attendaient qu'un enchantement pour s'épanouir de nouveau. Il est bien une différence qui ne sera jamais comblée entre nous : un livre, un tableau ou une sculpture peuvent m'émouvoir aux larmes et même au-delà, mais je ne suis pas capable le moins du monde de faire partager cette émotion, d'en rendre la plus petite part pour toucher le cœur des autres. Toi, il te suffit de quelques mots rapidement jetés sur une feuille et déjà, on brûle d'envie de connaître ce que tu décris, on regrette son ignorance et on se promet d'y remédier au plus tôt.

20 juin. Lui

C'est tellement inédit que je ne sais pas trop comment faire. J'ai surtout l'impression que ça ne pourra jamais marcher. Quelle idée j'ai encore eue ! Il n'est pas trop tard pour renoncer et pourtant c'est une expérience unique. C'est trop tentant d'essayer, et je l'avoue, j'ai envie de faire ça avec elle. D'ailleurs, involontairement, c'est elle qui me l'a suggéré. C'est drôle, finalement je ne la connais pas et j'ai le sentiment d'être plus sûr d'elle que de moi. Ce matin, c'est décidé, je la jette dans le grand bain. Si elle se noie, j'aimerais me noyer avec elle. Mais si elle est à la hauteur... Je cours peut-être à ma

propre perte ; mon nom pourrait bien s'effacer devant le sien. Qu'importe, après tout ! Nous verrons...

21 juin. Elle

C'est le premier jour de l'été. Enfin, c'est à ne plus rien y comprendre. Il paraît que cela dépend des années et que, quelquefois, il arrive le vingt juin. Jamais, on ne nous a appris cela à l'école. Cela aurait-il changé ? Quoi qu'il en soit, pour moi, c'est toujours le vingt et un juin. C'est mon jour préféré avec celui du printemps. C'est ce que je t'ai écrit ce matin. Et toi, as-tu une affection particulière pour ce jour ? Je sais que c'est un peu puéril de rechercher des ressemblances entre nous, mais je ne peux pas m'en empêcher. Il y a déjà tellement de choses qui nous rapprochent, tu ne trouves pas ?

Ta proposition de jeu littéraire me plaît. Pourvu que tu ne profites pas trop de ta supériorité ! Où vas-tu chercher de pareilles idées ? C'est bien parce que j'aime jouer et aussi pour ne pas risquer de te décevoir que j'accepte de te répondre sur ce nouveau ton. Fidèle au but que je me suis fixé en commençant ce carnet, je le tiens à jour pour toi, au cas improbable où tu le lirais un jour. Aussi, je recopie ici une partie de ton message pour que tu te souviennes de ce jeu que tu as inventé :

« L'idée est simple, chère Véra : j'aimerais commencer avec toi une correspondance parallèle à la nôtre, qui ne la remplacerait pas, mais s'y superposerait. Je te propose que nous endossions chacun un personnage que nous ferons librement parler au cours de nos échanges épistolaires. Il pourra ou non contenir une partie de nous-mêmes, dire des choses que nous n'osons pas formuler ou bien au contraire vivre une vie totalement

indépendante, ce sera selon notre goût. Pour nous donner au moins un cadre, je te propose un lieu et une indication sur nos avatars : un plateau de jeu d'échecs ; je prends le roi et toi la reine. Tout est permis : fais-la parler selon tes désirs, tiens-la muette si elle n'a rien à dire. Nos personnages peuvent rester silencieux aussi longtemps qu'ils le désirent, mais ils ne doivent pas abandonner la partie. Es-tu d'accord ? »

L'idée me plaît, oui, mais j'ai l'impression de partir avec un tel handicap ! C'est exactement comme si je venais d'apprendre les règles des échecs et que, sans avoir disputé la moindre partie, je devais me mesurer à un grand maître ! Que vais-je bien pouvoir faire ? Il ne te faudra pas une page pour me ridiculiser complètement.

21 juin. Lui

Ce doit être parce que je lui plais qu'elle n'ose pas me dire non. Quant à moi, j'ai le pressentiment que si elle a accepté ce jeu dans lequel peu d'autres femmes seraient rentrées, c'est qu'elle est peut-être celle que j'attends depuis toujours. Si tu pouvais savoir, Véra, tout ce que j'espère de toi, tu serais incrédule, effrayée. Fais-moi confiance et tu verras de quoi tu es capable. Bientôt, tu t'émerveilleras de ce que tu auras fait. Tu me seras reconnaissante, mais ce n'est pas ce qui m'importe. Je voudrais pouvoir partager cela avec toi dès maintenant et pourtant, je dois me taire au risque de tout gâcher. Rien ne serait pareil si tu savais.

Je me suis confié à Raymond ce matin sans lui dire que j'avais interrompu mon roman. Il a trouvé cette idée étonnante mais il a accepté que j'y consacre un peu de temps pourvu que ça ne retarde pas la sortie de mon prochain livre. Maintenant que je peux compter sur son aide, ça marchera, j'en suis sûr. Il faut juste être patient. Je le serai, foi de Vivien !

21 juin. Elle

C'est drôle, ton histoire ! J'ignore ce qui t'a poussé à inventer pareille chose, mais aujourd'hui je pense vraiment ce que je t'ai écrit hier : je suis contente d'en faire partie. Je sais que la reine est à moi, mais j'espère tout de même que tu m'aideras à la faire vivre. Il ne m'était encore jamais arrivé d'animer un personnage. Ton entrée en matière sonne comme le début de l'un de tes romans. On dirait d'ailleurs que c'est de cela qu'il s'agit, même si j'ai bien conscience que tu me proposes de construire avec toi une histoire qui ne concerne que nous. J'aimerais en reproduire ici la totalité, mais la longueur de ton premier jet m'en dissuade déjà. Ou bien il faudrait que je me livre à de fastidieux collages qui dénatureraient un peu mon carnet. Si j'en trouve le courage et le temps (n'oublie pas que je travaille toujours à la librairie pour assurer mon existence), je tâcherais d'en retranscrire quelques morceaux choisis.

Je sais pourquoi je t'admire, Vivien Gallet. Ce matin, tu m'as écrit plus de trois pages pour me parler de ce souverain dont le royaume n'est constitué que d'un haut plateau connu seulement de quelques érudits et dont les routes innombrables se croisent en tous sens. Certaines ne sont praticables que de nuit tandis que d'autres ne peuvent être empruntées qu'à cheval. Tu as décrit ses différents sujets avec mille détails et pourtant, à la fin de cette lecture, j'ai l'impression de ne rien savoir. Cet endroit perdu ne figure sur aucune carte, aucune indication de temps n'est décelable dans ton récit. Le roi est lui-même habillé de tant de mystère qu'on se demande s'il existe vraiment et enfin, il n'y a pas la moindre allusion à la reine. Est-il célibataire ? Veuf ? Je ne sais pas encore comment mon personnage trouvera sa place dans cet univers.

Il va falloir que je me montre à la hauteur... Ce sera plus que

difficile d'être comparé à toi. Enfin, je te promets d'essayer. Je m'y mettrai sans faute ce soir et je n'écrirai plus rien dans ce carnet avant de t'avoir envoyé le début de mon histoire. À très bientôt, mon cher écrivain...

21 juin. Lui

Véra, vais-je oser te faire tous les compliments que tu mérites dès ce premier jet ? J'espère que j'en serai capable demain. Ce soir (je devrais dire ce matin puisqu'il est presque deux heures), je n'en ai plus le courage. J'ai vraiment aimé ce ton drôle et pourtant un peu sec, cette manière inattendue de te placer pour l'instant hors de l'échiquier. Tu as si bien raconté la naissance de la reine... Tu ne manques pas d'imagination en tout cas ! J'espère que tu seras toujours aussi douée et même, que tu vas progresser. Ce que tu as écrit est prometteur, mais je sais que tu pourras faire encore mieux si je parviens habilement à t'y pousser. Compte sur moi ! Je te souhaite une bonne nuit, belle Véra. D'ailleurs, tu dois déjà dormir.

22 juin. Elle

À quelle heure te couches-tu, Vivien Gallet ? Vers sept heures ce matin, je n'ai pu résister au désir, que dis-je, au besoin d'ouvrir ma boîte pour voir si, par miracle, tu y avais nuitamment déposé un message, car hier, peu avant minuit, il n'y avait rien. Quel enchantement ce fut de trouver un mot de toi m'enjoignant de patienter jusqu'à ce soir pour une réponse plus longue ! Rien que ces petits mots si mignonement écrits me ravirent. Comment fais-je pour parvenir à te masquer à ce point ce que je ressens pour toi ? Ne te rends-tu compte vraiment de rien ? Tout me paraît si visible, si patent que j'ai l'impression de m'être déjà cent fois trahie. Il n'y aurait pourtant rien de honteux à te dire mes sentiments. J'ai si peur

qu'ils ne rencontrent pas d'écho que je préfère encore me taire, même si je sais qu'un jour je t'avouerai tout.

Je fais tout pour que tu ne te doutes de rien et que ta vie reste facile, mon cher écrivain, mais tu n'imagines pas ce qu'il me faut de stoïcisme pour m'adresser à toi de façon naturelle, comme si tu étais un homme comme les autres. Je ne peux même pas te parler de la chance que j'ai de pouvoir t'écrire et d'entrer peu à peu dans ton intimité. Ces mots que je ne peux pas te dire, tu dois déjà les avoir entendus cent fois de cent autres bouches et je ne voudrais à aucun prix y ajouter la mienne. Plus que tout, Vivien Gallet, il m'importe de ne jamais être confondue avec une autre ; je déteste l'idée d'être une parmi une multitude de courtisanes. Il est normal que tu aies connu d'autres femmes et que l'une d'elles partage tes nuits en ce moment même, que ta célébrité t'offre des rencontres salées ou sucrées, mais que tu me comptes parmi elles et que tu puisses un jour oublier jusqu'à mon existence m'horrifie. Je sais que je n'ai aucun droit de te demander cela, mais j'espère que tu me traiteras différemment. Oui, j'aimerais bénéficier de tes meilleures faveurs, entendre de ta bouche des promesses jamais encore faites et lire dans tes yeux d' uniques sentiments. Me donneras-tu cela, Vivien Gallet ?

22 juin. Lui

Bien sûr que je n'ai pas osé ! C'est drôle, car je ne me suis jamais montré aussi timide qu'envers toi. Tu pourrais m'en vouloir si je te disais cela, mais je ne me souviens déjà plus aussi nettement de ton visage. Je n'ai pas une excellente mémoire visuelle. Je conserve en moi l'impression ressentie au contact des gens, mais leurs traits sont comme secondaires. Il faudrait que je puisse contempler les tiens pendant de longs moments pour qu'ils me deviennent complètement familiers.

J'ai bien pensé à te demander une photo, mais je ne sais pas si tu aimerais cela. Non, le mieux, c'est que je te revoie. La seule chose qui m'ennuie est que cela ne sera pas propice à nos échanges épistolaires. Je dois reconnaître (je suis comme un adolescent, à faire tous ces aveux dans ce carnet !) que j'ai envie de te revoir, Véra Garbatti ! Pourtant, il ne faut pas que je compromette ce projet... Si je te disais que je voulais te rejoindre ce week-end, accepterais-tu ? Je crois bien que oui...

22 juin. Elle

Mon tendre écrivain, il est bien tard, je viens de t'envoyer un long texte sur cette reine imaginaire. Je me suis relue dix fois avant de te le faire parvenir et je redoute à présent ton regard, ta lecture... Je ne prétends pas rivaliser avec toi et encore moins me hisser à ton niveau, je sais que cela est complètement impossible, mais j'espère au moins que ce n'est pas trop mauvais et que tu feras preuve d'indulgence. Cette correspondance initiée par toi est pour l'instant l'unique fil qui nous relie. Si tu me trouves médiocre, tu voudras le couper. J'ai si peur ! Pourvu que tu aimes ! Je te fais maintenant cette confidence merveilleuse : Je ne suis pas écrivain et j'écris pour la première fois, mais ce que tu me fais faire me procure un sentiment jubilatoire que je ne connaissais pas. Je n'ai pas eu d'enfant, mais j'ai cette impression agréable de donner naissance, non pas à un être, mais à une histoire. C'est extraordinaire que de ressentir cette chose qui vient de soi, naît et existe ensuite par elle-même. Est-ce cela que tu ressens, Vivien Gallet ? Je viens de regarder ce que je t'ai envoyé, ce ne sont jamais que six pages, six malheureuses pages et pourtant j'ai déjà le goût de continuer, si tu m'en crois capable. Réponds-moi vite, dis-moi ce que tu en penses, j'ai tellement hâte d'avoir ton avis. Je vais me coucher, demain nous avons un inventaire partiel à faire.



23 juin. Elle

Enfin, je peux disposer d'une petite heure pour moi ! La matinée fut harassante et cela promet d'être pire cet après-midi. Très vite, je viens de relever ma boîte, car ce matin tu ne m'avais encore rien envoyé (pardon, je commence à être exigeante et il ne le faut pas) et quel bonheur ce fut d'y trouver ton nom, le seul que mes yeux voulaient lire ! Vraiment, tu as aimé ? Comment est-ce possible ? Pardonne mon incrédulité, mon cher écrivain, mais n'importe qui tomberait à la renverse après avoir reçu de tels compliments de ta part. Je reconnais agir ici avec un peu d'orgueil, mais je ne peux résister à ce plaisir de recopier un passage de ton courrier :

« M'aurais-tu joué quelque tour en me cachant ton penchant pour l'écriture ? Tu m'as merveilleusement étonné, car ce ne sont pas les phrases d'une simple passionnée de littérature que tu m'as envoyées, mais bien un texte dont la finesse fait défaut à nombre de livres publiés. Je t'avoue sans détour que j'aime beaucoup cette forme d'humour que tu distilles si bien que je peine à analyser comment tu t'y prends. J'eus beau chercher, je n'ai pas trouvé ta martingale ! Il te suffit parfois d'un adjectif et quelquefois même tu ne fais que suggérer une situation comique, laissant soin au lecteur de l'imaginer. Il faut que je te remercie pour ces belles pages que j'ai relues trois fois tant elles m'ont plu »

Vivien Gallet, tu m'as rendue folle de joie. Tu n'oserais pas te moquer de moi, tout de même ? Je pressens que tu pourrais user de toutes les ruses pour parvenir à tes fins, mais je peine à imaginer que tu puisses être à ce point cruel.

23 juin. Elle

Enfin ! Comme ce fut long avant de retrouver ce carnet ! C'est le milieu de l'après-midi et tu viens d'appeler à la librairie. Peut-être ne te souvenais-tu pas que je faisais l'inventaire avec madame Planchon. Je n'avais que si peu de temps pour toi. Et si tu avais vu son oeil torve lorsqu'elle me passa le téléphone en me disant que l'appel était pour moi. Si tu savais ce que je suis en train de faire pour toi, Vivien Gallet... À peine avais-tu raccroché que tu me manquais déjà terriblement. Un irrésistible désir de prolonger notre conversation s'empara de moi et je suis partie presque comme une folle en direction des toilettes pour, à l'abri des regards, consigner tes paroles. C'est depuis cet endroit inconfortable et exigu que j'écris ces mots, mais il faut que je sorte si je ne veux pas subir l'acrimonie de madame Ronchon.

25 juin. Lui

Il faut savoir accepter ses erreurs. Je reconnais la mienne : elle n'est pas à la hauteur de ce que j'espérais. Tu vieillis, mon vieux Vivien ! Mais c'est merveilleux que tu te sois trompé sur elle. Tu t'attendais à ce qu'elle ait de l'imagination, un brin d'écriture, et tu découvres beaucoup mieux que cela !

Elle est pleine de talent, je le sais. À présent, j'en suis plus que sûr. Si je montrais dans l'instant ses textes à Raymond, il lui proposerait de signer un contrat ! Comment fait-elle ? Si, comme elle le dit, elle n'a jamais écrit auparavant, c'est absolument incroyable qu'elle soit capable de ça. Elle ne se contentera pas de me dépasser, elle va me faire oublier. Je devrais avoir un peu de cynisme et tout laisser en plan pendant qu'il en est encore temps. Je suis sûr que la plupart le feraient. Après tout, ils n'ont que leur nom et chaque nouveau

venu peut les éclipser. Je n'ai pas le droit de te faire ça, je n'en ai pas la moindre envie. Tu écris déjà si bien que ce sera l'un des meilleurs moments de ma vie que de te voir éclore, d'assister à ton ascension et pour finir, à ton succès. Crois-moi, tu en auras ! Un jour pas si lointain, je ne te servirai plus à rien, ni même Raymond d'ailleurs. Mais ce n'est rien... C'est peut-être ça la chose importante que je dois réaliser. Qui le sait ?

25 juin. Elle

Dans trois heures ! Mais tu n'y songes pas Vivien Gallet ! Et moi, comme une cruche, je te dis oui sans sourciller... Je devrais t'en vouloir de t'y prendre ainsi, au dernier moment. J'ai peu de samedis de libres et toi, tu choisis celui-ci pour venir me voir. Est-ce de la chance, une marque du destin ? Comment as-tu su que je ne travaillais pas, Vivien Gallet ? J'entends encore le ton un peu policé que tu employas pour me parler. Et moi, pendant ce temps, je rayais mentalement, une à une, toutes les choses que j'avais à faire ce week-end...

En y réfléchissant, je m'aperçois que tu étais certain de ma réponse puisque tu m'as toi-même dit que tu m'appelais de la gare. Comme tu es sûr de toi ! J'ai cette désagréable impression que tu es capable de lire en moi. Tant pis, ou plutôt tant mieux, enfin je ne sais plus vraiment. Je suis si heureuse de me répéter tes mots « J'ai envie de te revoir ». Ils peuvent t'apparaître simples, ils le sont, tu as raison, pourtant il me semble que ce sont les plus beaux que j'aie jamais entendus. Que toi, tu aies envie de me revoir ! Pour deux jours, plus de madame Planchon, plus de librairie, mais seulement toi pour horizon... Je dois me dépêcher si je ne veux pas être en retard à la gare. Prendre un taxi, tu n'y pensais pas ! J'ai mille choses à faire avant que tu arrives et je n'ai plus le temps de les consigner ici. Dire que lorsque j'écrirai de nouveau dans ce carnet, ce sera

après que nous nous serons vus... Je n'y crois pas moi-même. Trois heures... C'est magnifique le progrès !

25 juin. Lui

Décidément, je ne me lasse pas de voyager en train. J'aime ces moments que l'on a pour soi, où l'on peut se laisser aller à la réflexion en regardant défiler le paysage. D'ordinaire, cela me donne toujours des idées d'écriture, mais là, j'ai passé plus de deux heures sans avoir eu envie d'écrire une ligne. J'aurais pourtant pu avancer cette histoire d'échiquier. Enfin, il me reste encore un peu de temps. Je me demande si elle trouvera un bon titre. Il se peut que sur ce point-là aussi elle ait du talent.

Je suis parti si vite que je ne sais pas où je vais dormir ce soir. D'ordinaire, on prépare tout pour moi et je n'ai jamais à m'occuper de rien. Tu n'es qu'un enfant gâté, Vivien. Tu pars pour deux jours à peine et tu n'es même pas capable de réserver une chambre d'hôtel tout seul ! Avoue que c'est parce que tu as dans l'idée qu'elle te proposera de rester chez elle, surtout si tu lui dis sur ce ton badin - que tu maîtrises à la perfection - que tu n'as rien retenu. Que veux-tu ? Coucher avec elle ? Elle te plaît ? Tu ne crois pas qu'elle mérite mieux que cela ? Si, bien sûr mais me suis-je déjà mal comporté avec une femme ? Elle vaut tellement mieux que cela. Je n'ai pas envie d'une coucherie, d'ailleurs je suis sûr que même si elle m'invitait à dormir chez elle, ce serait dans un lit séparé. Elle a trop de classe pour me sauter dessus comme ça. Tout le monde doit croire que je suis comme les autres, que la célébrité vous offre son lot de créatures prêtes à donner leur corps et que vous l'acceptez forcément. Pour être sincère, c'est vrai que c'est tentant, disons grisant. Mais s'il faut payer mon plaisir au prix de leur déception, de leur regard méprisant, je n'en ai pas les

moyens. Ne crains rien de moi, Véra Garbatti, je ne suis pas un collectionneur de conquêtes d'un soir.

26 juin. Elle

Il est plus de deux heures du matin et malgré cette longue et enivrante journée, le sommeil ne m'appelle toujours pas. Dire que tu es là, à quelques pas de moi, dans ce lit où je brûle de te rejoindre et que je suis comme une gourde à remplir ce carnet !

Que tu es beau Vivien Gallet, merveilleusement beau ! Je sais que je m'emporte en écrivant ceci, que tu me trouverais idiot de choisir ce qualificatif alors que tant d'autres adjectifs te définissent mieux que celui-ci, mais il résume tout. Je ne parle pas seulement de ta beauté physique qui à elle seule me transporte, mais surtout de celle de tes mots, ceux qui reflètent ta pensée, ta subtilité et parfois même tes sentiments. Comme j'aime la finesse de tes traits, celle de tes mains que j'ai tant rêvé de toucher ce soir.

Je ne sais pas si tu te rends compte du bonheur que tu m'as donné pendant toutes ces heures. C'était peut-être un moment comme tu en as vécu des dizaines, mais pour moi, c'était le premier. Je me fais sans doute du mal en pensant à toutes celles qui m'ont précédée, mais j'étais si contente que tu passes cette soirée avec moi seule. J'aimerais en relater ici chaque minute et même chaque seconde pour m'en ressouvenir autant qu'il me plaira. Il me faudrait des heures pour tout noter tellement il y a de détails que je ne voudrais jamais oublier. Nous avons déjà tant écrit ce soir... Je n'imaginai pas que nous ferions cela. Tu es étonnant, Vivien Gallet ! Nous discutons plaisamment dans le sofa et toi, sans crier gare, tu m'as proposé de continuer notre correspondance parallèle à minuit passé. C'était la première fois que je te voyais écrire vraiment.

J'en étais bouche bée. Ton stylo semblait effleurer la feuille plutôt que la toucher et, par quelque magie, déposait son encre à la surface. Jamais de ma vie je n'avais vu quelqu'un aligner les mots avec une telle rapidité. Malgré cela, ton écriture est belle et douce. En te lisant après coup, on jurerait au contraire que tu prends tout ton temps pour t'appliquer à former chaque lettre. C'était une soirée merveilleuse. Je n'arrive pas encore à croire que ce que j'ai vécu n'est pas un rêve qui va se terminer d'un instant à l'autre. Que dire de ces heures sinon qu'elles furent magnifiques ? Comment aurais-je pu imaginer, même en songe, que tu te retrouverais un jour dans mon lit ? Je voudrais en écrire davantage, mais je suis lasse, je file au lit.

26 juin. Lui

J'ai fait l'amour avec Véra. Même si j'avais réservé une chambre d'hôtel, je n'y serais pas allé. Je ne croyais pas que cela tournerait de cette façon. Puisqu'on est dans la sincérité ces temps-ci, je ne comptais pas me lier avec elle autrement que par l'écriture. Elle a cette facilité que très peu ont, je sens qu'elle est faite pour ça et j'ai une folle envie de l'aider à le découvrir. Pourtant, je dois bien reconnaître que cette femme me plaît beaucoup. Elle est cultivée, mais elle fait tout pour ne pas en remonter, elle a un humour que j'aime, car il naît de son imagination qui n'a rien à envier à la mienne, elle sait s'émerveiller de petites choses qui n'ont depuis longtemps plus la moindre importance pour la plupart des gens. Par ailleurs, elle est gracieuse, son sourire un peu mutin me rappelle mon enfance et sa façon de me regarder est sans égale. C'était bien l'homme qui brillait dans ses yeux et non l'écrivain vedette que tout le monde veut approcher. Pour toutes ces raisons, en un seul soir elle m'a séduit. Plus que séduit, même. Son corps dévoilé recelait des trésors. Sa peau, ses mains, ses seins conjuguait le verbe aimer. Elle se dit peut-être qu'elle ne sera

qu'une conquête de plus. J'espère qu'elle a l'intelligence de ne pas le penser. Même si elle le croit, je ferai tout pour qu'elle soit convaincue du contraire.

26 juin. Elle

Je relis ce que je viens de consigner cette nuit, je me répète en écrivant que tu es beau, mais je ne m'étais pas rendu compte à quel point c'était vrai. Tu ignore tout de ce que je ressens en ce moment précis alors que je ne suis qu'à deux ou trois mètres de toi, que tu es étendu sur mon lit, endormi, les épaules nues, et que je trouve encore assez de calme en moi pour griffonner ce carnet. Même toi, avec toute ton imagination, tu ne peux pas. Tu te tromperas forcément sur moi, car nous avons fait cette nuit ce que je me serais refusée à faire avec tout autre que toi.

J'ai eu moi aussi quelques belles rencontres et je ne me suis jamais donnée à un homme qui ne m'aimait pas. Qu'ai-je lu dans tes yeux pour m'offrir à toi sans certitude ? J'ignore si tu as des sentiments pour moi et pourtant, je n'ai pas su te résister. Ne crois pas que je me suis donnée à toi facilement, j'ai au contraire lutté autant que je le pouvais contre mes propres désirs. Aussi brûlants que le feu, ils me poussaient sans cesse à me rapprocher de toi, à te séduire, à t'empêcher de partir si tu en avais l'intention. Sais-tu combien de fois j'ai retenu ma main, au tout dernier moment, pour ne pas la poser sur ton visage qui appelait mes caresses ?

Nous avons joué cette nuit avec les mots – et tu es vraiment très fort, Vivien Gallet –, mais sais-tu seulement combien j'ai souffert de retenir les miens ? Tu ne peux rien soupçonner de ce désir tenace et impérieux de se rapprocher de celui qu'on a

enfin trouvé. Tu ignores tout du bonheur immense d'être près de lui, et de l'angoisse, dans la même seconde, de ne pas être aimée. Tu n'as pas entendu non plus le bruit de mon cœur lorsque tu m'as demandé si tu pouvais dormir chez moi. J'aurais commis cette nuit toutes les folies pour te convaincre de rester !

Hier, je te trouvais cette beauté unique, faite de tes traits, de tes pensées, de ta finesse et cette nuit j'ai découvert ton corps et tes regards brûlants. Nous fûmes déraisonnables, fous pour tout dire, de nous donner ainsi l'un à l'autre sans avoir davantage goûté aux plaisirs de l'attente, des « peut-être » et des espoirs impatientes. Il me semblait avoir déjà attendu un temps infini, c'est peut-être pour cela que j'ai abandonné toute volonté, que je ne me suis même pas défendue lorsque, en feignant de me prêter ton stylo, tu as pris ma main dans la tienne. Tu fais décidément tout avec une irrésistible finesse, Vivien Gallet ! Qu'un stylo, ton stylo, celui qui fait naître de si belles phrases, nous servît de relais, quelle subtilité ! Comme j'aimerais savoir si cela était prémédité ou bien si, comme moi, tu as ressenti cet impérieux besoin à la dernière seconde. Qu'as-tu éprouvé lorsque pour la première fois tes doigts ont effleuré les miens ? Il me sembla avoir rougi comme jamais, je ne pouvais plus respirer et pendant une seconde, je n'entendis plus rien que les battements de mon cœur qui poussaient mon sang avec force. Ta main autour de la mienne ! Ne me prends pas pour une midinette, je t'en supplie.

Oh, Vivien ! Comme tu es beau ainsi endormi. Ton sommeil est des plus paisibles, on dirait un garçonnet. Te parlerai-je un jour du plaisir que j'ai eu ce matin à contempler et à compter chacun des grains de beauté qui parsèment ton cou et tes épaules ? Il y en a vingt-quatre et, je l'avoue, j'ai déposé sur



chacun d'eux un léger baiser. Aux premiers, je craignais de t'éveiller puis, voyant que tu ne réagissais pas, je me suis enhardie et t'embrassais chaque fois plus fougueusement. Je ne voulais pas que ce cahier devienne un carnet rose, mais comment résister à cette envie de raconter notre première nuit d'amour ? J'écris « première » en laissant supposer que d'autres viendront. Ne suis-je pas en train d'essayer de m'en convaincre moi-même ? Peut-être un peu, je le reconnais. Par quoi commencer ? Toi, tu saurais sans doute parer tes émotions de somptueux adjectifs, suggérer leur intensité en usant de couleurs ou de sonorités, mais moi je suis un peu désemparée pour décrire ces heures.

Devrais-je évoquer en premier cette main qui enserra la mienne tandis que tu continuais de me parler ? Autant que je le pouvais, je tâchais d'être attentive à ce que tu me disais, et plus je m'y efforçais, plus je m'apercevais que tes phrases étaient ambiguës. On pouvait très bien leur accorder le sens premier que tu paraissais leur donner, et elles étaient à ce moment-là irréfutables et bienséantes, ou bien on pouvait préférer entendre autre chose de beaucoup plus galant.

Tu inventas pour moi une fable, celle d'un oiseau tombé amoureux d'une femme. Tout n'était que prétexte à me séduire, tes allégories, tes traits d'humour ou tes élans de tendresse. C'était si beau et si subtilement raconté que si j'avais pensé t'éconduire, tu aurais pu jurer n'avoir voulu parler que de poésie et d'ornithologie. Comment résister à un homme qui sait transformer chaque mot en l'un de ses ambassadeurs ? J'ai lutté de toutes mes forces et tu le vois à présent, elles n'étaient rien face à ton talent. C'est terrible à écrire, mais je me fais l'effet de n'être qu'une de tes héroïnes avec laquelle tu joues.

Je digresse, j'étais partie pour empêcher le temps de balayer notre première nuit, pour interdire à mes souvenirs de faire disparaître ces moments merveilleux. Je n'ai nulle envie de relater mille détails charnels, je voudrais juste transcrire ces émotions jamais vécues qui s'emparèrent de moi. Faire l'amour paraît si simple, si naturel qu'on pourrait croire qu'il n'y a rien à en dire. Si j'avais ta plume, si j'en avais seulement la moitié, je noircirais des pages entières pour te parler de ce sublime instant où ton corps pesa sur le mien avant que ta bouche s'approche de la mienne. Je parviendrais à te plonger dans l'enivrement qui fut le mien tandis que je contempiais ton visage de si près. Je croyais en connaître les traits, mais plus je l'examinais, plus il m'échappait. Il se montrait insaisissable, tantôt grave, tantôt extatique et quelquefois merveilleusement souriant. Ce sont tes yeux qui lui donnent cette si grande beauté et... mince, voilà que tu t'éveilles, mon amour. J'arrête, je ne veux pas manquer ce premier baiser du matin.

26 juin. Lui

Depuis combien de temps n'avais-je pas passé une journée aussi belle que celle-ci ? Décidément, cette femme est une reine. Si elle cherchait un roi, j'aimerais qu'elle me choisisse. Si j'ai bien lu dans ses yeux, cela ne me semble pas impossible. Suis-je en train de tomber amoureux ? Cela m'était-il déjà arrivé auparavant ? Je ne peux pas me souvenir comment c'était, si cela m'emportait comme aujourd'hui. Était-ce de l'amour ? Et maintenant, en est-ce ? Elle ne se rend pas encore compte qu'elle me bouleverse au premier sens du terme. Ma vie bien réglée, mon écriture, mon éditeur, mes signatures ; tout cela me paraît soudainement sans éclat.

Deux mots de cette inoubliable journée : nous l'avons passée presque entièrement à écrire cette histoire que j'ai voulu

commencer avec elle. Les meilleures idées furent les siennes et particulièrement celle où elle introduisit quelques-unes de ses pièces en les décrivant comme les membres d'une famille. Une tour représentait une reine mère acariâtre, un fou était un frère aventureux, les pions formaient une parentèle éloignée et sans le sou qui était entrée dans l'armée royale après avoir vendu jusqu'au dernier are de son domaine. Sa grande trouvaille fut cette histoire de couleur : le roi et la reine, on le devine facilement, étaient faits l'un pour l'autre, mais un obstacle a priori insurmontable se dressait entre eux : L'un était blanc et l'autre noir ! « Tout mon royaume pour ta couleur » avait clamé le souverain à celle qu'il aimait. Cette phrase est d'elle, je la trouve belle : échanger son royaume contre une couleur... Plusieurs journées comme celle-ci seront nécessaires pour que ce récit avance vraiment. Mon cœur a perdu la raison et mon esprit la réclame. Il va falloir que j'organise mon emploi du temps. Nous finirons ce texte, un livre naîtra. Ce sera son premier... Elle sera heureuse, je le sais. Autant qu'elle n'y songe pas encore, cela l'effraierait.

26 juin. Elle

Parti ! Tu es parti, mon tendre amour. Je me torture toute seule à vouloir te nommer ainsi, pourtant je ne sais pas comment faire autrement. Je n'ai pas cherché à tomber amoureuse de toi. Pour la plupart des gens, tu es un personnage inaccessible dont on connaît seulement le nom et le visage. Avoir la chance de te rencontrer était déjà inouï. Comment aurais-je pu imaginer que tu t'intéresserais à une librairie provinciale dont le cœur est resté libre ? À présent que tu es parti, je m'aperçois que tu m'avais transportée dans un ailleurs qui me paraissait hors du monde. Je m'y sentais si bien...

Maintenant que nous y avons passé ces d'heures tous les deux,

mon appartement m'apparaît différent. Je ne porterai plus le même regard sur ces lieux. Il ne me sera plus possible de m'allonger sur mon lit sans songer que cette nuit tu te trouvais étendu à côté de moi, je ne regarderai plus cette table sans me rappeler que nous y avons noirci quelques pages ensemble et que tu as même voulu utiliser une de mes phrases pour le titre : « Tout mon royaume pour ta couleur ». Je l'admets, j'ai pris un plaisir fou à écrire avec toi. Je n'ai jamais écrit, je ne comprends pas comment tu peux prétendre que je suis douée. Cela me dépasse d'autant plus que cela vient de toi. Néanmoins, je me dis que ton jugement doit être sûr, et plutôt que de me griser, cela m'effraie un peu. Aurais-je vraiment un talent que j'ignorais jusque-là ? J'espère que tu n'es pas en train de te jouer de moi, Vivien Gallet ! Je t'en crois capable, joueur comme tu es. Pourtant, ce jeu aurait quelque chose de cruel et je n'imagine pas que tu puisses me torturer ainsi. Comme c'est vide ici, sans toi... Il me vient subitement une idée pour masquer ton absence, ou plutôt pour prolonger ta présence : je vais continuer « Mon royaume pour ta couleur » et je te l'enverrai par messagerie électronique. Qu'en dis-tu ?

27 juin. Lui

Ces deux jours ont passé malgré moi. Il y avait si longtemps que je n'avais pas vécu de si belles heures. Je les lui dois, elle qui se croit « comblée » par ma présence. Je trouve cette histoire un peu folle. La vie est si inattendue. C'est drôle, ce n'est pas ce que je voulais, mais je m'étais déjà résigné à finir seul. J'ai rencontré peu de femmes et je n'en ai aimé aucune. Comment ai-je pu décrire l'amour dans mes romans, moi qui le découvre aujourd'hui ? Surtout, comment ai-je pu toucher les gens, alors que j'ai dû tout imaginer, tout supposer ? Je me souviens de toutes ces supputations sur l'effet que ce sentiment procure, sur l'ensorcellement dont on est la victime

consentante. Je crois que je n'ai fait que répéter ce que j'ai entendu. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? J'écris tout ça comme si tout était déjà joué. On se plaît, elle m'admire, je la trouve unique. Est-ce que ça suffit pour faire un amour ? Pour vivre ensemble ? Je ne pensais pas rencontrer un jour une telle femme.

Les hommes se font une idée de la compagne idéale, mais c'est une totale mystification. Elle n'existe pas. Nous faisons tous semblant d'y adhérer. L'enfer se cache dans les détails, c'est écrit. Je crois que le contraire est encore plus vrai. On apprécie infiniment de petites choses sans importance, une façon de sourire, une intonation, un mouvement de tête ou même de cil, un mot prononcé. Ce sont eux qui révèlent la réelle personnalité des gens.

Enfin, j'aime à nouveau la vie, elle qui pourtant m'avait tout pris, il y a cinq ans. Je voudrais la remercier, la louer. J'étais sûr qu'elle m'avait donné tout ce à quoi j'avais droit et que je devrais me contenter de ma célébrité et de mon talent, si jamais j'en ai. Pourquoi ce cadeau supplémentaire ? Pourquoi maintenant, j'allais presque écrire « pourquoi si tard » ?

28 juin. Elle

Confession

Je dois en faire une puisque je n'ai pas eu le courage de t'en parler de vive voix. C'était hier, au petit matin. Je t'ai déjà raconté la façon dont j'ai couvert ton corps de mes plus tendres baisers, mon désir de toi, mais je ne t'ai pas tout dit. C'était juste avant cela. Je m'étais rendue à la cuisine pour boire un jus de fruit - j'aime faire cela au réveil - lorsque mon regard s'arrêta sur ta veste négligemment posée sur le canapé. Un carnet de petite taille et sans spirale dépassait de la poche

intérieure. L'un de ses coins était écorné. À quoi ai-je subitement pensé ? À des notes, des idées pour ton prochain roman. C'était indiscret, je le savais, cependant j'étais happée par la tentation comme si le diable lui-même me prodiguait d'affreux conseils. Et pourtant, je m'en suis emparée après être allée dans la chambre pour m'assurer que tu dormais bien.

À peine l'avais-je ouvert que j'ai compris à quoi il te servait. Un carnet de mots ! Un petit dictionnaire conservant ceux qui t'étaient jusqu'alors inconnus ou que tu trouvais beaux. J'imagine que tu ne gardes que ceux que tu aimes. Comme ta liste m'a touchée. Je me suis alors souvenu que certains d'entre eux figuraient dans tes livres. Je ne t'aurais pas cru si appliqué, Vivien Gallet. J'avais presque l'impression de tenir un carnet d'écolier entre les mains tant tout y était impeccablement écrit. Chaque mot était souligné et suivi par ces deux-points qui annoncent une définition. Chacune s'accompagnait d'une illustration ou d'une citation en italique, même lorsqu'elle était superfétatoire. Laisse-moi seulement en citer ici deux ou trois dont je me souviens : dilection, irréfragable, impécunieux, mafflu, primesautier.

Bien sûr, tu n'es pas le seul à faire cela, mais ce qui me touche profondément, c'est ton application si visible qui me fait penser à un petit enfant que seul le strict respect des consignes reconforte. On jurerait un travail d'écolier appliqué. Sans doute as-tu besoin de ce rituel pour te rassurer, mais de quoi ? As-tu peur de quelque chose, Vivien Gallet ? Laisse-moi aussi te dire combien tant de tes attitudes me troublent. Je ne peux les décrire toutes, mais la plupart ne sont qu'à toi et me permettraient de te reconnaître plus sûrement encore qu'en voyant ton visage. Ta façon de marcher est des plus particulières. Elle l'est d'ailleurs tant qu'il m'est difficile d'en

souligner le caractère unique. Je ne veux pas abuser de la comparaison enfantine, mais tes pas sont parfois incertains, comme si tu redoutais d'avancer. Lorsque tu t'approches de quelqu'un, on a l'impression que tu crains de le déranger. Tu fais alors des efforts démesurés pour être transparent et tu sembles flotter comme si tu avais peur de poser tes pieds sur le sol.

Aujourd'hui, j'ai l'intention de t'envoyer ce que j'ai écrit hier. Je ne sais pas pourquoi je me laisse prendre à ton jeu, Vivien Gallet. Je me fais l'impression d'être une midinette qui avale tout cru tout ce qu'on lui raconte. Pourvu que tu aimes. Cela me semble si improbable qu'un écrivain comme toi apprécie les mots d'une débutante. Est-ce vraiment possible ? Tu ne te joues pas de moi, n'est-ce pas ?

29 juin. Lui

Cette femme, c'est l'inattendue ! Elle tombe sur moi sans crier gare au milieu de ma vie et s'impose comme une évidence. Certes, je la connais assez peu, mais personne ne m'avait encore donné cette étrange sensation de parfaite complétude. Lorsque nous écrivions tous les deux ce dernier week-end, ses mots traduisaient parfois mes idées avec tant d'exactitude que c'étaient précisément ceux que j'aurais employés. Elle semblait devancer mes pensées. Cela me fait un peu peur, mais je crois bien que cette fois-ci, je suis tombé amoureux ! On dit que quand on aime, on est en manque. J'avoue que je suis affecté par ce symptôme. À peine nous sommes nous quittés que j'avais envie de la revoir. La distance n'y fait rien, je me sens toujours en manque d'elle. J'aime passer du temps à lui écrire, ça nous rapproche. Même après cela, j'ai besoin de rédiger ces confessions un peu ridicules dans ce carnet. Pourvu qu'elle ne tombe jamais dessus ! Peut-être en tient-elle un aussi. On dit

que les femmes aiment ce genre d'exercice. Encore un cliché, je pense... Je tâcherai de lui demander de façon élégante.

29 juin. Lui

Je viens de lire ce qu'elle m'a envoyé. C'est peu dire que j'ai aimé ! Elle débute à peine et sa plume est déjà vive et limpide. Non seulement chaque phrase appelle la suivante sans jamais lasser le lecteur, mais les nouveaux développements qu'elle laisse entrevoir me subjuguent. Celui qui prétendra qu'elle n'a pas d'imagination ne sera qu'un fieffé menteur. Du coup, le petit texte que je lui ai adressé ce matin me paraît d'une immense fadeur. Je vais finir par la décevoir, c'est sûr... J'enverrai ce texte à Raymond, il verra à quel point j'avais raison.

29 juin. Elle

Tu dois avoir reçu la suite, maintenant. Comme j'ai hâte de connaître ton avis. Ce que tu me disais l'autre jour à propos de mon écriture, je le compare un peu à la chance du débutant. C'est quelque chose qui arrive une fois, au début. Peut-être auras-tu sincèrement pensé que mes premières pages étaient touchantes ou plaisantes, mais comment jugeras-tu celles-là ? Vas-tu les trouver insipides ? Sans intérêt ? Je ne dois pas me faire trop d'illusions, c'est bien ce qui risque de se produire.

Le vrai maître des mots, c'est toi, Vivien Gallet ! En combien de temps as-tu jeté ceux-ci sur le papier ? Plus rapidement que n'importe quel autre, je pourrais le jurer à présent que je t'ai vu écrire. Comme chaque fois, tes mots m'ont profondément émue. Si je te disais qu'ils m'ont pris à la gorge aussi fermement qu'une main qui aurait voulu m'étrangler, me croirais-tu ? Pourtant, je puis t'assurer qu'elle était si nouée



que j'ai dû m'arrêter à plusieurs reprises pour respirer profondément. Comment parviens-tu à faire ressentir de telles émotions ? Je m'attendais à recevoir des nouvelles du roi, et voilà que sans me prévenir, tu m'envoies ce conte qui sonne comme une déclaration d'amour. Sur le ton le plus impersonnel, tu me racontes l'histoire d'un homme dont on ignore tout, tu ne fais pas la moindre description sur lui, il arrive sur une île dont on ne sait rien et l'on s'aperçoit bientôt que le lieu est un personnage à part entière. Je sais que tu l'as écrite pour moi seule. J'avais déjà eu cette impression à maintes reprises en lisant tes livres, mais ce magnifique petit texte, je sais qu'il n'appartient qu'à moi. Merci, mon amour, merci. Pourrai-je un jour te faire un cadeau de semblable valeur ? Comme j'aimerais ! Je ne résiste pas à le retranscrire dans ce carnet (je remarque juste une chose : il n'y a pas de titre) :

« Loin de son Nouveau Monde, beau, vaste et lointain, il ne trouva qu'une plume usagée et un vieux papier pour s'en rapprocher. Heureux de ces simples, mais précieux outils, il absorba d'ultimes rais encore calorifères, mis ses paupières au repos et songea à ce continent tardif. Son esprit s'imprégnait des cartes encore sommaires, dessinées de sa seule main et qui en dressaient les contours. Il se souvint avec bonheur de ces côtes dorées qui évoquaient la couleur de la peau. Dans sa fertile imagination, son regard se porta vers une lointaine forêt. Ancienne, probablement, elle semblait n'avoir jamais été défrichée. Il voulait déjà la parcourir, la humer, l'aimer.

Par l'esprit, il tenta tout de même d'y pénétrer, de découvrir les secrets de sa beauté si peu contemplée. Il s'approcha jusqu'à la lisière, leva les yeux puis s'inclina devant la majesté des arbres. Ému comme s'il se trouvait face aux pères de

l'humanité, il en approcha un, tendit prudemment sa main comme si l'écorce elle-même veillait, et après plusieurs moments d'hésitation, effleura le centenaire de ses doigts. Un sourire rassuré lui vint. La forêt lui était inconnue, il l'était tout autant pour elle et cependant elle lui ouvrait son cœur. Elle l'accueillait comme si elle n'avait toujours attendu que lui. Qu'avait-il donc de différent pour qu'elle ne le confondît pas avec quelque explorateur dont elle avait déjà fait périr certains spécimens ? Il voulut entrer, elle le lui accorda en faisant frémir les feuilles des plus grands de ses gardiens. Alors, son sourire redoubla ; ses poumons s'emplirent de la fraîcheur qu'elle exhalait et dont le secret tenait certainement à une rivière ou une source cachée, le flot vital à sa propre vie, peut-être. Que cherchait-il ? Que voulait-elle l'aider à trouver ? Avait-il déjà compris qu'elle formait le cœur de ce continent qu'il venait à peine de découvrir ? Les criques et les dunes dorées ne formaient que l'épiderme visible et attirant de ces terres tandis qu'elle, moins attrayante au premier abord, en recelait les extrêmes richesses.

Gravement, comme aux portes d'un temple, il pénétra en ayant la lourde certitude qu'il ne ressortirait pas comme il entra. À mesure qu'il avançait, l'ombre s'insinuait jusqu'à posséder la terre, les branches, les feuilles et même les animaux invisibles dont seuls les cris presque inquiétants leur donnaient une existence. Seules les plus hautes feuilles, celles qui dansaient sous la lumière vive, apportaient de la gaieté à l'endroit. Autrefois, le soleil avait dû régner, baigner de joie chaque brin d'herbe, chaque être, du plus insignifiant aux plus grand, mais une lourde lassitude l'avait peu à peu gagnée. Cet homme venait-il l'éclairer de nouveau ? Elle le voulait, l'espérait comme s'il était une ultime chance qui s'offre une dernière fois avant la fin du jour. Elle le lui dit de ses mots verdoyants, de

ses murmures aquatiques. Découvre-moi, supplia-t-elle comme en jetant ses derniers espoirs avec ses flots naturels. Les hommes comprenaient-ils encore son ancestral langage ? Son cœur faillit s'arrêter lorsqu'elle le vit interdit, comme s'il l'avait entendue. Il avait avancé jusqu'au plus profond d'elle, s'était ébahi de tout ce qu'elle prodiguait silencieusement lorsque sa bouche imita ses yeux – à moins que ce ne fut inverse – et s'ouvrit jusqu'à l'excès.

Une colonne dorée lui apparut. Par milliers, les rayons du soleil affluaient vers une clairière oubliée. « La dernière clairière », dit-elle à son oreille attentive. Alors, l'homme sourit, son cœur s'ébroua, ses forces se déroberent et pourtant, il courut jusqu'en son milieu et regarda le ciel. Un nuage en forme de destin lui fit un clin d'oeil ami, le félicita de sa persévérance. Après s'être lassé de mille lieux, s'être repu des montagnes, de la Terre et même de l'océan, il avait enfin trouvé son lieu de paix. Depuis l'embarcation, personne n'entendit ses cris de joie. Il ne reparut jamais, resta avec elle, car elle l'avait conquise. Toute sa vie, elle l'avait attendu, toute la sienne il l'avait cherchée. Enfin, là-haut on décréta qu'ils pourraient s'aimer pour le temps qui restait. »

Je ne sais que dire après cela, sinon que je n'aurais jamais ni ton talent ni ton aisance. Quelquefois, j'ai peur. Peur que tu ouvres les yeux, que tu t'aperçoives que, comparée à toi, je ne suis rien. Oh, pourquoi est-ce que j'écris cela ?

30 juin. Lui

Raymond est vraiment le meilleur éditeur que je connaisse. Je savais qu'il partagerait mon avis. Je ne regrette qu'une seule chose : ne pas avoir été près de lui lorsqu'il a lu le texte de Véra. J'aurais bien voulu voir sa réaction. C'est à lui que je

voudrais annoncer en premier que je suis tombé amoureux. Je vois d'ici son sourire, son empathie pour moi, sa joie sincère. Oui, je l'aime, je n'ai plus envie de me le cacher. J'aime Véra Garbatti ! Il faut que je le lui dise. Je t'abandonne, stupide carnet, j'ai une lettre d'amour à écrire.

30 juin. Elle

Enfin, le soir est arrivé ! Cette journée fut plus qu'épuisante. Je ne sais pas à quoi cela tient, mais je supporte de moins en moins madame Planchon. Sa voix me hérissé, il faut que je me méfie, cela devient physique. J'aime tant les livres que je ne me vois pas changer de métier et pourtant... Il y a bien d'autres librairies, même dans la ville, mais est-ce que ce sera mieux ailleurs ? Et puis, il y a tous mes habitués, ceux avec qui nous partageons la même dilection pour certains auteurs, ceux qui attendent que je rédige des commentaires avant de se décider à acheter. Mes fiches ont un certain succès. Madame Planchon ne peut pas y trouver à redire, car elle a compris que certains lecteurs ne choisissaient ces livres que parce que je leur en proposais un résumé, mais je sais bien qu'elle est jalouse de mon « succès », particulièrement lorsque je suis absente et qu'on lui demande « Est-ce que Véra nous a préparé d'autres fiches ? ». Il y en a même un, je l'ai su par une indiscretion, qui emploie le mot « délices ».

1er juillet. Elle

Comme je t'aime moi aussi, Vivien Gallet. Tu me le murmures de façon indicible dans tes derniers messages, mais je connais ton écriture, n'oublie pas que je me suis délectée de chacun de tes livres. Les mots que tu choisis, parfois délibérément innocents, en laissent deviner davantage que ce que tu voudrais. Tes amis, comme tu les appelles, sont comme les

cailloux du petit Poucet, et pas à pas, te rapprochent de moi.

Ainsi, tu désires me revoir ? Que tu me l'écrives si simplement m'a beaucoup plu. Tes mots trahissaient ton envie que je voudrais déjà pouvoir assouvir. J'ai aussi aimé que tu me distilles ces informations en apparence anodines. Il me plaît de savoir que tu verras ton éditeur ce prochain mardi, qu'un colloque occupera toute ta journée du lendemain. Je suis si heureuse que tu m'ouvres une petite porte de ta vie et je voudrais être assez fine pour me glisser dans cet interstice. Me laisseras-tu la pousser complètement ? Je ne t'ai encore pas répondu, mais je vais le faire sans plus tarder. Oui, infiniment oui, je brûle de te revoir. Si tu avais été face à moi lorsque j'ai lu cette question, mon visage radieux eût à lui seul tenu de réponse.

2 juillet. Lui

Ça y est, cette lettre n'est plus en ma possession et je ne peux qu'imaginer son trajet depuis la boîte dans laquelle je l'ai déposée hier. Quoi que je fasse maintenant, elle arrivera. Il se peut même que Véra l'ait déjà reçue. Que va-t-elle dire ? Que va-t-elle croire ? M'aime-t-elle seulement ? En regardant en arrière, je me demande comment tout cela a pu aller si vite. Il y a quelques semaines, j'ignorais tout d'elle, je ne la connaissais pas. Voilà qu'elle débarque dans ma vie, qu'elle m'ensorcelle, que je ne pense plus qu'à elle. Non, elle n'a pas « débarqué dans ma vie ». Elle s'est trouvée là, sur mon chemin, c'est tout. Et je ne le regrette pas ! J'ai parcouru la moitié de ma vie, sans doute davantage, et il ne m'était rien arrivé d'aussi vivant que notre rencontre, hormis Claudia. Je me croyais blasé de tout et voilà que j'attends sa réponse plus avidement encore qu'un joueur de tiercé à l'arrivée d'une course.

2 juillet. Elle

Vivien Gallet ! Il faut vraiment que je tiens ces feuillets entre les mains pour croire à ce que je lis. Bien que j'aie posé dix fois mes yeux sur tes mots, en ayant pris soin de regarder la forme des lettres pour être sûre qu'elles étaient de toi, il me fallut une infernale rationalité pour me persuader qu'il s'agissait bien de toi, mon Vivien Gallet. Même ta signature si familière ne me semblait pas une preuve suffisante. Mon esprit torturé préférait croire à une sinistre blague et je songeais, pardonne-moi, que tu avais voulu me jouer un mauvais tour. Plutôt je ne le pensais pas, je me l'inventais comme un bouclier pour ne pas être déçue au cas où j'aurais mal lu. Il n'y a pas de doute pourtant, tu viens bien de m'écrire cette si incroyable et merveilleuse nouvelle : tu m'aimes !

Si je devais te parler de tout ce qui me traverse en cet instant, je ne le pourrais pas. Depuis ton premier roman, je nourris un amour auquel j'interdisais d'espérer. Mille fois, mon cœur a tressailli à la lecture de tes mots imprimés qui me semblaient être uniquement adressés. Je n'avais même pas besoin de savoir à quoi tu ressemblais puisque tes livres te dépeignaient plus avantageusement que la meilleure photographie. Faire fortuitement ta connaissance, te découvrir, te plaire (oh, comme je peine à réaliser que je peux être à ton goût) était déjà pour moi un cadeau que je n'aurais jamais osé réclamer au destin et j'étais largement comblée de cette connivence si rapidement survenue. Je me serais contentée de ton amitié, j'aurais supporté que tu rencontres d'autres femmes, mon cœur se serait même résigné à ce qu'il y en ait une dans ta vie, pourvu que tu m'accordes au moins le titre d'amie. Et voilà que selon tes propres mots « ton cœur s'ouvre à moi comme une fenêtre trop longtemps fermée pour chasser le remugle d'une maison inhabitée ».

Cette dernière phrase figurait dans ta lettre, je n'ai pu m'empêcher de la recopier. J'aimerais en reproduire ici l'intégralité, mais je ne sais quel sentiment me le déconseille. Je crois que j'ai pour l'instant envie de la garder près de moi comme une perle à mon cou, comme un cadeau d'une infinie valeur qu'on ne veut pas risquer d'égarer. Avec l'histoire du « continent oublié », mon collier a déjà deux perles. Quel merveilleux début ! Je vais te lire et te relire encore mon amour. J'en ai un irrépissible besoin avant de te répondre. Je pense à toi qui m'as adressé ces mots hier. Tu dois être impatient de savoir ce que je ressens, ce que je t'écrirai en retour. Il faut que je me hâte pour ne pas te laisser dans l'incertitude. J'ai envie de t'appeler maintenant et hurler dans le téléphone « Je t'aime Vivien Gallet » !

2 juillet. Lui

Ouf ! Comme me voici soulagé ! Je savais sans même regarder l'écran du combiné que c'était toi qui étais à l'autre bout du fil. Certaines fois, il nous semble que la sonnerie du téléphone tinte différemment. Elle se mélange avec les battements de notre cœur qui se font tout à coup bruyants, elle paraît interminable, on ne peut répondre à la première, ni même à la deuxième puis on sent que le moment inéluctable est arrivé, on décroche malgré soi en étant certain que la voix que l'on va entendre changera notre vie. Véra, à peine avais-tu prononcé mon prénom que je ressentis ton émoi et sus que les mots ne te viendraient pas facilement. Comme j'ai aimé tes ànonnements, les tremblements dans ta voix qui trahissaient ton émotion ! Tu étais comme acculée à un destin dont tu ne mesurais pas la portée, tu étais hésitante, presque apeurée. Quelle insolence il me fallut pour me montrer sûr de moi, alors que j'étais aussi pétrifié que toi, intrigante Véra.

3 juillet. Elle

J'ose à peine y croire et pourtant il faut bien que je me rende à cette évidence si inattendue et plus qu'insolite : je suis avec toi mon amour ! Avec toi dans cette contrée méridionale et ensoleillée du pays d'Aubagne. Je profite de ces quelques minutes pendant que tu visites la propriété qui abrite notre chambre d'hôte. Comme tout est simple avec toi ! Comme j'aime cette insouciant façon que tu as de vivre ! Comment ne pas raconter en quelques mots cette journée si différente de toutes les autres ? Comment aurais-je songé un instant à toi quand, ce matin même, madame Planchon me héla « Véra, il y a quelqu'un qui vous demande » ? Il n'était pas midi lorsque tu es apparu dans la librairie comme un soleil. Tu es venu vers moi en m'adressant un sourire qui contenait ton charme tout entier. À mi-mot, tu m'as dit que tu allais m'emmenner, là dans l'instant, et que je ne pouvais pas refuser. Partir, laisser mon travail, madame Planchon, cela me semblait si irréel, si incongru, si impossible. Pourtant, tu m'as soufflé l'excuse un peu fallacieuse que je devais fournir à la propriétaire du lieu, et comme si je n'étais plus moi-même, je t'ai obéi.

Je n'ai pas eu le temps de réaliser ce qui se passait que déjà, nous étions tous deux sur cette route qui nous menait vers le sud de la France. Tu étais si impatient que tu n'acceptas qu'à grand-peine que nous fassions un détour pour que je puisse au moins prendre quelques affaires. Aussi fou que cela paraisse, je pense que si tu avais davantage insisté, je serais partie sans rien d'autre que les habits que j'avais sur le dos, tant ton empressement m'émerveillait. Tu étais comme un petit fou pressé d'être arrivé, tu sautillais, trépigtais, faisais les cent pas cependant que je remplissais un minuscule sac de voyage en toute hâte. Si tu ne regardais pas ta montre, c'est tout bonnement parce que tu n'en avais pas.



Il me faudrait des pages pour parler de ce voyage, le premier que nous avons fait ensemble. Je n'ai pas le temps, tu risques de paraître d'un instant à l'autre et je devrais ranger ce cahier hâtivement, mais je voudrais au moins écrire combien je t'ai trouvé beau tandis que le soleil, au fil de notre route, éclairait ton visage tantôt de face, tantôt de côté. Quelquefois, tu plongeais dans tes pensées que je m'interdisais d'interrompre. J'observais tes yeux bouger de façon imperceptible et même si je te connais encore peu, je suis sûre qu'ils trahissaient d'intenses réflexions. Bien sûr, ils regardaient l'asphalte, mais ce n'était pour toi qu'un décor qui défilait, une simple image incapable de perturber le chemin de tes idées. À quoi songeais-tu, mon amour ? À nous ? À ce voyage impromptu ? À ton prochain roman ?

Je pense à ces mots que tu fais naître et j'imagine que vivre à ton côté me donnera peut-être le privilège d'assister à leur gestation. Quel bonheur ce serait pour moi de te voir à l'oeuvre, toi mon écrivain préféré ! Mais je cesse de digresser. Il est dix-huit heures et tu n'es pas encore rentré. J'ai hâte que tu reviennes et pourtant je ne suis pas mécontente de ce petit temps passé toute seule. Il me permet de réaliser ce qui m'arrive - quoique je ne sois pas certaine d'y parvenir - et aussi de remplir ces pages. Dire que j'avais commencé ce cahier en pensant que tu ne le lirais jamais ! Comment aurais-je pu alors imaginer que nous nous rencontrerions un jour ?

4 juillet. Lui

Il est près de deux heures. Je ne sais pas comment je parviens à garder les yeux ouverts et pourtant il le faut, car de ma vie, je n'ai jamais passé une soirée comme celle-là et je veux tout noter pour ne rien en oublier. Je crois que c'est la première fois

que j'écris dans ce carnet avec autant de plaisir.

En me levant hier matin, une irréprouvable envie de la retrouver m'a submergé. Paris me semblait gris alors qu'au-dehors, le tumulte témoignait de la vie trépidante de la capitale. Le parfum de Véronique a envahi mes narines comme si elle se trouvait à côté de moi. Soudainement, son corps m'a manqué et c'est sans réfléchir que j'ai pris ma voiture pour aller la rejoindre et pour l'emmener n'importe où. Était-ce parce que je venais de relire avec un plaisir intact « La gloire de mon père » que je lui ai dit que nous allions à Aubagne, où j'ai moi aussi grandi ? Je ne sais pas, mais son sourire m'illumine encore.

Les quatre cents kilomètres furent avalés comme si le trajet n'avait duré que trois stations de métro. Pourtant, il nous arrivait de rester silencieux pendant de longs moments. Elle me regardait, s'interrogeait sur mes pensées sans oser me questionner, car elle a toujours cette image commune que les gens ont des écrivains. Celle d'un homme seul perdu dans sa bulle à ruminer ses idées profondes. Ils imaginent ça comme une étape nécessaire qui précède l'écriture. Je n'ai pas eu le cœur de lui dire qu'elle se trompait et que si je pensais à des mots, ce n'était pas aux miens. De longs passages de son texte traversaient ma mémoire comme le paysage au travers du pare-brise. Je faisais des efforts pour faire revenir à moi ses formulations, pour goûter le délice des mariages qu'elle opérait entre les verbes et les adverbes. C'est ce qu'elle sait le mieux écrire : les adverbes, mes mots préférés.

J'étais certain qu'elle ne passerait pas son temps à m'aduler, me couvrir de compliments. Elle sait très bien que je connais son admiration pour moi et que je n'ai pas besoin d'une groupie.

Ma vie est entourée de flatteurs et de thuriféraires intéressés. Véra ne réclame rien. Il y a tant de choses en elle qui ne demandent qu'à s'épanouir, qu'à s'étendre sur le papier comme un murmure qui court la rue. Ces heures passées dans la voiture étaient déjà un vrai bonheur mais ce n'était encore rien à côté des délicieux et inoubliables moments que nous allions vivre.

Je voudrais décrire sur des pages entières la place sur laquelle nous nous sommes retrouvés pour prendre ces apéritifs anisés, délicieusement accompagnés d'olives provençales. Nous les parsemions çà et là de baisers langoureux que nous interrompions seulement lorsque nos langues fatiguées réclamaient un répit. C'est un peu ivres que nous avons quitté la terrasse depuis longtemps désertée par les autres clients qui s'étaient réfugiés à l'intérieur du bar, sitôt que la température avait fraîchi. Il n'y a rien à dire du restaurant ou du moins de ce que nous y avons mangé. Comment décrire succinctement l'ambiance qui y régnait ? Mes impressions ressemblaient à des photographies saturées de couleurs et de musique dont je ne me rappelle pourtant aucune mélodie. Cela vient à peine de se produire et il ne reste déjà dans mon esprit que son visage souriant. Elle ne s'y forçait pas, on aurait dit qu'elle ne pouvait pas faire autrement. Ses mots aussi... C'est la première fois qu'elle m'a aussi longuement parlé d'elle. C'est drôle, car je n'avais encore jamais songé qu'elle n'avait pas toujours été la même.

Il y avait eu une Véra enfant, une Véra adolescente, une Véra femme qui s'était donnée à d'autres hommes que moi. Je n'étais pas le premier, elle ne m'avait pas attendu. Comme la vanité s'empare facilement de nous ! Pourquoi aurait-elle dû m'attendre ? Simplement parce qu'elle appréciait mes livres ?

Et moi, l'avais-je attendue ? D'une certaine façon, j'aurais pu le prétendre puisque je n'ai jamais espéré personne et qu'on me l'a bien rendu. Je connais la célébrité, les honneurs, les petites attentions, les sourires admiratifs, mesquins ou intéressés, mais on ne m'avait encore jamais aimé pour moi-même.

Bref, nous n'avons pas dit un mot de littérature. Elle avait dû sentir que je n'en avais pas envie parce qu'on m'en rebat trop souvent les oreilles. En lisant ce carnet, on pourrait penser que j'ai un penchant pour l'alcool puisque je me laisse aller à écrire que nous ne sommes pas sortis moins saouls du restaurant que du bar. Nous n'avons pas trop bu pourtant. Enfin si, un peu, mais après tout, quelle importance ? Je crois que nous étions surtout ivres de plaisir. Nous sommes ressortis main dans la main comme de jeunes amoureux. Nous le sommes après tout, car l'adjectif s'accorde à l'amour et non pas à ceux qui le sont.

J'ose à peine écrire ce qui va suivre, mais tant pis, je ne veux pas perdre ces instants dans les méandres de mon incertaine mémoire, même si je me demande comment on pourrait bien oublier un pareil moment. La place était plus spacieuse qu'un appartement de ministre qui ne paie pas de loyer, de jeunes arbres tentaient de s'y épanouir dans quelques mètres carrés de terre échappé au béton. Toutes nos pensées étaient dirigées vers ce que nous allions faire du reste de notre soirée. La traversée de cette place n'était qu'un agréable préliminaire à d'autres plaisirs que ceux de la discussion. Nous marchions main dans la main, les doigts entrecroisés et profitions de cet air frais de la nuit pour nous dégriser un peu, lorsque je vis à quelques pas de nous un manège d'enfant que je lui ai fait remarquer.

Une idée un peu folle m'a traversé l'esprit et je n'ai pas pu

m'empêcher de la partager avec elle. En un instant, c'était déjà devenu une obsession et je ne pensais plus qu'à l'emmener sur ce manège. La bâche qui le protégeait nous assurerait l'impunité et me trouver avec elle au milieu de la place, parmi le monde et pourtant à l'abri des regards, voilà ce à quoi je songeais. Elle me répondit avec son plus beau sourire. Sans un mot, dans un unique mouvement de bouche, elle avait fait plus que dire oui. Ce n'était pas une simple acceptation, mais plutôt une envie de partager mon désir qui, en une seconde, fut aussi le sien.

Comme deux enfants pressés de commettre l'interdit, nous nous sommes dirigés vers le manège d'un pas léger. Nos joies se mêlaient hardiment cependant que nous faisons les derniers pas qui nous séparaient de notre cachette. « Tu crois que nous allons pouvoir passer ? », demanda-t-elle un peu candidement. En guise de réponse, j'ai soulevé le lourd rideau de toile, j'ai passé ma tête et je me suis engouffré sur ce plateau de jeu enfantin. Pressée par mes indications, elle m'a suivi sans réfléchir, et l'instant d'après, une vision venue de l'enfance s'est emparée de nous. Comme tout était petit ! Je n'avais plus vraiment regardé de manège depuis mes six ans et les cygnes, les voitures de pompier, les toupies que j'aimais faire tourner jusqu'à m'en donner mal au cœur me paraissaient alors spacieux et confortables. Aucune de ces minuscules attractions ne nous permettait d'y prendre place, sauf peut-être les infatigables chevaux de bois. Alors, nous sommes restés debout, pressés l'un contre l'autre à la recherche d'un morceau de peau, même le plus petit, que la fraîcheur du soir nous avait contraints à protéger de nos vêtements. Seuls nos visages nus pouvaient aisément se trouver. Nos bouches s'affranchirent soudainement de nous pour conjurer une séparation trop longtemps imposée. Elles s'emmêlèrent jusqu'à ce que le

souffle nous manque. De loin en loin, nous nous sommes accommodés de la fraîcheur nocturne et les bruits du dehors ne nous arrivaient plus que comme un décor sonore qui complétait celui dans lequel nous jouions. Notre monde s'était peu à peu réduit à ces miniatures et il n'y avait que nous pour l'habiter.

J'ai lu dans ses yeux le même bonheur que le mien : celui de nous trouver dans un minuscule univers qui par nous seuls existait. C'était comme si nos âmes s'étaient donné rendez-vous ici et pour le reste de notre vie. Une irréprouvable communion pressait nos corps l'un contre l'autre. Plus que tout, ils ne désiraient faire qu'un. Un à un, nos vêtements nous quittaient jusqu'à ce qu'enfin, notre étreinte soit celle de deux êtres aux trois quarts nus. La nuit, le froid et même le monde avaient disparu. Le manège formait une bulle qui nous conférait des pouvoirs de super héros : invisibilité, invincibilité, hyper-acuité. Véra ne s'est pas donnée à moi ni moi à elle ; nous nous sommes offerts l'un à l'autre avec ingénuité, comme si nous étions de jeunes puceaux effrayés des plaisirs qu'ils goûtaient. Cette sensation m'était jusqu'à cette nuit inconnue. Est-ce cela l'amour ? Je me demande si c'est proche de ce que j'ai écrit sur le sujet. C'est drôle, je ne parviens pas à me souvenir de tout ce que j'ai publié, même en me concentrant. L'alcool et l'heure tardive n'y sont sans doute pas pour rien. Allez, je referme ce carnet. Il doit bien être trois heures maintenant. Dire qu'elle m'attend dans le lit, là, à deux pas de moi ! Qu'elle est belle, endormie !

5 juillet. Elle

C'est un lieu commun que d'écrire sur cette étrange et fausse propriété du temps : son élasticité. Nous avons tous eu un jour

l'impression qu'une heure durait une minute ou inversement. Jamais le temps n'est passé aussi vite. Nous avons vécu deux jours ensemble, pourtant il me semble que tu m'as enlevée il y a quelques heures à peine. Demain matin, je serai harcelée par les questions de madame Planchon. Oh, mon tendre amour, je te revois pénétrer dans la librairie, te diriger vers moi, n'adressant qu'un regard fixe et désinvolte à ceux que tu croisais. Tes cheveux en arrière, ton allure détachée et altière te donnaient l'air d'un dandy. Comme tu étais beau ! Avant que tu ne m'hypnotises tout à fait, j'ai eu le temps de remarquer que quelques clientes t'avaient reconnu. Puis j'ai succombé au bonheur de te voir de façon si inopinée, celui aussi de réaliser que tu étais là pour moi. Pour reprendre quelque contenance, j'ai songé à l'effet bénéfique de ta visite sur l'image de marque de la librairie !

Pourquoi fallut-il que ces heures passent si vite ? Tu m'as déposée chez moi avant de rentrer à Paris. Tu dois être à mi-chemin à présent... J'aurais voulu que tu restes quelques jours puisque tu es moins obligé que moi à des horaires. Mais non, il y a ces *rendez-vous* que tu as évoqués de façon évasive et qui t'appellent là-bas. Je n'ai évidemment aucun droit sur toi et pourtant je suis maladivement jalouse. Toi qui le sais mieux que quiconque, tant de sens peuvent être donnés à un mot, qu'une imagination trop fertile pourrait conduire au désespoir et même à la folie. *Rendez-vous*. Dans ta bouche, ce mot m'effraie. Tu ne rencontreras ces gens que pour des visées professionnelles et je ne peux cependant m'empêcher de les jalouser pour la simple raison qu'ils seront près de toi, qu'ils respireront le même air que le tien, qu'ils t'entendront et qu'ils verront cette façon qui t'est si propre de mouvoir tes mains. Ces choses, peut-être infimes pour eux, j'en serai privée. Je ne préfère même pas imaginer que parmi eux, il se trouvera des

attachées de presse, des secrétaires, que sais-je, qui voletteront sous ton nez comme des abeilles autour d'un pot de confiture. Mais il faut que je cesse de me torturer ainsi, car je n'avais pris mon stylo que pour relater ce que je ne veux jamais oublier de ce week-end inattendu.

Comme nous étions bien mon amour, dans cette partie de France que tu affectionnes tant. J'ignore comment je pourrais te remercier pour tout ce que nous avons vécu durant ces deux journées. J'ai beau peser chacun de mes souvenirs, il n'y en a pas un qui soit plus merveilleux qu'un autre. Il faudrait que j'écrive mille choses et la nuit n'y suffirait pas. J'ai été vraiment touchée par l'attention que tu m'as témoignée. Pas une fois tu ne m'as emmenée dans un endroit en vue où l'on aurait pu te reconnaître et où la lumière se serait portée sur toi, m'obligeant à garder l'ombre. On a certainement cherché à te joindre des dizaines de fois, mais je n'ai pas entendu la moindre sonnerie de téléphone et pas une fois tu ne m'as donné l'impression d'avoir autre chose à faire. Ce temps, tu me l'as offert dans son entièreté, à moi, ta « petite Véra ».

Il faut que je note quelques mots sur cette maisonnette à présent délabrée dans laquelle tu passais, enfant, l'été. Comme il fut merveilleux pour moi de plonger ainsi dans ton enfance, de me laisser envahir pour toujours par tes souvenirs bucoliques et ensoleillés. Voir cette maison ne fut pas mon seul bonheur, il y eut aussi ce ruisseau dont il ne reste plus qu'un lit de pierre, mais qui au temps de ta jeunesse te baignait de joie. J'aurais voulu avoir huit ans et prendre ces chemins en tenant ta main. Même s'il m'en a coûté pour le découvrir, je ne dois pas oublier de mentionner cet endroit que tu as gardé secret jusqu'à hier. Dix mètres sous l'eau ! Personne n'était parvenu à me faire réaliser pareille prouesse et il fallait vraiment que ce



fût toi pour que je consentisse à immerger ma tête durant d'interminables secondes. J'aurais préféré te taire cet effroi que j'ai de la noyade. Ce ne sont ni tes mots rassurants, ni l'entraînement que tu m'as fait suivre à quelques mètres du bord qui m'ont permis d'accomplir ce qui pour moi relève de l'exploit, mais une seule phrase de toi qui tinte encore à mon oreille : « je n'y ai jamais emmené personne ». Je t'ai alors imaginé enfant, régnant sur ce lieu dont tu étais l'unique maître. Était-ce grand, petit ? N'était-ce pas un endroit sombre et angoissant ? Certaines de mes questions dévoilaient une inquiétude que tu n'as pas remarquée, trop occupé à m'enseigner la nage subaquatique. Tu pouvais bien brandir la torche qui servirait à éclairer ta grotte, je ne songeais qu'aux profondeurs inquiétantes de la mer. Sans doute n'avons-nous pas nagé plus de vingt secondes, mais cela m'a paru une terrible éternité. À chaque brasse, il me semblait que je m'enfonçais dans les ténèbres et je voyais ma vie se terminer là, sans jamais revoir le ciel. Enfin, je pensais que même si par le plus grand des miracles je parvenais jusqu'à ton repaire, le voyage de retour me serait sûrement fatal.

En dépit de l'obscurité que seule ta lampe découpait de son puissant faisceau, je fus soulagée de ressortir ma tête de l'eau et d'aspirer une profonde bouffée d'oxygène. Comme par un réflexe jamais perdu, tu t'es dirigé sur le côté gauche pour prendre pied sur une berge lisse et glissante. Un effroyable écho renvoyait chacune de nos paroles et il fallait pratiquement parler à voix basse pour se comprendre. Un léger flux d'air m'est parvenu, signe que cette cavité était d'une façon ou d'une autre reliée au monde du dehors, celui où le soleil brille et où le ciel existe. Une étrange magie, la tienne sans doute, effaça toutes mes peurs lorsqu'à mon tour je suis sortie de l'eau. Puis un profond silence se fit tandis que tu

balayais de ta lampe cet improbable lieu. Il fallait que tu te le remémores avant de m'en donner les clefs, de me montrer où tu t'asseyais, où tu rangeais ta collection de pierres rondes ordonnées par couleur et par taille. Tu l'avais oubliée, car je te vis t'immobiliser complètement lorsque tu as éclairé ce coin encore plus sombre que les autres. Pour la première fois depuis que je te connais, les mots te manquèrent ; tu étais comme suffoqué par ce passé qui brutalement te revenait et chaque vestige forçait ton esprit à se souvenir. Dans l'obscurité trop grande, je ne pouvais que deviner tes sourires, mais je n'avais pas besoin d'yeux pour mesurer ton émoi. Ta main dans la mienne, ferme après que tu t'étais remémoré quelques bribes de ton enfance, tremblante chaque fois que tu découvrais un nouvel objet, en disait davantage que n'importe quelle explication. Je fus comme toi émue devant cette collection de pierres, ces soldats en plastique, ce couteau entièrement rouillé et même cette boîte en fer-blanc qui recelait encore quelques carambars que nous n'aurions pas osé manger. Comme moi, tu as songé à ce film de Jeunet où un adulte retrouve, trente ans plus tard, ses jouets favoris. Dire que tu as vécu cette scène qui tient plus du conte que de la réalité !

L'heure tourne, mon amour. Tu es sûrement arrivé maintenant. Je vais t'adresser un petit message que tu ne liras sans doute pas ce soir. Ensuite, je m'endormirai en rêvant à ces deux magnifiques journées passées avec toi.

6 juillet. Lui

C'est drôle ! D'ordinaire, je me répète toujours « enfin rentré » lorsque je franchis le seuil de la porte et hier soir, je ne l'ai pas dit. J'étais même plutôt mélancolique en songeant à ces deux dernières journées et je sais que ce n'est pas uniquement à

cause de mes souvenirs d'enfance. En retournant là-bas, j'ai constaté que si trente années vous transformaient un enfant en quarantenaire désabusé, ce n'était rien pour la nature. Le paysage est immuable.

Je ne me l'explique pas, mais j'ai l'impression qu'entre hier soir et ce matin quelque chose a changé. Tout à coup, il me semble que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent a assez duré. Ça doit bien faire quinze ans que le succès s'accroche à moi, que j'écris des livres qui se ressemblent, que je reçois les mêmes critiques favorables, que je touche de confortables droits d'auteur pour ce qui, de loin en loin, est devenu un travail. Je me souviens de cette fièvre qui s'emparait de moi lorsque j'empoignais mon stylo, mais ce n'est plus qu'un souvenir sans reflet ; je ne parviens plus à le revivre. Je me suis laissé gagner par l'habitude et bientôt viendra la lassitude. Je vais finir mon roman, dans trois mois il sortira, sera encensé, on me récompensera, je me rendrai aux remises de prix, remercierai tout le monde en promettant de faire de mon mieux pour continuer... Cette sensation est plus qu'étrange. J'ai tout à coup l'impression d'être plongé au milieu d'une vie qui n'est pas la mienne et dont je ne veux pas. Hier encore, tout cela me convenait et même me plaisait. À présent, je ne vois pas ce qui pourrait me pousser à poursuivre. Bêtement, je viens de me demander si je ne commençais pas à déprimer, mais non c'est idiot, je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie.

6 juillet. Lui

Elle vient de m'écrire ! Moi qui me tenais toujours à bonne distance de mon ordinateur, je consulte maintenant ma messagerie tous les jours. J'avais besoin de ses mots, je voulais être sûr qu'elle pensait à moi et me retrouver avec elle pour quelques instants au moins. Peut-être est-ce elle qui m'a si

brutalement transformé ? Pour la première fois, j'entrevois autre chose que mon existence faussement enviable. Depuis ce matin, il faut bien que je l'admette, je n'ai qu'elle en tête et je me dis que ce ne sont pas deux jours avec elle dont j'ai besoin, mais toutes les années qu'il me reste à vivre. J'ai fait assez d'économies pour que nous coulions des jours paisibles, nous pourrions en profiter pour passer notre temps ensemble à badauder, jouer, nous ferions très souvent l'amour. Je n'ai qu'une crainte en formant un tel projet. Est-ce qu'elle m'aime réellement ou bien est-elle simplement sous le charme de mon écriture ? J'ai déjà la certitude qu'elle n'est pas attirée par le strass, les projecteurs ni même par l'argent. Si je lui propose de vivre avec moi, ne va-t-elle pas toujours chercher à retrouver en moi ce qu'elle a lu dans mes livres ? Et si, finalement, je la décevais ? Serais-je par malheur fait pour être aimé de milliers de personnes plutôt que d'une seule ? Et puis, qu'ai-je à perdre après tout ?

6 juillet. Elle

Mon amour, comme cette journée fut longue sans toi ! Heureusement, tu m'as offert aujourd'hui ces incomparables moments de bonheur en donnant à chacun de mes courriels une réponse qui chaque fois me fit chavirer. Malgré tes mots doux, il m'a semblé que tu étais plutôt sombre. Pourvu que rien ne t'ait contrarié ! Est-ce à cause de moi ? De tes affaires ou bien d'un de ces événements anodins qui parfois prennent une importance démesurée à tes yeux ? Par bonheur, tes messages furent enchanteurs. Des trois, j'en ai lu deux depuis la librairie et je me demande encore comment il me fut possible de continuer à travailler alors que tu occupais toutes mes pensées.

C'est horrible à admettre, mais je dois t'avouer que ma

première réaction fut de me méfier. Pardon, mon Vivien, mais je n'ai pas pu réprimer mes soupçons, car je craignais que tout ceci ne soit qu'un jeu. Ce que tu m'as proposé n'existe ni dans tes livres ni dans aucun autre. On n'a jamais vu cela nulle part. Partir, là, sur-le-champ et tout abandonner pour vivre ensemble et écrire, toi la fin de ton roman, moi la suite de cette correspondance entre la reine et le roi. Je t'ai bien objecté que je n'avais que mon travail comme moyen de subsistance, qu'il me fallait payer mon loyer, mais quel homme fantasque tu fais et comment te résister ?

Je suis folle, complètement folle, mais oui, de toi j'accepte tout, pour toi je renonce à tout. J'ai bâti ma vie sur mon indépendance morale et financière et je me fais à présent l'effet d'une nonne qui se démunit de tout pour entrer au couvent. Vivien, pour toi, pour toi seul, je fais fi de mon ancienne existence et je suis décidée ce soir à tirer un trait sur Mme Planchon, sa librairie, mes rares amies, mon deux-pièces. Plus que tout, je veux partir avec toi vivre cette vie inattendue. Mon unique crainte est de te décevoir. Peut-être ai-je un peu de talent puisque tu le dis et que Raymond le confirme, mais n'est-ce pas un mirage, une coruscation ? Toi, tes preuves sont faites, mais moi ?

Advienne que pourra, je prépare quelques indispensables affaires et demain, je serai à Paris.

14 juillet. Elle

Tiens, c'est la fête nationale aujourd'hui ! Si je n'avais pas pris la peine de noter la date dans ce carnet, je ne m'en serais pas aperçu. Il a fallu penser à tant d'autres choses ces derniers jours... Cela fait plus d'une semaine que je n'y ai rien écrit,

mais comment aurait-il pu en être autrement ? Voilà, je crois avoir commis la plus grosse folie de ma vie ! Il y a huit jours, j'étais à Annecy, j'avais mon appartement, un emploi qui ne présentait qu'un seul intérêt, celui de travailler avec les livres et je me retrouve ici, sur l'île d'Houat, petit confetti de terre au sud de Quiberon. Ces derniers jours furent aussi difficiles qu'exaltants. La perspective de vivre avec toi mon amour, sur cette île ou ailleurs, c'est enivrant. Mais tout liquider aussi rapidement, logement, meubles, travail... Je revois la tête de Mme Planchon ! Tu avais raison. Je craignais qu'elle ne me laisse pas partir du jour au lendemain, mais il a suffi que je lui annonce que j'allais partager ta vie pour qu'elle ne pose plus la moindre question, ni ne soulève d'objection. « Ah, très bien ! », se contenta-t-elle de répondre.

Mais ce n'est rien en comparaison de ton déménagement surtout lorsqu'on songe à tout ce qui meublait ton appartement. Il faut que je te dise combien ton détachement m'a impressionné. Sur ces coupures de journaux où ton nom apparaissait, sur ces photographies où l'on te remarquait en compagnie de célébrités, sur ces prix que tu avais gagnés, tu n'as jeté qu'un regard froid comme tu l'aurais fait si ta maison avait brûlé et que tu regardais un tas de cendres dont il n'y avait plus rien à tirer. En quelques heures, tu as soldé ta vie antérieure et cela m'a laissé une étrange impression, car rien de tout ce qui t'entourait n'avait d'importance à tes yeux. Ta réussite, ton talent, ces femmes qui te tenaient le bras sur les photos, n'importe qui en eût été envieux, mais toi, d'un geste mécanique et presque déshumanisé, tu as tout mis dans d'immenses sacs à ordures sans la moindre émotion.

On imagine que les écrivains sont des gens rêveurs et désorganisés, des êtres toujours décalés de la réalité. Il fallait te

voir te démener pour liquider ton passé ! Je ne croyais pas qu'il était possible de vendre son appartement en trois jours, de trouver une maison sur une île, d'organiser un déménagement et un emménagement dans le même temps, et le jour suivant, de reprendre le fil de sa vie comme si tout cela n'avait été qu'une simple péripétie. Quel genre d'homme es-tu, Vivien Gallet ? Il me semblait t'avoir un peu découvert. Quelle fatuité ! Avoir lu tous tes livres, avoir vécu quelques jours avec toi est bien insuffisant pour pouvoir prétendre te connaître ! Qu'importe ! Je n'ai pas envie de relater davantage cette semaine écoulée. Je préfère plutôt noter quelques détails sur notre nouvelle demeure. Elle se trouve sur une île qui n'abrite qu'un village. Presque toutes les maisons se situent dans la partie nord, celle qui fait face au continent et qui est un peu protégée de l'océan. Je n'ai compris qu'aujourd'hui que tu possédais déjà cette maison. Tes réponses évasives sur notre destination ne m'ont pas facilité la tâche, mais lorsque tu t'es aperçu que tu avais trop d'aisance pour te diriger dans ces lieux, que tu utilisais les bonnes clefs (pourtant très ressemblantes) dans les bonnes portes, tu m'as avoué en être propriétaire depuis deux ou trois ans. Par pure et inutile précaution, tant je suis sûre de ne jamais les oublier, je retranscris tes paroles *ad litteram* :

« dans mes rêves secrets, j'espérais te rencontrer et un jour t'y emmener »

La maison est plutôt défraîchie et n'attendait que nous pour s'épanouir. Elle n'est pas très grande, il y a cinq pièces, dont trois chambres et un bureau. Depuis les fenêtres de celui-ci, on peut voir l'océan. Ce fut surprenant de découvrir cet endroit effectivement meublé comme un bureau, mais vide de tout effet personnel : nul livre, nul papier ou cahier. Pas le moindre

stylo non plus... Une heure plus tard, peut-être même moins, on aurait juré que tu avais écrit tous tes romans ici tant tu t'étais approprié cet espace. C'était exactement comme si, de longue date, tu avais réfléchi à l'emplacement de chaque objet, y compris des meubles que tu as déplacés d'une manière si précise qu'elle était forcément étudiée. Quel merveilleux cadeau tu m'as fait, sous couvert de bénéficiaire de mes conseils de « professionnelle avisée », en me demandant de t'aider à ranger ta bibliothèque ! Hormis tes vêtements, tes livres constituaient l'essentiel de ce que tu avais emporté.

14 juillet. Elle

On s'émerveille souvent des gens qui ont le courage de changer de vie. La plupart y réfléchissent longtemps et appellent cela un projet. C'est tellement planifié que ce n'est plus un changement, mais seulement la réalisation d'une volonté pesée et raisonnée. Les risques ont été calculés, les charges et les revenus évalués, les amis prévenus. Il y a une semaine, je travaillais encore chez Mme Planchon et je ne soupçonnais pas même l'existence de cette île dont tu ne m'avais jamais parlé. Puis ce fut comme un ouragan qui s'est emparé de nous pour nous transporter là. Huit jours seulement et comme tout cela me semble déjà loin ! Annecy me paraît être à l'autre bout du monde. Mais je ne regrette rien ; je ne voudrais pas que ces mots apparaissent comme nostalgiques, car ils ne le sont pas. Je crois que je suis encore sous l'effet de la stupeur. Je suis heureuse, Vivien, immensément heureuse que tu m'aies trouvée, que tu m'aies remarquée, que tu m'aies charmée, que tu m'aies emportée avec toi dans cette nouvelle vie.



14 juillet. Lui

Eh bien, voilà ! J'ouvre de nouveau ce carnet sans bien savoir quoi noter. Dois-je enfin avouer que ma vie d'écrivain me pesait, que j'attendais peut-être une bonne occasion pour rompre avec le succès, l'argent, les commodités qu'apporte un nom un tant soit peu connu ? Ce serait de la muflerie que de comparer Véra à une occasion. Dois-je reconnaître que je suis las d'écrire et qu'il me faut faire chaque fois davantage d'efforts pour me souvenir de ce qui m'a autrefois poussé sur ce chemin ? Puis-je confesser, fut-ce seulement dans ce carnet que je lui ai menti et que je n'ai pas l'intention de terminer mon bouquin ? Ou bien ne devrais-je consigner que mon bonheur de l'avoir rencontrée, et pour la première fois depuis longtemps d'avoir l'impression de vivre vraiment ?

J'ai tant attendu l'amour que personne ne m'empêchera de mener ma vie à ma guise. Je sais ce que va me dire Raymond. Il n'évoquera même pas le contrat qui m'engage, mais il me convaincra qu'il est de mon devoir d'exprimer le talent qui m'a été donné, il me fera un laïus sur mes lecteurs avides de lire mon prochain roman dont la sortie a déjà été annoncée. Mais bon sang ! Peut-on forcer un homme à écrire ? Je sais que si je décide de tout arrêter, il me laissera finalement tranquille, mais il aura auparavant tout tenté pour m'en dissuader. Je crois que j'ai encore besoin d'une semaine ou deux avant de prendre une décision définitive. D'ici là, je ne dis rien à personne et surtout pas à Véra. La seule chose qui me fasse vraiment peur, c'est le regard qu'elle portera sur moi et même sur elle. Elle a aimé mes livres, elle a certainement envie que j'en écrive d'autres et si je ne le fais pas, elle s'en sentira responsable. Comprendra-t-elle que j'ai une vie à vivre, que je veux la rendre heureuse et que mes livres ne sont rien comparés aux heures passées avec elle ?

15 juillet. Elle

Mon adorable Vivien, nous venons de vivre notre première véritable journée de repos depuis notre arrivée. J'ai mille petites choses (qui pour moi ont toutes de l'importance) à consigner, mais je crains que le temps me manque pour parvenir à l'exhaustivité. Si je ne devais en garder que quelques-unes, je choisirais de conserver ces premières heures de la matinée où depuis notre chambre, nous pûmes observer le soleil se lever ainsi que ces fleurs présentes sur la table de notre petit déjeuner. J'ai bien remarqué qu'elles étaient sauvages, mais quand diable les as-tu cueillies puisque nous sommes sans cesse restés l'un auprès de l'autre ? Tel que je te connais, tu as dû sourire en me voyant m'interroger ce matin !

Moi qui suis née en pays montagneux, je ne pensais pas que j'aimerais habiter sur une île et pourtant c'est la réalité. Dans ce lieu perdu, tout va lentement, les choses comme les gens, et je découvre une façon de vivre qui m'était inconnue. Quel changement cela doit être pour toi ! Quoi de commun avec l'agitation de la capitale ? Seras-tu heureux ici ? Au cours de cette douce journée, que ce fût au village ou bien sur la côte ouest, mille questions vinrent me brûler les lèvres et malgré tout, je n'en ai laissé sortir aucune. Bien sûr, je suis curieuse et je voudrais par exemple que tu me dises depuis quand tu possèdes vraiment cette maison, pourquoi tu l'as achetée, mais je me contenterai jusqu'à ce que tu décides de m'en parler. Ma seule réelle inquiétude est de savoir si, dans ton cœur, j'occupe toute la place. Tant que j'habiterais au plus profond de toi, que je nourrirais tes pensées et ferais naître tes sourires, le reste me sera égal. Nous voici ici, lors même que la semaine dernière je me trouvais encore entourée de montagnes et m'aurais-tu emmenée sur les latitudes norvégiennes les plus septentrionales ou embarquée dans le sous-marin du capitaine

Nemo que j'aurais éprouvé un bonheur identique à celui que tu m'offres à présent. Le lieu et le moment sont des accessoires futiles à notre amour.

Je voudrais bien continuer de noircir ces pages, mais cette subite vie commune a une conséquence inattendue : je n'ai plus le loisir de tenir ce carnet à ma guise et il me faut baisser pour lui accorder au moins un peu de temps. Je quitte la salle de bain pour venir t'embrasser, mon Vivien.

16 juillet. Lui

Il fallait tout de même que je me décide à prévenir Raymond. De toute façon, il s'en serait bien douté. Je crois que j'ai simplement gagné un peu de temps en lui disant que je m'installais ici avec elle. Je lui ai promis que j'allais continuer d'écrire tout en aidant Véra. Il était ravi. J'ai vraiment l'impression d'avoir tout donné à l'écriture ces dernières années. C'est comme si je n'avais fait que ça. C'était là toute ma vie, je pensais ne jamais pouvoir m'en dispenser. Pourra-t-il comprendre qu'à présent j'ai envie d'autre chose ? C'est une nouvelle existence à reprendre depuis le début qui s'offre à moi. Je n'ai plus le goût de partager, sinon avec elle. J'ai beaucoup écrit sur l'amour sans rien en savoir, il est tant que Véra me donne des cours de rattrapage. Je l'aime et je veux simplement vivre avec elle. Ce n'est évidemment qu'une petite ambition vu de Paris, mais elle me semble déjà énorme. La seule chose que je ne dois pas gâcher, parce que je n'en ai pas le droit, c'est son talent. Et Dieu sait qu'elle en a ! Pourtant, même si je me réjouis pour elle de ce qui peut lui arriver, je connais par cœur le chemin qu'elle empruntera pour l'avoir pratiqué moi-même. Je voudrais tant qu'elle ne soit jamais désabusée. Si seulement c'était possible...

Je crois qu'il me sera facile de mener mon petit jeu. Elle n'osera rien me demander sur mon travail, et même si cela n'est pas dans mes habitudes, j'avertirai Raymond qu'il recevra la seconde partie de mon roman d'un seul bloc. Les prétextes ne manqueront pas. Au moment où il découvrira le pot aux roses, il sera trop tard ; nous serons tellement hors délai qu'il ne pourra plus rien exiger de moi. Aujourd'hui, Véra m'a dit qu'elle voulait écrire tous les jours, si possible le matin. Je l'y encouragerai... Est-ce là la manière dont elle se représente l'écriture ? Celle d'un travail à heures fixes ? Il m'en a fallu du temps pour parvenir à cela. Au début, je me mettais à mon bureau à n'importe quelle heure ; mon cerveau bouillonnait d'idées et je n'avais plus qu'à prendre un papier et un stylo. Je pouvais utiliser n'importe quel support, c'était ce qui me tombait sous la main : un morceau de carton, un journal sur lequel je cherchais désespérément un peu de place libre.

Aujourd'hui, elle a décidé de cuisiner. Elle commencera à écrire demain, a-t-elle dit. C'est bien ainsi. Je l'ai encore pour toute cette journée. On n'a jamais rien préparé pour moi, à part au restaurant. Ou bien ma mère lorsque j'étais enfant. Est-ce qu'on aime aussi pour de petites choses comme celle-ci ?

16 juillet. Elle

Mon amour, la journée touche déjà à sa fin. Il faut bien que l'éternité nous soit promise pour que je ne regrette pas de voir filer le temps si vite. Je m'attendais à vivre des heures plus longues puisqu'elles ne nous sont plus comptées, mais du déjeuner (que tu as aimé, j'en suis contente !) à cet instant où tu es devant moi, étendu dans ta chaise longue, il me semble qu'une heure seulement s'est écoulée. Je voudrais te remercier de tout ; de tes regards, de tes mots qui savent tour à tour me faire rire et m'attendrir et par-dessus tout de t'abandonner à

moi. Lorsque tu te blottis dans mes bras, il n'y a rien que j'aime plus que ta façon presque enfantine de réclamer de la tendresse. Dans ces moments-là, tu n'es plus cet homme auquel notre société machiste interdit de se montrer trop romantique ou trop doux. Tu es un être avide d'amour qui ne craint plus de montrer sa douceur et sa tendresse. Ni tes mots, ni tes personnages, ni même l'écrivain n'existent plus : il n'y a plus que toi.

17 juillet. Lui

Je ne sais pas si je fais bien de mentionner ça dans ce carnet que je m'obstine à garder, mais je n'y résiste pas : nous avons fait plusieurs fois l'amour au cours de la nuit. Nous avons si peu dormi que j'aurais dû être épuisé avant même de poser le pied par terre, mais je me sentais au contraire plein d'entrain et d'insouciance. J'avais l'impression d'être une digue que le flot de la vie ne pourrait jamais briser ! Dans ses bras, il n'y avait plus rien qu'elle et moi. Plus de pensées, plus d'idées, mais seulement la douceur de son corps contre le mien. Plus d'autre langage que celui que me susurraient ses seins ou ses yeux. À quoi comparer cet état de bien-être absolu ?

Elle vient de se lever en croyant m'avoir laissé endormi. Je l'entends prendre sa douche pendant que je remplis ce carnet depuis notre lit. J'ai tout mon temps. Je n'avais jamais vécu avec une femme, aussi en étais-je réduit à m'interroger sur le mythe de la salle de bains. D'un roman à l'autre, mes héroïnes le pourfendaient ou bien l'alimentaient. On dit qu'elles y passent des heures. Si elles sont toutes comme Véra, je comprends mieux maintenant ce qui fait la richesse des groupes de cosmétiques. Ces sociétés devraient plutôt s'appeler « l'or et elles », « d'or ! » Ou « cash à elle ». Je crois que Raymond en rirait si je lui racontais tout ce que je sais à

présent d'une femme dans sa salle de bains.

Deux fois par jour, Véra s'y enferme durant un temps infini. « À me faire belle pour toi », me répond-elle lorsque je lui demande ce qu'elle y fait. Hier, je n'y tenais plus et je lui ai réclamé d'assister à une séance de maquillage. D'un point de vue masculin, il ne s'agit jamais que de se passer du rouge à lèvres, de mettre un peu de couleur sur les paupières et du mascara sur les cils. On admettra une étape complémentaire pour les femmes les moins comblées par la nature qui doivent se tartiner le visage de cette pâte un peu grasse pour masquer un ou deux boutons qu'elles sont parfois les seules à voir. Nous nous sommes tous dit qu'à leur place, une séance de maquillage serait l'affaire de quelques minutes.

C'est toujours très instructif de tenter de comprendre l'incompréhensible ou plutôt ce qui nous apparaît comme tel. Tout d'abord, Véra ne peut pas se maquiller si elle n'est pas habillée. J'ai bien fait de ne pas faire de commentaires là-dessus, car, non seulement je n'y avais encore jamais pensé, mais de plus elle m'a fourni une explication assez convaincante sur cette absolue nécessité. Ça paraît idiot, mais elle choisit la couleur de son « rouge à lèvres » en fonction de ses vêtements. On dit « rouge à lèvres », mais lorsqu'elle m'a montré son stock, j'ai réalisé à quel point ces mots formaient plus une expression qu'une réalité. La première chose qu'elle fait, c'est se passer du lait sur le visage. Enfin du « lait », il ne faudrait pas le boire non plus. « À quoi ça sert ? » ai-je osé. « Pour se laver » - « mais tu sors du lit ! » - « justement ! ». C'est le genre de réponse qui met tout de suite de bonne humeur... Heureusement qu'elle a rajouté « la nuit aussi, il y a toutes sortes d'impuretés qui viennent se déposer sur le visage ». Quoiqu'à la réflexion, je ne sais pas si elle s'est rendu

compte de la mauvaise interprétation qui pouvait être faite de ces propos. Elle m'a forcé à reconnaître que le morceau de coton employé était noirci, ce dont j'ai dû convenir après avoir avancé d'autres hypothèses que la saleté : le bronzage, des peaux mortes...

Après ça, elle s'enduit d'une lotion rafraîchissante « qui réveille la peau ». Si ce n'est pas du pipeau mercantile, je veux bien terminer ma carrière littéraire comme nègre pour ancien sportif. Véra est une femme très intelligente, comment peut-elle gober de pareilles fariboles ? Une fois qu'elle a fait ça (on en est déjà à dix minutes), elle s'essuie longuement le visage avec une serviette chaude et légèrement humide. Ignorant que je suis, je ne soupçonnais pas l'existence d'appareils spécialement étudiés pour les chauffer. Choix de la température, humidificateur, filtre antibactérien et j'en passe... Véra s'est laissée convaincre que ça n'avait rien à voir avec un linge posé sur un radiateur. Au passage, j'ai admiré son organisation ou plutôt sa grande habitude de ce rituel purificateur.

Il faut bien penser à mettre en marche le chauffe-serviette avant de s'enduire de lait, faute de quoi on en sera quitte pour dix minutes de plus. Ceci fait, elle applique un premier antirides près des yeux, puis un second (dont la formule est forcément différente !) sur la peau du cou. En voyant cela, j'ai aussi pris conscience d'une chose dont, a priori, on ne se doute pas : un solide sens de l'organisation est absolument nécessaire pour ranger toutes ces crèmes. En effet, si ce rituel doit être immuablement effectué dans le même ordre, cela implique de trouver le bon tube au bon moment ! Véra n'est pas la femme la plus organisée qui soit, je suis navré d'avoir à le consigner. Je suis certain qu'il doit exister des mallettes ou des supports

pour ranger tous ces indispensables onguents. Or, Véra n'en possède pas et tous ses pots envahissent la salle de bains ! Son visage purifié, elle peut enfin se maquiller ! D'abord l'ombre à paupières (qu'est-ce qu'ils ne vont pas inventer pour vendre leur camelote), un peu de crayonnage sous les yeux, du noir sur les cils puis la bouche dont la couleur doit s'accorder à ses vêtements et finalement une poudre un peu rosée, qui j'en suis sûr me ferait éternuer, à déposer sur ses joues délicieuses qui ne réclamaient rien.

Cette étude presque sociale a mis en lumière un point certainement passé inaperçu pour beaucoup : pour être belle, il faut avoir une bonne vue ! Plus d'une fois, le regard perspicace de Véra m'a subjugué. Face à la glace, à plus d'un mètre de distance, elle a décelé des sourcils rebelles dont le seul tort était de s'ébrouer trop loin des autres. Invisibles à mes yeux, Véra prétendait qu'ils la défigureraient, rien de moins. Vient enfin l'ultime étape, celle du parfum. Véra s'en asperge copieusement sans vraiment chercher à le diriger vers elle. J'en ai fait l'amère expérience lorsqu'elle m'en a envoyé une giclée dans l'oeil alors que je me trouvais derrière elle. Je lui pardonne, elle sent tellement bon !

Le tableau ne serait pas complet si j'oubliais de mentionner les soins que les femmes prodiguent à leur chevelure. Il faut d'abord les brosser pour les démêler avant de pouvoir les coiffer, les lisser ou bien les tresser. Véra en parle comme s'il s'agissait d'êtres humains. Les siens sont parfois stressés ou fatigués. Je devrais me renseigner sur ce que font les Américains à ce sujet. Eux qui sont, paraît-il, en avance sur nous, ont peut-être inventé les psys pour cheveux déprimés. Ils en ont bien pour leurs animaux domestiques ! Pourquoi ai-je écrit deux pages là-dessus, moi ? Allez, j'arrête ici, il faut que



je me dépêche de préparer le petit déjeuner. Je sens son parfum, elle ne va plus tarder à sortir.

17 juillet. Lui

C'est drôle, ces bribes de vie notées dans ce carnet. Il était huit ou neuf heures ce matin, n'importe lequel de mes lecteurs aurait imaginé les prochains instants : elle et moi, déjeunant sur la table du jardin, sous un beau soleil, après que je sois allé chercher du pain. J'ai trop tardé... Après avoir tant patienté, je voulais voir le résultat toujours merveilleux de ces intenses préparatifs. Avant même qu'elle apparaisse, son parfum m'avait comme ficelé et je n'attendais plus qu'elle sorte pour goûter de sa beauté et sa fraîcheur. Les tartines, le café, j'y songeais, mais quel réel attrait pouvaient-ils avoir tandis qu'elle se tenait de l'autre côté de la porte, à quelques mètres seulement de notre lit ? Était-ce parce qu'elle s'était apprêtée avec soin que j'ai éprouvé cette envie presque sadique de défaire sa coiffure, de l'embrasser passionnément jusqu'à en faire disparaître son rouge à lèvres ? Ce que j'ai le plus aimé, c'était sa docilité, sa façon de m'abandonner son corps et l'exaltation que cela lui procurait. Elle me regardait réduire ses efforts à néant sans émettre la moindre protestation et même avec une certaine délectation : celle de s'offrir entièrement à moi.

Son regard est si différent lorsque nous faisons l'amour. Il exprime tour à tour sa langueur, sa douceur ou son extravagance. Même pressés de tout me dire à la fois, ses yeux me parlent de sa fougueuse passion pour les plaisirs charnels et dans le même temps effleurent mon cœur de tendres mots doux. Pourtant, l'instant suivant, ils sont capables de virer au noir et son regard peut se faire aussi tranchant qu'une lame. Je

sais alors qu'elle n'est plus l'être servile qu'elle était la seconde d'avant et qu'elle est devenue son exact contraire : une maîtresse exigeante et désireuse de s'emparer totalement de moi. Véra est vraiment versatile. Elle qui paraît si posée, si lisse... On pourrait croire qu'elle est ce genre de femme intellectuelle un peu rasante qui vous traîne dans des musées ou des galeries, qui est incollable sur l'art moderne et vous en rebat sans cesse les oreilles. Bien sûr, elle s'intéresse aux choses de l'esprit, mais modérément, enfin pas plus que moi. On n'imagine pas qu'elle puisse être si délurée dans l'intimité. Mais je m'égare...

Au départ, je voulais juste parler de sa façon d'écrire, car ce que j'ai vu ce matin est un spectacle à lui seul. Véra est gauchère, ce dont je ne m'étais jusqu'ici pas aperçu. Tous les gauchers que je connais disent remarquer immédiatement cette particularité chez quelqu'un et la plupart ne peuvent s'empêcher de préciser qu'ils le sont eux aussi. Elle tient son stylo (comme moi, elle utilise une plume) entre l'index et le majeur et prend un temps qui me semble infini pour former ses lettres. Elle est comme un enfant qui apprend à tenir son crayon. Très souvent, et en particulier si elle est concentrée sur un travail, elle sort le bout de sa langue qu'elle serre entre ses lèvres. Lorsqu'elle fait ça, elle me fait penser à un chiot ou un chaton. Quand elle se relit, son regard change instantanément. Autant il peut être vague et insaisissable pendant qu'elle écrit, autant il est ferme et incisif lors de sa relecture. Elle donne l'impression de dresser un filet si finement maillé qu'aucune erreur ne pourrait passer au travers. Mais cet exercice doit tout de même la torturer, car si elle ne laisse plus sortir son petit bout de langue, elle ne cesse de pincer et remuer sa lèvre inférieure entre son index et son pouce.

C'est la première fois qu'elle me fait lire son manuscrit depuis que je lui ai confié notre « correspondance royale ». Après plus de trois heures d'écriture, elle n'avait rédigé que deux pages A4 et encore, en comptant les ratures. Véra n'écrit pas vite, elle le dit elle-même. C'est drôle, cela a l'air d'avoir de l'importance pour elle, comme si elle ne savait pas (chose impossible étant donné son métier) que le lecteur ne se doute jamais de la somme de travail que représente le livre qu'il tient entre ses mains. Ce que j'ai lu m'a une fois de plus ravi. C'est difficile de décrire son écriture. Elle est très contemporaine et pourtant elle use parfois de tournures qu'on pourrait qualifier de précieuses. Je ne lui dirai pas, mais ce n'est pas un plaisir de la regarder écrire. J'espère que cela changera. Elle paraît si tourmentée. Chacune de ses phrases ressemble à un accouchement. Encore une de mes formules ! Je n'ai jamais assisté à un accouchement. Elle semble avoir du mal, elle hésite, sa douleur est visible et reflète autant son envie de bien faire que sa crainte d'échouer. La suite qu'elle donne à notre histoire est étrange ou fascinante, je ne sais pas exactement. Je voudrais qu'elle avance plus vite pour connaître la fin. Il y a des gens qui patientent des mois pour la sortie d'un bouquin. Certains de mes fervents lecteurs sont probablement comme ça. Dire que je trouvais ça stupide. On peut changer d'avis sur tout. Ça me rassure : je ne suis pas un imbécile !

Il va falloir que je joue serré. Bien sûr, je suis resté à quelques mètres d'elle à écrire pour lui donner le change, mais pas une ligne de ce que j'ai produit ce matin ne figurera dans mon roman. Il n'y a plus de roman. Il ne paraîtra pas. Évidemment, tout s'est déroulé comme je le prévoyais. Elle était intimidée lorsqu'elle m'a tendu ses feuillets, mais elle se méprenait sur mes regards scrutateurs, car je n'avais que des compliments à lui faire. Elle était fière et émue.

Elle n'a pas osé suggérer que je lui fasse lire ce que j'avais écrit. À peine m'a-t-elle interrogé pour savoir si j'avais avancé à ma guise et si j'étais content de moi. « Pas tellement ». Point final de la discussion sur le sujet. Ça a dû la refroidir. Elle ne méritait pas ça, mais au moins ça la dissuadera pour la suite. Cet après-midi, nous partons nous baigner. La mer est froide ici. Véra dit qu'elle est frileuse et je ne sais pas si elle pourra entrer dans l'eau.

17 juillet. Elle

J'ai envie de commencer ces lignes par « Cher journal » et de lui parler comme on le ferait avec un ami. Comment pourrais-je qualifier cette journée autrement qu'en usant de superlatifs ? Délicieuse, merveilleuse ; ces adjectifs se valent pour décrire tout le bonheur que Vivien m'a encore donné aujourd'hui. Il est un peu tard et je profite de ce qu'il vient de s'endormir pour prendre ces quelques notes. Je suis lasse aussi, mais si je ne m'y astreins pas journallement, ces moments finiront par se perdre totalement et cela me serait insupportable. Chaque instant que je passe avec lui me comble. C'est chaque fois la même chose : je voudrais que ces heures ne s'arrêtent jamais pour en jouir éternellement et paradoxalement, j'ai envie qu'elles fassent partie de mes souvenirs pour que je puisse les consigner, les ranger dans mon cœur et y songer à mon aise comme un trésor que personne ne pourra jamais me ravir. Quelquefois, j'éprouve des difficultés à être heureuse sur l'instant alors que je sais que je suis en train de vivre un moment incomparable. En est-il de même pour tous les êtres humains ?

Ce matin, j'ai péniblement écrit une page. C'est tout ce qui doit rester d'un travail acharné de plus de trois heures, une fois

ôtées toutes les ratures. Vivien m'a demandé de lui montrer ce que j'avais fait. Mon Dieu, comme je craignais son jugement ! Et comme je fus heureuse d'entendre ses mots, ses exclamations. Était-il vraiment sincère ou bien, par amour, ne me complimentait-il pas exagérément pour m'éviter de la peine ? Comment y croire tout à fait alors qu'il n'y a pas un mois, je n'avais jamais écrit une ligne de ma vie. Je sais bien qu'il existe des génies capables de produire un chef-d'oeuvre du premier jet, mais je suis sûre que ce n'est pas mon cas.

Qu'aime-t-il ? Cette histoire irréaliste dont j'ignore moi-même où elle va me mener ou bien mon style, si tant est que j'en possède un ? « Les deux, ma chérie, les deux ». N'en fait-il pas trop ? Même si tout cela n'aboutissait à rien, cela n'aurait pas d'importance. Je ne suis pas une écrivaine. Ce qui compte le plus est qu'il se soit remis à l'écriture. Ce matin, nous partageons la même table de travail et il a écrit bon nombre de pages. J'étais tellement concentrée que je ne pourrais dire combien, mais l'inspiration ne semblait pas lui faire défaut. Depuis qu'il m'a confié le soin de poursuivre seule cette histoire d'échiquier, je ne sais rien ou presque de son manuscrit, si ce n'est qu'il raconte la vie d'un homme à la quête d'une place dans une maison de retraite pour sa mère, et que ce sera un livre drôle. J'ai la chance inouïe d'être aimée de lui, mais je n'en demeure pas moins sa plus fervente admiratrice et comme pour tous les précédents, j'ai hâte de lire celui-ci.

Vivien m'a dit qu'il devait s'imposer un rythme, car son roman doit sortir au mois de novembre, il doit donc rendre les dernières épreuves au plus tard le quinze septembre. Cent pages, c'est ce qu'il lui faut encore produire. Par bonheur, c'est à lui qu'on le demande et pas à moi. Mon stylo avance si lentement que ce serait tout simplement irréalisable. Mais lui...

Même si j'avais déjà pu l'observer, je suis toujours aussi stupéfaite de le voir écrire si vite. N'importe qui peut-il atteindre cette infernale cadence avec de l'entraînement ? Je ne crois pas en être jamais capable...

Quelques mots tout de même sur cet après-midi. Nous sommes restés à la plage de Treac'h Salus durant trois bonnes heures. Je ne pensais pas que l'océan était aussi froid en pleine saison. Je n'y avais trempé qu'un pied et déjà j'étais glacée jusqu'aux os. Vivien était comme un enfant. Il batifolait, nageait, plongeait. Il riait tout le temps, il était beau. Il avait envie que je me baigne avec lui, il n'arrivait pas à le cacher. Que ne ferait-on pas par amour ? J'ai mis tout mon cœur et toute mon ardeur pour entrer dans cette eau glaciale, mais cela en valait la peine. Comme il était heureux de me serrer dans ses bras pour, pensait-il, me réchauffer !

Mais l'heure se fait tardive et je brûle de le rejoindre. En dépit de son étonnante endurance, il s'est endormi épuisé par nos jeux amoureux. J'en ai profité pour prendre ces quelques notes.

18 juillet. Lui

Est-ce le bruit de la douche qui vient de me réveiller ou bien le baiser qu'elle a déposé sur mes lèvres ? Elle m'embrasse toujours avant de se lever... Il me tarde déjà qu'elle sorte de là... Comment ne pas repenser à ce que nous avons fait hier à la même heure ? Allez, cette fois-ci je vais faire un effort et tâcher de ne pas passer pour un mufle. En vingt minutes, je peux avoir acheté du pain, préparé le café et même me recoucher avant qu'elle ne quitte la salle de bains. Je lâche ce fichu cahier. C'est parti !

18 juillet. Lui

Comme j'ai bien fait ! Notre matinée d'écriture en a pris un sacré coup, mais tant pis ou plutôt tant mieux ! Elle est sortie uniquement vêtue de son peignoir et la première chose qu'elle a remarquée c'était l'odeur du café. Elle a souri, m'a dit qu'elle me trouvait formidable et s'est littéralement jetée sur moi. Si j'étais cynique, je pourrais dire qu'avoir préparé le petit déjeuner était un petit investissement qui en valait la peine. Mais non, je voulais avant tout la combler. Véra fait si bien l'amour qu'il n'est pas impossible que j'achète plus souvent du pain de bon matin... Il ne faut pas que je m'égare et que je décrive ici nos ébats. En même temps, j'y prends un certain plaisir et puis cela me donne quelque chose à écrire et lui laisse penser que je travaille. Là, je suis confortablement installé dans une chaise longue avec cet épais cahier. C'est vraiment parfait pour faire illusion. Véra croit que je continue mon roman. Si elle savait... « Ça avance mon chéri ? », m'a-t-elle demandé tout à l'heure. « Oui, oui. Bien. Très bien même, mais je n'ai pas très envie d'en parler maintenant » ai-je fourbement répondu.

Ce n'est pas très honnête, ce que je fais là. Je m'en rends bien compte et cela ne me correspond pas, mais qu'y puis-je ? J'ai perdu l'envie d'écrire. Je suis las de mes personnages, ce que je veux à présent c'est vivre ma vie avec elle. Je crois qu'il vaut mieux ne pas lui dire tout de suite, ça lui ferait trop de peine. Et puis elle serait capable de me convaincre de le terminer à temps. Il est préférable d'attendre, elle le saura bien assez tôt. Allez, j'en ai assez écrit. Je vais chercher un livre et si elle me pose la moindre question, je prétexterai que je dois me documenter.

18 juillet. Elle

Par chance, je trouve un moment pour toi, mon cher carnet. Vivien est endormi entre l'ombre et le soleil. Il est un peu plus de quinze heures et nous terminons seulement de déjeuner. Comme chaque midi après le repas, Vivien s'est installé dans son fauteuil pour fumer une cigarette. Il ne fume pour ainsi dire pas et celle-ci est presque toujours la seule qu'il s'octroie. Il l'agrémente chaque fois d'un verre de cidre brut. Il dit que c'est son dessert, un modeste plaisir qu'il s'accorde. Ses cigarettes sont aromatisées à la pomme. Je ne savais même pas que cela existait ! J'ai goûté et cela avait réellement un goût de fruit.

Nous n'avons pas mangé de bonne heure, car notre matinée d'écriture a commencé un peu tard. Vivien me comble vraiment. Ce matin, en sortant de ma douche, j'ai senti l'arôme du café venir jusque dans notre chambre et, prévenant comme il est, du pain frais ainsi que des croissants n'attendaient plus que nous les dévorions. Il avait trouvé le temps de préparer tout cela avant de revenir se glisser sous les draps. Il m'a fait les plus beaux compliments comme s'il voulait m'attirer dans ses griffes, et ingénument, je suis tombée dans ses bras.

Nous ne sommes sortis qu'un long moment plus tard de notre lit après nous être aimés fougueusement. Après avoir repris nos forces, je fus dépitée de constater qu'il était près de onze heures lorsque nous avons commencé à écrire. Je me suis inquiétée inutilement, car nous avons travaillé autant qu'hier, sinon davantage. Vivien a préféré rester dans une chaise longue plutôt que de s'asseoir auprès de moi. Il s'y trouvait certainement mieux installé, à moins qu'il ne fût trop à l'étroit à cause de mes affaires que j'ai la fâcheuse tendance d'étaler. C'est probablement pour cela qu'il a dû recourir à ce nouveau cahier cartonné que je ne connaissais pas. Cela faisait penser à



un livre de bord de marine. Je ne sais pas comment il est capable de reprendre le fil de son écriture sans avoir ses notes sous les yeux. Le métier sans doute...

Pour ma part, j'ai constamment besoin de revenir sur ce que j'ai écrit les jours précédents. Ça m'est indispensable, il faut sans cesse que je vérifie le nom d'un lieu, la date d'un événement. Je crois que Vivien a bien travaillé ce matin, car le peu de fois où j'ai levé le nez de ma feuille blanche, il paraissait vraiment concentré. Je pense même l'avoir surpris dans la rédaction d'un passage drôle, puisque je l'ai vu sourire alors qu'il se relisait. Il me tarde tant d'avoir son roman entre les mains ! J'ai une grande hâte qu'il soit terminé. Peut-être m'en donnera-t-il la primeur avant sa parution. J'en ai tant envie ! Dire que j'assiste à sa genèse (privilège immense) et que je ne suis pourtant pas plus avancée que les autres. Je ne peux pas lui demander de me laisser lire son écriture en cours. Il faudrait que ça vienne de lui.

19 juillet. Lui

Ça devient une habitude de prendre ce cahier pendant qu'elle est sous la douche... Je n'ai vraiment pas envie de donner le change aujourd'hui, ni les prochains jours, d'ailleurs. J'ai eu une idée que je lui présenterai comme une surprise. Au moins mon imagination ne sert-elle pas que pour mes livres ! Ça fera toujours deux jours où je ne serai pas obligé de jouer à l'écrivain. Et je ne compte pas emporter ce carnet. Elle croit que je l'utilise pour écrire mon roman. Je file de suite si je veux avoir le temps de lui refaire le coup du café...

19 juillet. Elle

Cher cahier, c'est en toute hâte que j'écris ce matin. Il est près

de dix heures et nous allons partir pour le continent. Nous devons procéder à un gros ravitaillement et surtout, Vivien compte m'emmener voir la ville de Carnac que je ne connais pas. Il aime beaucoup cet endroit, entre autres raisons parce qu'il fut le lieu de tournage d'un feuilleton télévisé de la fin des années soixante-dix qui l'avait passionné : « l'île aux trente cercueils ». Il voudrait me le faire découvrir. Cela ne me dit rien du tout. Claude jade (que j'adore) en était pourtant l'actrice principale. Nous verrons bien... Je ne peux faire plus long. Je t'emporte avec moi cher cahier, peut-être pourrai-je écrire un peu.

19 juillet. Elle

Il est à peine plus de vingt-deux heures et tu dors déjà si profondément, mon amour. La journée fut fatigante, car nous manquions un peu d'entraînement pour faire tous ces kilomètres à pied. On entend parler de Carnac comme d'une station balnéaire à la mode et ce que j'imaginais de cette ville avant de la connaître se rapprochait d'Annecy, si touristique en été. Mais elles n'ont rien de commun. Carnac ressemble à ce que son simple nom évoque, un lieu de villégiature tranquille et un peu endormi, s'accommodant du tourisme comme d'une nuisance inévitable dont on peut à la rigueur tirer quelques subsides. Au contraire, Annecy dispose de véritables plans de bataille pour saigner à blanc ses visiteurs estivaux. Comme tous les touristes, nous avons visité les fameux alignements de mégalithes qui s'étendent tout autour de la ville.

Vivien a découvert cet endroit il y a plus de vingt ans et j'ai tout de suite remarqué à quel point il s'y sentait bien. Aucune rue, aucune route ne lui est inconnue. On pourrait croire qu'il y habite, mais aucune des personnes que nous avons croisées ne le connaissait. Il n'est qu'un admirateur discret de la région.

Après la visite de la ville, Vivien a voulu me faire partager « ce que bien peu de gens savent ». Lorsqu'il fut un peu célèbre, il entra en contact avec un technicien du fameux feuilleton et il l'a convaincu de revenir avec lui sur les lieux du tournage pour lui montrer précisément où s'était tournée telle ou telle scène. Même des années plus tard, le souvenir de ces moments était si vif qu'il en était tout excité ; il se comportait comme un enfant et moi, je le regardais davantage que je n'écoutais ses anecdotes. Je me demandais, en le voyant ainsi, comment il pouvait écrire des livres si matures.

Mon roman n'aura pas avancé d'une ligne aujourd'hui. J'en avais envie, mais nous n'avons pas eu la moindre minute de répit. Vivien n'a pas emporté son cahier. Il a juré ce matin de rattraper le temps perdu en travaillant davantage la semaine prochaine.

20 juillet. Elle

Je n'ai pas beaucoup de temps. Vivien prend sa douche alors qu'il est encore bien tôt. Il n'aura pas besoin de sortir pour acheter du pain frais et des croissants. Dans quelques minutes, nous descendrons dans la salle à manger de l'hôtel pour déjeuner. Ensuite, il veut aller se promener vers le golfe du Morbihan pour voir, ou plutôt revoir deux châteaux aux noms imprononçables. Toujours cette histoire de série télévisée. Il faudra que je m'y intéresse de plus près... Je ne crois pas que je pourrai écrire davantage aujourd'hui. Nous prenons normalement le bateau de dix-sept heures. Je suis heureuse de rentrer chez nous.

21 juillet. Lui

Cela me fait toujours beaucoup de bien d'aller là-bas. Je suis si

heureux d'y avoir emmené Véra. Je n'ai pas vu passer ces deux jours. Je ne sais pas si elle a été intéressée par ces détails sur cette saga qui m'avait tant captivé. D'un autre côté, qui cela peut-il passionner à part quelques personnes qui en ont gardé un souvenir ardent ? On m'a pourtant raconté que le DVD s'était bien vendu. En tout cas, je ne suis pas peu fier de mon coup d'hier. Cela m'a fait gagner une journée de non-écriture. Je regrette seulement que ça ait un peu contrarié Véra. Je n'imaginai pas qu'elle était si pressée de rentrer. J'ai l'impression qu'elle s'inquiète un peu pour mon livre. Il va falloir que je fasse attention, mais je pense l'avoir rassurée en lui disant que demain, je mettrai les bouchées doubles. Elle y a cru dur comme fer.

21 juillet. Raymond – courriel

Mon cher Vivien,

Puisque tu n'as toujours pas le téléphone, il ne me reste que le courrier électronique. Au moins utilises-tu ton ordinateur pour la saisie de ton manuscrit ! C'est pour cela que je t'écris. Où en es-tu ? Cela fait longtemps que tu ne m'as rien envoyé. Auras-tu bientôt quelque chose à me donner ? Allez, je te laisse. Embrasse Véra pour moi, elle est magnifique.

*Post-scriptum* : je me suis décidé, si elle termine son bouquin et que c'est aussi bon que ce que j'ai lu, je lui fais signer un contrat.

21 juillet. Elle

Nous sommes finalement rentrés plus tard que prévu. Vivien m'a emmené faire une ultime promenade, mais il a mal évalué le temps qu'il nous fallait pour revenir et malgré tous nos efforts, nous avons vu partir sans nous le bateau de dix-sept

heures. Pour se faire pardonner, il m'a invitée à dîner. Je le sentais un peu triste hier soir. Ses remords éteignaient ses sourires. Comme il peut être touchant ! Il se serait presque rendu malade à cause d'une vétille.

Néanmoins, il tient parole puisqu'il est déjà attelé à son travail pendant que j'écris ces quelques lignes depuis la salle de bains. Pourvu qu'il ne veuille pas de nouveau se rendre compte par lui-même de la manière dont une femme occupe son temps face au miroir ! Je ne peux de toute façon rester très longtemps, car mon roman m'attend aussi. À qui pourrais-je confier cette si étrange sensation que celle que me procure l'écriture de ces deux simples mots : « mon roman ». Sans même parler de la qualité, arriverai-je seulement à le terminer ? On ne se représente pas ce que c'est que d'écrire deux cents pages ! Comme je suis fière des compliments qu'il m'a faits. Pourvu que la suite lui plaise. Je n'imaginai pas qu'un livre portant mon nom pourrait un jour exister. Et pourtant, qu'y a-t-il de si extraordinaire à cela ?

Depuis que je vis avec Vivien, l'image que j'avais de l'écrivain a perdu de son caractère sacralisé. Aussi merveilleux soit-il, ce n'est qu'un homme semblable à tous les autres et ce qu'il fait, pour talentueux que ce soit, d'autres peuvent y parvenir. Quant à savoir si j'en suis moi-même capable, ce ne sera pas à moi d'en juger. J'avoue tout bas que cette aventure a quelque chose d'excitant, car cette expérience nouvelle ressemble à un premier flirt.

21 juillet. Lui

C'est reparti ! Comme ces deux jours de liberté absolue sont vite passés ! Me revoilà avec ce cahier à faire semblant d'écrire et Vera qui m'observe de son oeil admiratif, comme si elle

regardait Van Gogh peindre une toile ! Je ne me sens pas très fier de ce que je fais. Il faut que je tienne encore quelques semaines. Comme ça va me paraître long ! J'ai reçu un message de Raymond ce matin. Il veut que je lui fasse parvenir ce que j'ai déjà rédigé. Je lui avais pourtant bien précisé l'autre jour que je lui enverrai la suite et la fin d'un seul bloc. Il a dû oublier. Si je le lui redis, il me demandera sûrement des explications. Il n'avait pas fait de remarque la dernière fois, il devait avoir autre chose en tête.

Je me fais la sensation d'être un type qui sait qu'il s'engouffre dans une impasse et qui le fait quand même. Ce mensonge est sans issue. Je n'ai envie de rien sinon de me la couler douce avec elle. Je l'observe. Dieu qu'elle est belle ! C'est même plus que ça. Aucune de mes héroïnes n'aura jamais toutes les qualités qu'elle possède. Souvent, elle regarde au loin et on se demande si elle rêve, si elle réfléchit ou est simplement contemplative. Son menton pointe vers le haut comme si elle humait le léger vent qu'il y a toujours ici. Ses joues lisses et légèrement trop blanches lui donnent cet air un peu fier qui me ravit. Pourquoi sommes-nous enchaînés à l'écriture alors que nous pourrions faire l'amour pendant des heures puis, une fois repus de nos enlacements, rafraîchir nos corps dans l'eau froide et pourtant si délicieuse de l'océan ? Mais je n'ai pas le droit de me montrer à ce point égoïste. Je ne dois pas l'empêcher d'écrire.

22 juillet. Elle

Hier soir, je n'avais plus de courage pour consigner quoi que ce soit dans ce cahier. Vivien était un amant insatiable et lorsqu'il fut enfin rassasié de plaisir, je n'ai pas trouvé la force de faire la moindre toilette et je me suis endormie en même temps que lui. La journée d'hier fut plutôt studieuse et

particulièrement pour moi. Vers la fin de la matinée, Vivien s'est installé dans le bureau pour retranscrire son manuscrit sur l'ordinateur. C'est presque à contrecœur qu'il s'est acquitté de cette tâche, mais Raymond s'impatiente. A-t-il jamais écrit une ligne celui-là, pour se permettre de l'aiguillonner ainsi ? S'il voyait comment Vivien travaille d'arrache-pied pour respecter les délais ! Il me semble que son éditeur pourrait lui offrir les services d'une secrétaire. Mais je m'emporte, puisque Vivien refuse de confier ses manuscrits à quiconque, car il est déjà arrivé que certains aient été égarés et il ne veut pas risquer que tout son travail soit perdu. Comment réécrire à l'identique, ne serait-ce qu'un paragraphe ? Pour ma part, mon roman avance plus vite que je ne l'aurais pensé. Je lui ai pratiquement consacré toute la journée. En peu de jours, mon rythme s'accélère et je suis maintenant capable de produire quatre ou cinq feuillets en une matinée. Rien qu'aujourd'hui, ce sont dix pages pleines que j'ai écrites. Vivien en fut admiratif et je fus de nouveau bouleversée par ses félicitations. Je sais à présent ce que vont faire mes deux principaux personnages, le fil de mon histoire m'apparaît plus nettement. Je m'en suis confiée à Vivien qui m'a conjurée de ne surtout rien changer.

23 juillet. Raymond – courriel

Mon cher Vivien,

Je viens de recevoir ton message. J'étais à Bruxelles ces deux derniers jours, je n'ai pas pu t'écrire avant. Je me souviens maintenant que tu m'avais dit ça, mais permets-moi de te demander pourquoi tu veux si soudainement changer de façon de faire. Ça doit bien faire quinze ans que tu me fais lire tes romans au fil de ton écriture. Et toi qui réclamais sans cesse mon avis, tu m'annonces tout de go qu'il faut que je patiente encore plus d'un mois ! Que t'arrive-t-il, Vivien ? Avant d'être

ton éditeur, tu sais que je suis ton ami et que tu peux te confier à moi. Appelle-moi. Ce serait bien qu'on parle.

Bien à toi.  
Raymond.

23 juillet. Elle

J'ai de moins en moins de temps à consacrer à ce cahier auquel je tiens tant. Je suis merveilleusement épanouie avec Vivien. Il me suffit d'être dans son immédiate proximité pour être heureuse. Il ne me faut rien de plus. Une chose très étonnante est arrivée durant le déjeuner. Ces mots que je viens d'écrire, il les a prononcés à la virgule près : « Il me suffit d'être dans ton immédiate proximité pour être heureux ». C'est un véritable bonheur de s'entendre adresser une telle déclaration de la part de celui que l'on chérit de toute son âme. Nous avons passé une délicieuse journée alors même que nous nous sommes à peine parlé, si ce n'est au cours du repas, car nous étions rivés à notre table de travail matin comme après-midi. Pour nous délasser, nous avons fait une courte promenade au village, mais au bout d'une heure nous avons déjà hâte de nous retrouver chez nous. De nouveau, Vivien est endormi, ce qui me laisse le temps de noter tout ceci. L'écriture est une chose insidieuse : mes personnages me semblent vivants et j'ai l'impression que je pourrais les rencontrer. Ils se mêlent à ma vie, je pense à eux comme à des amis, je les vois, je fais partie de leur existence. J'ai sommeil et pourtant ils me tiennent éveillée : je songe à ce qui va leur arriver et qu'ils ne savent pas encore.



24 juillet. Lui

C'est Véra qui, ce matin, est partie chercher du pain au village. J'ai hâte qu'elle revienne. Elle m'obsède littéralement. Hier, nous ne nous sommes presque pas parlé et pourtant je me suis senti en complète osmose avec elle. Je ne suis bien que quand sa peau touche la mienne. J'ai envie de lui faire l'amour. La dévorer et ensuite les croissants. L'inverse m'ira aussi...

24 juillet. Lui - courriel

Cher Raymond,

Non, rassure-toi, tout va bien. Je t'avoue que j'avance un peu moins vite que prévu, mais rien de dramatique. Pardonne-moi, je ne voudrais pas que tu prennes cette nouvelle façon de faire pour de la défiance ni même pour une preuve d'inimitié. Depuis que j'ai rencontré Véra, je ne suis plus le même homme. J'ai déjà presque oublié combien j'étais solitaire. Je ne me sens bien qu'auprès d'elle, j'ai besoin de tout partager avec elle. Je sais que tu seras surpris, mais j'ai décidé de lui lire mon manuscrit au jour le jour. Ne m'en veux pas surtout. J'essaierai de t'envoyer deux ou trois chapitres d'ici la fin de la semaine prochaine. Ça te va ?

Ton ami Vivien.

24 juillet. Elle

Décidément, je n'ai plus de temps à t'accorder, mon cher cahier. Nos heures sont à présent toutes consacrées à notre écriture, aux courtes promenades et aux rares baignades que nous nous octroyons ainsi qu'aux tâches ménagères que nous expédions au plus vite. Par chance, ici beaucoup d'arrangements sont possibles. Ainsi, Vivien se rend au

magasin pour dire de quoi nous avons besoin, et le lendemain, il ne nous reste plus qu'à récupérer nos victuailles. Je suis un peu triste de n'avoir pas le temps d'écrire davantage dans ce carnet. Demain, je serai peut-être moins lasse...

25 juillet. Lui

Contrairement à mon habitude, je n'ai pas très bien dormi cette nuit. Elle, oui. Pour une fois, j'ai pu la contempler dans son sommeil. J'ai approché mon cou au plus près de son nez pour sentir le souffle léger de sa respiration. C'était comme une caresse effleurée, je souriais tout seul de ce plaisir qu'elle m'offrait inconsciemment. Je suis de moins joyeuse humeur que ces derniers jours.

Je crois que je n'aurais pas dû m'engager à envoyer ces nouveaux chapitres à Raymond. Soit je les écris, soit je trouve une sacrée bonne raison à lui donner. Et pourquoi ai-je mêlé Véra à cela ? Pris au piège, on ne fait vraiment que des c... J'ai envie d'une journée de détente et surtout d'oublier tout ça, ne serait-ce que pour quelques heures. Je vais emmener Véra en balade. Après tout, elle a déjà beaucoup avancé, elle peut s'offrir un jour de repos.

25 juillet. Raymond – courriel

Mon cher Vivien,

Ne t'inquiète pas, je crois avoir une assez bonne expérience du sentiment amoureux. Je sais à quel point il peut être ravageur, en particulier aux premiers temps. Fais ce qui te semble bien pour toi, c'est ta vie. N'oublie pas de m'envoyer ces chapitres sous huit jours comme promis. Et Véra, est-ce que son roman avance ? As-tu pu en lire davantage et si oui, qu'en penses-tu ? Je n'en reviens pas encore que tu lui soumettes ton manuscrit.

Faut-il que tu sois amoureux pour cela !

Bien à toi.

Raymond

25 juillet. Elle

Quelle merveilleuse journée nous avons passée ! Je ne sais pas si je serai capable de marcher demain matin tant mes muscles sont endoloris, mais il n'y a rien à regretter. Vivien ne se sentait pas l'envie d'écrire, il voulait que nous fassions le tour de l'île en vélo. Elle n'est ni étendue, ni montagneuse et je crois que nous en avons exploré chaque chemin. Hormis le village, je ne connaissais que la grande plage de Treac'h Salus où nous nous baignons. Tous les noms de lieux sont dans la langue bretonne, que ce soit la pointe septentrionale de Beg Er Vachif ou la plage de Treac'h Er Venigued qui fait face à la minuscule île de Seniz. Cela nous a fait un bien fou. Tout est différent ici. Même la notion de propriété y perd son sens. L'immense majorité des terres n'est ni habitée ni cultivée. Elle appartient à chacun et à personne et il n'est pas possible de faire grand-chose sans avoir recours aux autres. Vivien dort comme un nouveau-né, il est beau. Je ne crois pas avoir pris grand risque en écrivant ces lignes allongée dans notre dit, juste à côté de lui. Je suis moi-même trop lasse pour poursuivre. Bonne nuit mon amour.

26 juillet. Lui - courriel

Je suis content que tu le prennes ainsi. Tu verras, Véra (tu verras, tu Véra, la vie c'est fait pour ça, chantait Nougaro ;-)) est une femme comme je n'en ai jamais rencontrée. En un mot, elle est exceptionnelle. Mes rêves eux-mêmes ne m'avaient jamais donné pareil bonheur. On doit se dire ça quand on est

amoureux, mais je ne lui trouve que des qualités. Cette femme était faite pour moi. Elle m'attendait dans un petit coin de France et moi je vivais sans but à Paris. Tout est changé à présent, je suis heureux. Comprends-tu ? Heureux ! J'ai hâte que tu fasses vraiment connaissance avec elle. Ton amitié m'est si précieuse. Avec elle, je n'ai que toi. Pour répondre à ta question, oui son roman avance. Elle me le fait lire au fur et à mesure. Je pense que tu ne seras pas déçu. En tout cas, je me suis complètement laissé prendre par l'histoire.

Ton ami, Vivien

26 juillet. Elle

Je vole quelques minutes à Vivien tandis qu'il se repose un peu dans le jardin. Nous venons de nous régaler d'une copieuse salade et d'une demi-bouteille de vin d'Anjou. Ce matin, il fut le premier à se mettre au travail, mais il s'est arrêté bien avant moi. Il écrit toujours aussi vite, mais s'il s'agissait d'une course, je dirais que l'écart se resserre. Je ne sais pas si je vais encore m'améliorer, mais sans fausse modestie, je suis plutôt fière de mes progrès. Mes phrases se construisent plus rapidement, je ne perds plus un temps infini à la recherche du mot exact. En cela, je dois remercier Vivien qui m'a donné un précieux conseil. Mieux vaut utiliser un terme approchant et y mettre une petite marque (comme une ondulation) qui sera relue au moment de la transcription ou de la correction. Mon histoire l'intéresse beaucoup. Il me demande sans cesse où j'en suis, et je lis parfois son impatience lorsqu'il relève les yeux de mes feuillets. « C'est tout ? », semble-t-il me dire d'un air frustré.

26 juillet. Lui

Pour la première fois depuis que nous sommes arrivés ici, j'ai

relu les dernières pages de mon manuscrit. Cette histoire ne m'intéresse plus guère et pourtant je tenais encore un bon filon. J'ai bien essayé de m'y remettre ce matin, mais le cœur n'y était pas. Véra veut rattraper le temps perdu d'hier et a décidé de mettre les bouchées doubles cet après-midi alors qu'elle n'a aucun délai à respecter. Enfin, je n'en suis pas mécontent ; j'aimerais que son bouquin soit terminé. Non seulement l'histoire est belle, mais elle est aussi haletante. Je suis chaque fois impatient de lire la suite. C'est drôle, avant c'était moi qu'on attendait. Je ne pensais pas qu'un jour les rôles seraient renversés. Pour ma part, je vais aller rendre une petite visite à Éric.

26 juillet. Elle

Cher cahier, cela faisait si longtemps que je n'avais pas eu le loisir de consigner notre bonheur sans être pressée par le temps. Il est un peu plus de dix-sept heures et je termine une après-midi prolifique pour mon roman. Vivien ne tardera plus à rentrer. Il fait une visite à l'un de ses amis pêcheurs, un certain Éric. Il nous a présentés l'autre jour, mais je ne sais rien de lui. Je vais nous préparer un bon repas, car s'il est sorti faire une balade en mer, nul doute qu'il reviendra affamé. S'il me reste un peu de temps, je crois que Vivien ne prendra pas ombrage si je lui emprunte son ordinateur pour, à mon tour, entamer la saisie de mon manuscrit.

26 juillet. Elle

Il est pratiquement vingt heures et je commence à m'inquiéter. Tant qu'il fait jour, ils peuvent facilement rentrer, mais j'espère qu'ils sont déjà au port, attablés devant un verre. Tout est prêt pour son arrivée. Je vais travailler encore un peu, cela m'évitera de m'angoisser.

26 juillet. Raymond – courriel

Mon cher Vivien, aujourd'hui j'ai travaillé pour toi. Je te joins deux projets pour la couverture de ton livre. Tu me diras ce que tu en penses. Pour ma part, j'ai hâte que tu m'envoies ce que tu as écrit. Véra ne connaît pas sa chance de pouvoir lire ton manuscrit. Sait-elle qu'à part moi, tu n'as jamais voulu que quelqu'un d'autre y jette ne serait-ce qu'un regard ?

Bien à toi  
Raymond

26 juillet. Elle – courriel

Raymond, pardonnez-moi, je n'avais nullement l'intention de lire la correspondance de Vivien et c'est par hasard que votre message s'est affiché sous mes yeux. Si je me permets de vous répondre à sa place, c'est que je commence à m'angoisser sérieusement. Il est parti en mer depuis le début de l'après-midi avec un ami pêcheur et il n'est toujours pas rentré. Je vais me rendre au village pour voir s'ils ne sont pas chez lui. Pardon si je vous ai inquiété, mais je n'ai personne d'autre à qui parler.

Bien à vous  
Véra

26 juillet. Elle

Il est plus de minuit et Vivien n'est pas là. Je nourris les plus noires inquiétudes. J'ai parcouru en vain tout le village pour les retrouver. Je crois avoir mis tout le monde en alerte en parlant de sa disparition au café. Il n'a pas fallu une minute pour que trois marins quittent le bar pour vérifier si le bateau du pêcheur était rentré au port. Je suis restée avec eux plus de

quarante interminables minutes. Ils ont inspecté le plus petit recoin du port pendant que je ressassais d'horribles pensées. Un chavirement, un éperonnement avec un cargo, une grave avarie, tout me ramenait invariablement à la plus terrible conclusion : deux noyades dans cette eau glaciale et sombre.

À demi désespérée, j'étais revenue au café lorsque la clochette au-dessus de la porte annonça l'entrée des trois marins. Je mis tout mon espoir dans le regard que je leur adressai, mais leur mine défaite et leur profil bas tenaient lieu de réponse et je les ai quittés en pleurant. L'île ne possède pas de gendarmerie, et quand j'ai demandé qui prévenir, on m'a répondu qu'on ne pouvait rien à faire avant le lever du jour. Attendre dans une terrible angoisse, celle d'avoir perdu l'homme que j'aime, c'est tout ce qu'il y avait à faire. Comment trouver le sommeil alors qu'il jette peut-être ses dernières forces dans une bataille impossible contre ce noir océan ? Pourquoi ne suis-je pas auprès de lui pour le secourir, l'aider et si ce n'est pas possible, périr avec lui ? Je ne veux pas exister sans lui. Ma vie n'aura plus la moindre importance s'il ne m'est pas rendu. Après avoir connu ses bras, son cœur, son regard que pourrais-je espérer sur mon chemin de croix ? Mon Dieu ! Le suicide m'épouvante. L'idée de l'ultime instant, celui où l'on se regarde une dernière fois et où l'on se méprise pour ne plus s'accorder le droit de vivre, me fait atrocement peur. Je refuse d'y penser, je veux simplement que l'océan me le rende.

Il faudrait que je dorme un peu, cela me ferait du bien. Nous n'avons pas le moindre somnifère à la maison. Quelques verres de vin me procureront un apaisement temporaire et illusoire.

27 juillet. Elle

Cette nuit fut la plus atroce de ma vie. M'enivrer n'était pas

une bonne idée. Je me suis réveillée à cinq heures avec un mauvais mal de tête et surtout l'impression d'être allongée dans une barque ballottée par la houle. Après avoir avalé un morceau de pain pour combattre mes relents d'ivresse, je me suis rendue au port dès le lever du jour. Les trois hommes qui m'avaient promis de partir à sa recherche avaient tenu parole : ils équipaient deux bateaux pour une sortie au large. Peu loquaces, ils n'en étaient pas moins braves. Un instant, je me suis demandé s'il existait encore une naturelle solidarité ailleurs que sur les îles. Ici, l'individualisme n'a pas de sens et il n'en aura sans doute jamais. Si un pêcheur manque, tous les autres se mettent en devoir de le rechercher. Ils ne ressentent pas cela comme une obligation, c'est plutôt leur instinct grégaire qui les fait se protéger les uns les autres. Mes regards reconnaissants ne leur arrachèrent pas la moindre parole. Je suppliai qu'on m'emmenât à bord, mais je n'obtins que des refus aussi polis que silencieux. Attendre, de nouveau attendre, mais cette fois-ci dans la clarté du soleil éblouissant mon malheur.

27 juillet. Elle

Il est midi à présent et bien que j'aie très peu mangé ce matin, la faim ne tiraille pas mon estomac ; elle est supplantée par ce sentiment nauséeux qui mêle la tristesse à l'abattement, l'espoir au désespoir dans des proportions qui varient chaque minute. Qu'un chalutier apparaisse au loin et je me persuade qu'il me le ramène sain et sauf, que c'est forcément lui, que cela ne peut être autrement. Mais qu'il vienne à s'éloigner comme ce fut le cas pour les cinq bateaux que j'ai aperçus ce matin et un voile gris retombe sur mon cœur. Tout est perdu, il ne reviendra plus, Vivien est mort sans que nous ayons eu le temps de nous aimer. Seul le plus terrible me semble possible, certain. Qu'allait-il faire dans cette galère, avait écrit Molière,



mais c'était pour faire rire alors que bientôt je n'aurai plus qu'à déverser toutes les larmes de mon corps sur celui de mon amour emporté.

La capitainerie vient de me donner des nouvelles des marins, ils labourent chaque coin de cette mer qu'ils connaissent par cœur, mais n'ont toujours rien trouvé. Le brave homme qui me renseigne et ne ménage pas ses sourires pour me reconforter est un ancien pêcheur à la retraite. De temps à autre, comme s'il se sentait obligé de meubler la conversation, il me parle de cette époque révolue où il partait pêcher par tous les temps avec un équipement des plus sommaires. Je suis habituellement pleine d'empathie, c'est une chose qui m'est naturelle et pour laquelle je n'ai aucun mérite, mais aujourd'hui je n'y arrive pas. Que la radio crie « On les a retrouvés ! » et je jure d'écouter attentivement toutes ces histoires jusqu'à ce qu'il soit de retour. Le seul espoir qui me reste est que nous sommes à la belle saison, le temps était hier au beau fixe et les jours suivants seront tout aussi ensoleillés, ce qui faciliterait les recherches si elles devaient durer.

27 juillet. Elle

Il est à présent plus de vingt et une heures et les deux bateaux viennent d'annoncer qu'ils rentraient au port, car d'ici peu, la nuit sera tombée. Ils ne l'ont pas retrouvé. Il n'est nulle part. Nulle trace du chalutier non plus. Ils ont sûrement coulé. Comment peut-il en être autrement ? Le vieil homme m'assure de sa compassion, me fait part de son désolément. Il ne sait pas que j'ai tout perdu en un instant. Je n'ai plus de mots. Dire que je suis malheureuse n'est rien. Mon cœur est ravagé, ruiné. Vivien, où que tu sois, attends-moi !

27 juillet. Elle

Oh, mon si cher cahier ! La tombée de la nuit avait emporté mes derniers espoirs et je ne rêvais plus qu'à des choses impossibles comme remonter le cours du temps et empêcher cette funeste promenade, lorsque le miracle que je n'espérais plus vint m'apporter la délivrance. C'était il y a vingt minutes à peine. On a tambouriné à ma porte jusqu'à ce que je réponde. Le sourire fraternel d'une femme que j'avais aperçue plus tôt au café m'irradia sitôt que j'eus ouvert. « Il vient d'appeler ! Votre mari vient d'appeler, il est sain et sauf, dormez tranquille ». Jamais je n'oublierai le visage radieux de cette femme. Ceux qui ont vécu une angoissante attente savent ce que j'ai ressenti : ma gorge se dénoua, ma respiration me procura soudainement l'air qui me manquait, mes nerfs relâchèrent la tension qu'ils maintenaient sur mes muscles et un flot de larmes inonda mes joues.

Vivant, il est vivant ! Mais avant que mon esprit commotionné par cette nouvelle abasourdissante ne revienne à lui, la femme était partie sans que j'aie pu lui poser la moindre question. Probablement qu'il ne rentrera pas ce soir, mais tant pis. Me voilà seule avec mes interrogations. Que s'est-il passé ? Où est-il ? Va-t-il bien ? Sur ce point, je peux répondre affirmativement : « il a téléphoné », m'a-t-elle dit. Ah, si nous avions eu le téléphone ici ! J'aurais pu lui parler, entendre sa voix, lui demander ce qui était arrivé. Il sera là demain, ce n'est plus qu'une question d'heures. Vivien, mon amour, je suis la femme la plus heureuse du monde. Comment ai-je pu croire que tu étais perdu ?

Rien n'a d'importance que toi et moi. Je vais te retrouver, vivre de nouveau. Morte d'angoisse il y a une demi-heure, je suis à présente excitée comme une puce à l'idée de ton retour.

28 juillet. Elle

Nous voici enfin au matin mon cher cahier. Il est inutile de préciser que mon sommeil fut agité. Ma nuit fut peuplée de rêves marins. J'y voyais Vivien de très près en train de ramer dans une barque démesurée qui ressemblait plutôt à un canot de sauvetage puis, ainsi qu'une caméra qui prend du champ, il m'apparaissait de plus en plus petit tandis que l'océan se faisait toujours plus vaste autour de lui. À la fin, il n'était plus qu'un point posé sur une immensité scintillante et moi je restais là, flottant haut dans le ciel et loin de lui. Comme il me tarde qu'il rentre ! Dire que je ne sais pas où il est. D'où a-t-il téléphoné ? Ce ne pouvait être que depuis le continent ou bien d'une des deux îles alentour. Je crois que je vais l'attendre au café. Il fait pratiquement face au port ; je le verrai forcément arriver et s'il appelait de nouveau, ce serait inévitablement là-bas. De toute façon, je ne me sens l'envie ni d'écrire ni de faire quoi que ce soit d'autre. La prochaine fois que je reprendrai ce cahier, ce sera à propos de son retour. Dieu que j'ai hâte !

29 juillet. Elle

Rentré ! Mon amour est rentré ! Comme des mots simples peuvent recouvrir d'immenses joies. Je n'en trouve pas d'autre pour exprimer mon bonheur de l'avoir retrouvé après ces deux jours d'angoisse et d'abattement mêlés. Je me disais que la vie n'aurait plus rien à m'apporter si elle me le reprenait. Par une inutile précaution, elle n'avait fait que l'éloigner pour que je mesure combien il m'était précieux. Mais il faut à présent que je consigne la mésaventure qui lui est arrivée quoique je ne sois pas prête à l'oublier.

Vivien s'est bien embarqué avec son ami pour une promenade vers Hoedic, une île encore plus minuscule que Houat et située

à quelques kilomètres au sud-est de chez nous. Tandis qu'ils s'apprêtaient à rentrer, ils remarquèrent une colonne de fumée et bientôt des flammes provenant d'un bateau de plaisance qui cabotait tout près. Éric fit alors route vers lui pour se porter à leur secours. Il s'agissait d'un yacht assez grand pour accueillir une quinzaine de personnes, mais bien que le péril fût imminent, personne ne sautait à la mer. Au contraire, les naufragés faisaient l'impossible pour maîtriser l'incendie alors qu'à l'évidence, l'embarcation était condamnée. Lorsqu'ils furent assez proches, deux femmes leur lancèrent des appels désespérés. En dépit du danger, Éric manoeuvra pour s'approcher si près qu'elles auraient pu passer d'un pont à l'autre, mais malgré les injonctions de Vivien, elles se refusèrent à abandonner leur bateau incendié. Tous les hommes étaient encore à l'intérieur et tentaient, au milieu de la fumée, de dégager deux enfants restés enfermés dans une cabine. La porte ne cédait pas, les petits ne donnaient pas signe de vie. Courageusement, Éric s'empara d'une hache et se précipita à leur secours. En un éclair, il avait disparu dans l'épais nuage pour réapparaître la minute suivante, précédé d'un groupe de gens pleurant, toussant, mais vivants. Leur père portait les deux petites victimes et tous, à présent pris de panique, se ruèrent sur le chalutier. Éric s'éloigna aussi vite qu'il le pouvait tandis que les rescapés regardaient le yacht se transformer en brasier flottant.

Cinq ou six bateaux avaient rejoint celui d'Éric, mais tout danger imminent était écarté si ce n'était l'état des deux enfants qui, s'ils respiraient d'un faible souffle, demeuraient inconscients. Un quart d'heure plus tard, tout le monde débarqua à Hoedic. Par chance, un médecin passait quelques jours dans le port de la Croix. Il examina les petits et diagnostiqua d'irréversibles séquelles sans une hospitalisation

immédiate. En toute hâte, Éric ramena parents et enfants sur le continent cependant que Vivien resta sur place pour s'occuper des autres naufragés. Un malheur n'arrivant jamais seul, la liaison téléphonique était en cours de réparation, interdisant toute communication filaire ou non (le relais pour la téléphonie portable utilisait aussi cette liaison). En dernier ressort, Éric a bien tenté de joindre la capitainerie à l'aide de la radio de bord mais vu l'heure tardive, c'était celle de Quiberon qui avait pris le relais. C'est pour cette raison que Vivien n'a pu donner de ses nouvelles que le lendemain soir. Éric revint rapidement à Hoedic, mais la nuit étant tombée, il jugea plus sage de remettre leur retour au lever du jour.

29 juillet. Lui

Moi qui pensais être venu ici pour mener une vie calme avec Véra, je me souviendrai longtemps de cette mésaventure. Il y a trois jours, je suis parti avec Éric faire un tour en mer. Nous naviguions depuis deux heures environ lorsque nous avons remarqué une colonne de fumée. Nous avons tout de suite compris qu'un bateau était en feu. Éric s'est immédiatement précipité au secours des plaisanciers et, malgré les flammes, il n'a pas hésité à les aborder. Deux enfants se trouvaient enfermés dans une cabine et c'est lui qui les a délivrés à l'aide d'une hache. Les deux petits sont à présent hors de danger grâce à lui, car il a ensuite fallu qui les emmène sur le continent pour se faire soigner à l'hôpital tandis que je me retrouvais à Hoedic avec le reste des rescapés, une dizaine de personnes. Les gens étaient traumatisés et les deux qui ont dormi avec moi chez un habitant qui nous a hébergés ont poussé des cris durant la nuit. J'ai sans cesse pensé à Véra qui devait être morte d'inquiétude, d'autant plus que, par un mauvais hasard, les lignes téléphoniques de l'île étaient hors d'usage ces deux derniers jours ! C'est seulement hier soir que

j'ai pu appeler au bar. Enfin, je n'ai pas le goût d'en écrire davantage sur ce sujet.

Comme je suis heureux d'avoir retrouvé notre petite bicoque, d'être de nouveau près de Véra ! On croit décider de sa vie et il me semblait que ce que nous venions de faire en était la preuve. Elle nous emporte parfois sur des chemins dangereux, voire mortels. Ce malheur aurait fort bien pu nous arriver. J'aurais pu mourir noyé ou brûlé, la laissant seule et déracinée. Comme je suis content d'avoir pris la décision de partir ! Il faut vivre, vivre et surtout profiter de tout. C'est ce que nous avons fait la plus grande partie de la matinée : nous sommes restés dans notre chambre jusqu'à onze heures à faire l'amour de mille façons. Véra est une maîtresse piquante dont les jeux ne sont pas toujours innocents. Je ne résiste pas à écrire que je ne suis plus capable de la moindre pensée lorsque nos corps s'emmêlent. D'irrépressibles besoins jaillissent du fond de mon être et s'emparent de moi. Ils me dictent des gestes tantôt doux, tantôt virils, ils m'ordonnent de la posséder, d'en extraire du plaisir comme si c'était une orange dont il fallait presser le jus, et je leur obéis. Je ne peux rien faire d'autre que de me soumettre à mes instincts. C'est elle qui fait jaillir tout cela de moi. Aucune femme ne m'a jamais fait cet effet-là. Je mesure maintenant ce que veut dire l'expression « faits l'un pour l'autre ». Oui, son sens profond je le ressens. On ne peut ni l'apprendre ni le comprendre. On ne peut que le vivre. Je suis fait pour elle. Elle est faite pour moi. Rien que de l'écrire, cela me donne un frisson.

Nous n'avons travaillé, ni l'un ni l'autre. Nous voulions avoir le temps de nous retrouver, de profiter de cette journée d'été, du jardin et par-dessus tout, être ensemble. Cet après-midi, elle s'est endormie longuement dans mes bras. Ces deux jours

ont tendu ses nerfs à l'extrême, elle avait vraiment besoin de se reposer. Elle était si belle. Non pas comme une enfant, mais plutôt comme une princesse de conte. Le soleil sur sa joue lui donnait la teinte d'un abricot, j'avais envie de la croquer.

Il est six heures, je me suis installé un moment dans le bureau pour noter tout ça. Raymond a écrit. Il faudra que je lui réponde, mais je le ferai demain. Je lui parlerai de ma mésaventure, il y a certainement moyen d'en tirer quelques jours d'oisiveté bien comprise pour « me remettre de mes émotions ». Je vais la retrouver. Je l'entends, elle chantonne. Elle sait aussi chanter. Véra est parfaite.

30 juillet. Elle

Comment tout cela se peut-il ? Vingt-quatre heures à peine se sont écoulées depuis son retour et déjà notre vie a retrouvé un quotidien qui me semble immémorial. J'ignorais que j'étais à ce point attachée aux rituels, aux habitudes. J'aime me lever, me préparer dans la salle de bains, sentir l'odeur du café qui est en train de chauffer dans la cuisine, me laisser emporter par son sourire ravi quand j'apparais, voir qu'il a tartiné mon pain de confiture à l'orange. Je sais alors que nous allons prendre tout notre temps pour déjeuner avant de nous mettre tous les deux au travail. Je pensais détester les habitudes. Je les croyais ennemies de l'imprévu, de la création. Cela devait être dans mon ancienne vie ; je ne m'en souviens plus.

Vivien a été incapable d'avancer son roman ce matin. C'est si compréhensible après ce qui s'est passé... J'espère que cela ne durera pas. Ce n'est pas mon impatience de le lire qui me fait écrire cela, mais seulement mon désir de le voir oublier cette mésaventure. Je ne supporte pas l'idée qu'il ne se sente pas bien.

Quant à moi, il me dit que je fais des progrès tous les jours. Outre le fait que ma cadence augmente encore, il trouve que je maîtrise de mieux en mieux mon style. J'ai vraiment de la peine à y croire. Il m'a raconté combien il lui a fallu de temps pour apprivoiser le sien, pour le reconnaître et pour apprendre à l'aimer. Lorsqu'on n'a jamais écrit, on ignore tout de ses penchants ou de ses aversions. Alors que certains excellent dans les dialogues, d'autres préfèrent les monologues ou sont adroits avec le « je ». Certains auteurs ne parviennent jamais à commencer une phrase avec ce pronom. Peu à peu, une forme de construction nous devient familière, on s'aperçoit qu'elle nous vient naturellement, comme l'enfant qui, à deux ans, tient pour la première fois un crayon de la main droite ou de la main gauche. Il ne choisit pas, il n'a pas encore la conscience du choix. Il n'y a pas de réflexion, seulement de l'intuition.

Vivien se plaît à comparer l'écriture aux femmes. Il dit que tout le monde ne peut pas aimer ses livres, car pour lui, écrire revient à faire le portrait d'une sylphide dont la beauté ne touchera pas forcément tous les hommes. L'auteur écrit comme il lui semble beau et le lecteur partagera ou non son goût de la femme qui ressemble à ses phrases adverbiales et élancées, verbales ou touffues. Vivien affirme que son style ne s'est affirmé qu'après trois ou quatre romans, et d'après lui, je possède déjà le mien. Je suis heureuse de découvrir l'émerveillement qui brille dans ses yeux. Si j'ai réellement ce talent, je ne sais pas à quoi il tient. Si dans dix ans on me présentait ce que je suis en train d'écrire, je ne suis pas sûre de reconnaître mon travail. Ai-je une façon si singulière de marier les mots ?

Si Vivien n'a pas repris son roman aujourd'hui, il a en revanche lu avec beaucoup d'attention mon manuscrit et il a passé un bon moment à envoyer des nouvelles à Raymond



depuis son ordinateur. Pourvu que ce dernier soit compréhensif... Cela me fait songer à ce message qui ne m'était pas destiné et auquel j'avais répondu. J'espère qu'il ne m'aura pas prise pour une folle. Je ne sais pas si je devrais en parler à Vivien.

30 juillet. Lui

Cette journée a été pleine de contrariétés. Je sais que je suis en train de m'enfermer dans le piège que je me suis moi-même tendu. Pourquoi toutes ces dissimulations ? Sans doute à cause de mon caractère trop doux et cette stupide inclination à ménager la chèvre et le chou. Ne faire de peine à personne... La belle affaire ! J'ai l'impression d'avoir passé ma vie à l'accommoder à la sauce des autres. C'est terminé ! Il y a Véra maintenant, et rien ne me détournera d'elle. Ni Raymond, ni mon bouquin, ni moi-même. Je vais finir par tout leur avouer. Je dois juste tenir encore un peu. Ce matin, j'ai convaincu Véra que j'avais vraiment besoin de faire une coupure pendant quelques jours après cette mésaventure. J'ai dit la même chose à Raymond pour repousser l'envoi promis d'une « petite » semaine. Tout est dans l'adjectif...

Cet événement sera vite oublié et ce qui m'a finalement le plus perturbé, c'est ce qui est arrivé à Véra le soir de ma disparition. Elle avait emprunté mon ordinateur pour saisir son manuscrit en attendant mon retour, lorsqu'un courriel de Raymond s'est affiché. Soulagée d'avoir quelqu'un à qui parler, elle lui a répondu en espérant trouver un peu de réconfort. Je suis sûr que j'ai dû blêmir quand elle m'a raconté ça. Par chance, elle ne m'a pas vu, ses yeux étaient posés sur ses feuillets à ce moment-là. Effectivement, son message est toujours dans ma messagerie. Ce ne sont que des propos anodins, mais ce que je crains, c'est qu'elle ait fait attention au contenu de celui de

Raymond, car il y mentionne clairement l'un de mes mensonges. Est-il possible qu'elle ne s'en soit pas aperçu ? Je l'ai discrètement questionnée, mais elle ne se souvenait pas de ce qu'avait dit Raymond, tant la peur de m'avoir perdu l'avait accablé.

30 juillet Raymond – courriel

Mon cher Vivien,

Cette histoire est proprement extravagante ! Par chance, il ne t'est rien arrivé, c'est là l'essentiel. Véra m'a un peu inquiété il y a deux jours en me disant que tu n'étais pas rentré, mais j'étais loin d'imaginer pareille mésaventure. Oui, bien sûr que je comprends, mais il ne faudrait quand même pas trop tarder ; tu sais que nous avons une date butoir. Quel dommage que tu ne veuilles pas m'envoyer la suite dès maintenant, surtout si tu prends en plus ces quelques jours ! Au moins, j'espère que tu me feras lire ce qu'écrit Véra. Heureusement qu'elle est moins scrupuleuse que toi... Allez, ne pense plus à toute cette histoire. Accorde-toi un peu de repos et remets-toi au travail. Donne-nous encore un de ces bons romans dont tu as le secret.

Amicalement,  
Raymond

1er août. Elle

Nous voilà déjà au 1er août ! Heureusement que ce carnet me permet de garder la mesure du temps, car ici il nous échappe facilement. Les jours passent presque à notre insu et ce ne sont pas les heures qui donnent le tempo, mais plutôt le rythme des marées, des navettes avec le continent, et comme il y a vingt mille ans, la tombée de la nuit et la naissance du jour. Nous sommes rentrés bien trop fatigués hier soir pour que je

consigne quoi que ce soit. Nous avons été absents pratiquement toute la journée. Vivien voulait se changer les idées. C'est sans regret que j'ai sacrifié quelques heures d'écriture pour partir avec lui. Les mêmes joies simples ont émaillé notre escapade : un pique-nique, une baignade dans cette eau définitivement trop froide pour moi, une promenade jusqu'à la pointe de Beg Er Vachif et enfin, un dîner sans prétention chez Gisèle. Comme il fut doux ensuite de me lover dans ses bras, de nicher mon nez si près de son cou que je ne sentais plus que l'odeur de sa peau qui conservait encore la chaleur du soleil de l'après-midi. Ensermée, bercée, aimée, que rêver de mieux pour rejoindre le sommeil où les rêves ne sont même plus nécessaires puisque la réalité me comble.

Mon manuscrit fait à présent plus de cent pages et il n'est pas près d'être fini. Qui eût cru que j'étais capable d'en écrire autant ? Certainement pas moi ! Madame Planchon n'en reviendrait pas. Tiens, c'est la première fois que je songe à elle depuis que nous sommes arrivés. Comme tout ceci me paraît loin ! Je suis si heureuse ici, il n'y a rien que je regrette de cette époque révolue. Comme je t'aime Vivien, de m'avoir pratiquement kidnappée. Si c'est là tout le sort que tu me réserves, j'accepte de vivre recluse sur cette île, pourvu que ce soit à tes côtés.

Je digresse, je souhaitais revenir un instant sur ce qui va être mon premier roman. Je crois à présent que je possède bien mon histoire. Je sais parfaitement où je veux la mener. Vivien est de très bon conseil. Il m'évite tant de pièges. C'est vraiment unique de faire ainsi ses débuts : guidée par l'un des écrivains les plus talentueux de notre époque. Quant à lui, j'ai l'impression que l'envie d'écrire est en train de le reprendre. Il vient de relire les quarante ou cinquante dernières pages de

son manuscrit et il m'en a même lu quelques extraits à haute voix ! Je suis si heureuse pour lui. Je pense encore à tous ces lecteurs qui ne savent rien de la genèse d'un livre. Pour eux, celui qui en est l'auteur n'est qu'un nom sur une couverture. Une âme invisible, discrète, inconnue même pour les plus médiatisés d'entre eux.

Vivien est en train de converser avec Raymond par messagerie instantanée. C'est drôle, il n'aime guère les ordinateurs, mais utilise pourtant leurs possibilités de façon assez naturelle.

1er août. Lui

Je n'ai pas envie de noter quoi que ce soit aujourd'hui. Parfois, je me demande pourquoi je garde cette vieille habitude de remplir ce carnet. À quoi cela sert-il ? J'ai promis à Véra que demain je m'y remettais. Elle était folle de joie. Du coup (enfin, je dis ça, mais ça n'a peut-être rien à voir, il va falloir faire attention à ne pas devenir trop vaniteux, Vivien !), elle s'est jetée sur moi comme une tigresse. Rien ne l'arrêtait. Elle nous a épuisés. Elle est là, tout près de moi. Elle dort encore comme une princesse. Dieu qu'elle est ravissante ! Cette fois-ci, c'est moi qui écris nuitamment dans mon carnet, car je n'ai pas sommeil. Je sais qu'elle en tient un aussi et qu'elle le sort parfois le soir tandis qu'elle me croit endormi. Je pensais que plus personne ne faisait ça et que j'étais le dernier hurluberlu qui notait sa vie sur des pages.

2 août. Elle

Vivien écrit de nouveau ! Il est là sous mes yeux, à quelques mètres de moi. Je suis si contente que je me suis précipitée dans notre chambre pour le noter tout de suite. J'étais trop pressée pour attendre. Ce n'est plus qu'une question de temps

à présent. Je suis sûre qu'il rendra son manuscrit dans les délais imposés par Raymond. Comme il est beau ! Son regard se perd dans la blancheur de sa page, son histoire se trame dans son esprit dont on ne devine pas l'agitation en voyant la façon stoïque dont il tient son corps. Quel contraste entre cette apparente mais trompeuse immobilité, et le bouillonnement de son cerveau. Mais je ne reste pas davantage, mon roman m'attend !

2 août. Lui

Qu'ai-je donc à écrire dans ce fichu carnet sinon de nouveaux mensonges ? Si je tire le bilan de ma journée, j'ai menti à l'amour de ma vie en lui faisant croire que les quelques notes que j'avais prises faisaient partie de mon manuscrit alors que ce n'étaient que de vagues idées pour un autre livre. Et Raymond que j'apprécie pourtant tellement, je lui ai aussi raconté que je m'y étais remis. Je ne sais que penser de ma santé mentale. Je mystifie ceux qui m'aiment pour cacher l'abandon de mon roman et je jette les bases d'un nouveau. Ce n'étaient que quelques pensées à développer, il n'y a guère qu'une ou deux pages à garder pour plus tard, s'il y a un jour un futur à mon passé d'écrivain...

Éric m'a apporté du poisson. Ce soir, c'est moi qui fais la cuisine. Cela permet à Véra de continuer d'écrire. Elle y met toute sa passion. J'ai l'impression de me revoir à mes débuts. J'ai aimé ces moments. Je l'envie, mais c'est son tour à présent.

3 août. Elle

Cher cahier, je m'ouvre à toi comme à un ami auprès duquel je m'épancherais et voudrais trouver du réconfort. La journée d'hier avait si bien commencé... Vivien s'était remis à écrire, il

nous avait préparé un somptueux repas dont nous nous sommes régalés. Je pourrais décrire le menu sur plusieurs pages et pourtant je n'en ai pas l'envie, car mon cœur est assombri par ce que j'ai découvert hier. Je sortais de ma douche à pas de loup pour lui faire la surprise de mon corps seulement vêtu de perles d'eau. Il se trouvait dans son bureau, jetant un regard désabusé sur les feuillets qu'il avait écrits un peu plus tôt dans la journée. Hormis un ou deux, il les a tous froissés avant de les mettre à la corbeille. Déçue et presque sidérée par ce que je venais de voir, je suis partie m'habiller dans la salle de bains, le cœur serré et la gorge nouée.

De temps à autre et au gré de ses bons mots, je parvenais à oublier pour un moment, mais dès que la griserie du vin se faisait moins sentir, ces images me revenaient. J'ai alors commis un geste que je ne peux que regretter à présent. Prétendant avoir besoin d'un chandail, je suis allée fouiller sa corbeille sans savoir ce que je cherchais, car après tout, il était le seul à pouvoir décider de ce qu'il devait ou non conserver. Sans doute voulais-je à me persuader du bien-fondé de cette mise au rebut. J'aurais dû me fier à son jugement plutôt que de me comporter en espionne et découvrir ce que mes yeux refusaient d'admettre, même en le voyant : Vivien m'avait menti ! Je n'eus le temps que d'attraper quelques bribes, mais ces pages étaient sans rapport avec son roman. Pourquoi me l'avoir fait croire ? Lorsque je l'ai rejoint, je brûlais de l'interroger. Mais comment le faire sans avouer mon odieux forfait ? Je ne pouvais que me retrancher dans le silence et d'interminables minutes se sont écoulées avant que je puisse de nouveau ouvrir la bouche. Pour seule réponse à ses questions pressantes, je lui ai demandé de me servir du vin en priant pour que l'ivresse me procure oubli et gaieté. Comme si j'étais à conquérir, Vivien redoubla d'assauts. Il fut drôle, vif,

passionné et passionnant pour m'arracher à cette subite et inexplicable langueur.

En dépit de ce poids que j'avais sur le cœur, son désir ardent fut exaucé. De nouveau, j'étais capable de rire, de faire briller mes yeux en le regardant, de m'abandonner complètement à lui lorsque nous avons rejoint notre chambre. Tu possèdes certainement une explication à tout cela. Comme j'aurais besoin de l'entendre pour être rassurée. Je me trouverais sûrement gourde d'avoir imaginé le pire. Vivien, pourquoi ne t'ouvres-tu pas à moi ? Ne m'aimes-tu pas assez pour cela ?

3 août. Lui

Véra était bizarre hier soir. Tout allait bien lorsque subitement elle s'est assombrie. Elle semblait incapable d'être heureuse. Elle me regardait pleine d'une tendresse mélancolique, comme si c'était la dernière soirée que nous passions ensemble. Je ne sais pas ce qui a pu arriver. Il n'y avait pas la moindre raison, je crois. Je ne pense pas avoir dit quoi que ce soit qui ait pu la peiner. Ça s'est arrangé après le repas, mais il faut bien reconnaître que nous étions tous les deux ivres. J'adore l'ivresse. Au moins de temps à autre. Elle a ceci de formidable qu'elle nous envoie dans un paradis plus illusoire encore que l'Éden, mais c'est comme une pause dans la vie. Un moment où le temps perd sa signification, où les malheurs de l'humanité n'ont plus aucune prise sur nous, où l'on se prend à aimer son prochain. Un monde chimérique qui remplace celui que nous avons échoué à créer.

Comme souvent quand on est saoul, nous en avons imaginé un autre, plus beau, plus juste. Je me souviens de la terrible conclusion à laquelle nous sommes arrivés : il faudrait avoir tous les pouvoirs pour imposer le bien. Tous les pouvoirs ! On a vu ce que ça a donné avec tous ceux qui ont essayé. On n'a

plus le droit à présent. Véra a posé la bonne question, celle qui laisse malgré tout l'espoir d'une nouvelle tentative : tous ces tyrans rouges voulaient-ils vraiment le bonheur de leurs peuples ? Et moi je me demandais, sans en trouver la réponse, si les hommes au cœur pur sont condamnés au renoncement lorsqu'ils sont confrontés au pouvoir. Inventera-t-on un jour un système parfait ? Est-ce possible ? J'aimerais être capable d'en proposer un. Si j'avais cela à offrir, je travaillerais avec la plus grande ardeur pour changer le monde. Mais je n'ai que de petites histoires à raconter. Elles sont distrayantes, émouvantes, mais ce ne sont que de petites histoires. À quoi bon en écrire une de plus ? J'ai envie de tout dire, au moins serais-je libéré de mes mensonges. Je ne sais plus.

3 août. Raymond – courriel

Mon cher Vivien,

Comme je suis heureux que tu te sois remis au travail. J'ai hâte que tu puisses bientôt m'envoyer d'autres chapitres comme tu me l'as promis. Je suis sûr que ce sera encore un succès, comme chaque fois. Tu trouveras ci-joint une deuxième proposition de couverture. Ça n'a rien à voir avec la première, mais c'est très dans la tendance de cette année. Max t'en prépare déjà une troisième. Tu la recevras la semaine prochaine. Travaille bien, mon ami.

À bientôt.

Raymond

3 août. Elle

Pour la première fois depuis que j'ai repris ce roman, je n'avais pas le cœur à l'ouvrage. Ma concentration fut sans cesse troublée par ces images qui me revenaient en mémoire : son



corps recroquevillé, son regard vide sur les feuillets qu'il venait de jeter. Vivien, j'aimerais que tu me parles. Je t'ai observé à plusieurs reprises ce matin et tu semblais absent même si, comme toujours, tu as rempli de nombreuses pages. Puissent-elles ne pas finir comme les précédentes ! Écris-tu seulement la suite de ton roman ? Que prépares-tu, Vivien ? Je voudrais tant pouvoir te le demander. Mais je ne peux pas me le permettre. Quel droit ai-je sur ton écriture ? Quoi que tu fasses, je t'aime du plus profond de mon être. Tu peux même me mentir, j'y consens. J'espère juste que tu es heureux avec moi.

4 août. Lui

Je ne veux pas que Véra soit triste par ma faute. C'est tout le contraire qui m'importe. Je me suis mal conduit ce matin et plus encore après le déjeuner. J'ai passé le plus clair de mon temps sur mon ordinateur, je lui ai raconté que j'allais retranscrire mes notes, et pour alléger le poids de ma conscience, je lui ai promis de lui lire un long passage en début d'après-midi. Elle a littéralement bondi de joie. Comme elle était heureuse ! Voir son sourire m'a émerveillé, ressentir son embrassement plein de gratitude m'a rendu l'envie d'écrire et j'étais à deux doigts de m'y remettre vraiment. Las ! Une fois dans mon bureau, le désir s'est essoufflé et a disparu comme une ombre dissoute par un nuage. Alors, je lui ai lu le dernier chapitre que j'avais rédigé avant de décider d'abandonner ce livre. Comme elle était impatiente durant le repas ! Je me dégoûtais de falsifier ainsi son bonheur. Il m'aurait fallu du courage et tout dire. Quel pleutre je fais ! De toute façon, dans quelques jours, une grosse semaine au plus, j'aurais pris trop de retard et j'avouerais.

4 août. Elle

Mon cher cahier, si seulement tu pouvais m'aider. Je n'y tiens plus. Je ne comprends plus. Vivien m'a lu ce midi un long passage de son manuscrit. C'était au moins aussi bien que tout ce qu'il avait écrit jusqu'à présent et pourtant je sentais que quelque chose n'allait pas. Il lui manquait l'envie, la foi. Oui, la foi ; il ne semblait pas croire à ce qu'il me dévoilait. Il y a quelque chose d'anormal et même d'inquiétant avec ce livre. Cela me préoccupe. Je veux en avoir le cœur net. Une terrible idée me vient. J'ose à peine y songer tant elle me fait frémir : si je contactais Raymond...

15 août. Lui

Cela fait dix jours maintenant. Les premières quarante-huit heures ont été difficiles. Je mesure toute la déception ressentie par Véra. Étrangement, je croyais qu'elle m'en voudrait davantage ; elle a été au contraire plutôt compréhensive. Malgré mon mensonge, malgré mon désintérêt pour mon livre, elle m'aime toujours. Elle me l'a juré. Je n'ai pas eu la force de lui refuser la seule chose qu'elle m'a demandée. J'ai accepté pour amadouer ma mauvaise conscience et aussi parce que ça avait l'air de lui faire plaisir. Elle a fini de lire mon manuscrit hier. J'avais un peu peur qu'elle le trouve formidable et qu'elle tente de me convaincre de le reprendre. Il n'en est rien. Elle m'a juste dit sa déception de ne jamais connaître la fin, m'a posé des questions sur ce que j'aurais écrit si j'avais poursuivi, mais ça n'a pas été plus loin. Comme je me sens mieux d'avoir tout avoué ! Je suis à présent libre comme l'air. Comme c'est bon !

C'est drôle, je croyais que nous aurions plus de temps pour nous, mais Véra fait comme un transfert. Elle a décidé de redoubler d'efforts pour terminer son roman. Elle écrit maintenant le matin et l'après-midi. Je ne sais pas où elle trouve toute cette force. Elle y consacre toute son énergie et depuis deux soirs, elle est fatiguée. C'est tout juste si elle prend plaisir à dîner avec moi et nous n'avons pas fait l'amour depuis deux jours. À ce train, son manuscrit sera bientôt entre les mains de Raymond.

15 août. Elle

Ma main est lasse d'écrire et c'est seulement parce que je me suis promis de consigner chaque jour de notre bonheur que je fais cet effort ce soir. Vivien doit songer que je veux le punir. Il

m'a reproché ma tristesse au dîner et j'ai pu éprouver le poids de son silence lorsque, ces deux derniers jours je lui ai souhaité une bonne nuit, interdisant préventivement tout jeu charnel. Mon amour, malgré ta décision, je suis toujours aussi amoureuse. Oui, mille fois oui, j'aime ton écriture, et je ne peux compter les belles heures passées à te lire. Quand bien même n'écrirais-tu plus la moindre ligne que je te chérirais tout autant. C'est de ton être dont je suis éperdue et non pas de tes livres, aussi merveilleux soient-ils. Bien sûr, ils sont une partie de toi-même, mais tu es là, je te possède tout entier et pour moi seule. Tu m'as donné la plus grande preuve d'amour qui soit en abandonnant tout pour moi. Que pourrais-je vouloir de plus ? Ne craint rien mon Vivien, je te suis acquise plus encore qu'une esclave dont on peut toujours briser les chaînes, fussent-elles coulées dans le plus dur métal. Les liens qui me relient à toi ne peuvent se voir ni se toucher. Ils sont inaltérables, car chaque battement de mon cœur, chaque regard que mes yeux te portent les fortifient.

J'ignore si tu as définitivement abandonné l'écriture et je ne suis pas sûre que tu le saches non plus. Peut-être faut-il que tu t'éloignes temporairement de cette passion à laquelle tu vouais ton énergie et ton talent, ton existence en somme. Je crois que tu éprouveras de nouveau le besoin d'écrire. Pour t'avoir vu jeter tes mots sur le papier, je suis certaine que ce talent habite tout ton être. Tu ne pourras pas t'en débarrasser. Pour l'instant, tu aimerais qu'il te laisse un peu en paix. Il le fera pour un temps, puis...

Je fais tout mon possible pour ne pas me sentir coupable, même si tes aveux m'ont ébranlée. Je vis avec un écrivain depuis quelques semaines à peine, et il m'annonce subitement qu'il veut renoncer à tout ce qui faisait sa vie. Instantanément,

je me souviens du dernier livre que j'ai lu de toi en pensant qu'il n'y en aurait plus d'autre. C'est un peu comme une femme qu'on quitte et qui se rappelle alors de son bonheur passé et enfui. Elle se revoit faisant l'amour et se dit que cela n'existera plus que dans son souvenir, elle songe au salon ou à la chambre dont ils avaient tous les deux choisi chaque meuble il n'y a pas si longtemps, elle se demande pourquoi, elle se met à haïr une inconnue qui est peut-être la cause de son malheur. Elle voudrait revenir en arrière, juste avant ces trois mots « je te quitte ». Elle ne peut plus rien, aléa jacta est. Je suis comme elle, Vivien. Je n'ai aucune prise sur ton écriture. Elle est à toi. Que je te dise que j'ai trouvé ton manuscrit plus émouvant encore que tous tes livres précédents n'aurait rien changé à ta décision. Alors, à quoi bon ?

18 août. Elle

Mon cher cahier, tout est si difficile. Voilà que je viens de trahir la promesse que j'avais faite. Trois jours sans t'ouvrir, je suis impardonnable. Pourrais-je seulement arguer pour ma défense que mes journées sont exténuantes ? Depuis que Raymond et moi avons pris cette décision, je n'ai plus un instant à moi. Cela fait douze jours que je mène une de forçat. Par bonheur, les choses avancent vite, très vite. Ce midi, Vivien m'a de nouveau félicité après qu'il a lu mon manuscrit. Il se dit impressionné par ma progression sur tous les plans. Mon style, l'histoire, et plus encore, la rapidité dont je suis maintenant capable. Il m'a rappelé mes débuts laborieux, lorsqu'il me fallait quatre heures pour produire deux feuillets. S'il savait vraiment !

Ses louanges me transpercent le cœur, car ce sont ceux d'un homme trahi. Trahi par son amour, trahi par son ami. Quelle serait sa stupéfaction s'il apprenait qu'il ne lit que la moitié de

tout ce que j'écris ! Moi-même, j'ai du mal à admettre que c'est bien moi qui suis capable de cela. Comme tu serais étonné, mon Vivien ! Je sais que tu es heureux avec moi, car ton visage radieux m'en donne chaque jour la preuve, mais que dirais-tu si tu connaissais la vérité ? Me réexpédierais-tu sur le continent par le prochain bateau ? Serais-tu pris de colère ou bien silencieusement blessé ? Cette entreprise est insensée et je ne vois pas sur quoi elle pourrait déboucher. Comment Raymond a-t-il pu me convaincre de me lancer dans ce projet impossible ? Je me demande qui est le plus fou des deux : lui qui voulait me rendre complice de son plan ou bien moi qui me suis jetée dans cette forfaiture ?

Mon cher cahier, je répondrai à ces questions existentielles un peu plus tard. Je pars le retrouver. Ce soir, je vais lui faire l'amour. Plus que jamais, je l'aime...

19 août. Lui

J'avais souvent remarqué que le temps s'accordait à nos humeurs. Nous avons un ciel gris depuis presque une semaine, mais ce matin il est comme mon cœur : radieux. Véra va bientôt sortir de la salle de bains, car je sens l'odeur de son parfum. J'ai l'impression d'être revenu un mois en arrière ; nous faisons l'amour, affamés l'un de l'autre, avant de prendre un petit déjeuner pantagruélique sous les rayons chauds du soleil qui tutoyait déjà son zénith. Les grandes marées ont commencé et nous n'aurons plus d'aussi belles journées, mais celle-ci semble faire exception, alors il faut que nous en profitions.

Deux semaines sont passées et je crois avoir retrouvé ma Véra. Hier soir, elle était gaie et riante. Elle a eu l'idée d'un jeu que je n'avais jamais pratiqué et que je connaissais seulement pour

l'avoir lu. Elle appelle ça le théâtre des amoureux. J'étais parti chercher une bouteille de vin à la réserve. Cela n'a pas dû me prendre plus de deux minutes. Pourtant, à mon retour, Véra n'était plus à table et la seconde d'après, j'ai entendu frapper à la porte. J'étais tellement surpris que je ne l'ai pas reconnue tout de suite. Ses vêtements n'étaient plus ceux qu'elle portait peu avant, ils étaient un peu sales et surtout complètement trempés, tout comme ses cheveux. Avant même que j'ouvre la bouche, elle a pris un air sangloteux et m'a demandé l'hospitalité en me vouvoyant. J'ai alors compris qu'elle voulait nous faire interpréter des personnages et c'est avec bonheur que je lui ai donné la réplique. Quelle bonne idée c'était : une pièce jouée rien que pour nous et par nous. Faire l'amour avec une autre femme que toi est une perspective qui me répugne, mais je te confesse que la peau de cette improbable rescapée a enflammé la mienne. J'ai aimé ce jeu, car nous étions seuls sur notre scène. Cela m'a rappelé le manège. Je te jure que la prochaine fois sera à mon initiative...

20 août. Elle

Je m'éveille à peine. Je sais que je n'aurai peut-être pas tout le temps voulu pour écrire dans ce cahier aujourd'hui, alors je profite qu'il est parti chercher du pain pour conserver ici un peu de notre bonheur. Vivien se sent mieux, c'est indéniable. Il avait retrouvé hier et pour la première fois depuis longtemps, toute sa gaieté, tout son entrain. J'avais presque envie de lui céder lorsqu'il m'a proposé une journée de repos. Il m'aurait plu de me promener en sa compagnie, de prendre sa main des kilomètres durant, de le voir nager et faire le pitre pour m'épater. Je le voulais, mais je me suis volontairement attelée à l'impossible et quoique ce projet me paraisse toujours aussi fou, je dois tout de même continuer. Je comprends les raisons de Raymond, mais moi, pourquoi fais-je cela ? Comment m'a-

t-il convaincue ? Il n'a pas tort, je suis sans doute sa meilleure exégète, moi qui le suis depuis son premier livre, mais comment ai-je pu imaginer que ce serait suffisant ? Ses compliments m'ont touchée, je dois bien le reconnaître. C'est encore une force des hommes que de nous dire ce que nous aimons entendre.

Si Vivien me le propose de nouveau, j'accepterais, car je sens combien je suis épuisée par cette entreprise. J'espère qu'il le fera. Nous verrons ! Je vais m'habiller. Il fait beau, ce sera ma tunique indienne. Vivien adore sa légèreté et surtout sa transparence !

20 août. Raymond – courriel

Bonjour Véra,

Je voulais vous remercier pour votre envoi d'hier. Laissez-moi vous écrire franchement : vous me subjuguez. Non seulement vous n'avez aucun des travers communs aux auteurs débutants, mais de plus, on sent dans votre écriture une maturité qui fait encore défaut à certains écrivains que je publie depuis des années. C'était presque par désespoir que je vous ai demandé votre concours dans cette délicate affaire et je pensais que nous échouerions. À présent, je me dis que nous avons une petite chance. Lorsque vous m'aurez tout envoyé, je le donnerai à la correction, ce sera alors l'épreuve de vérité. Si personne ne remarque rien, nous aurons gagné. Une dernière chose, êtes-vous sûre de la confidentialité de ces courriels ?

Amicalement,  
Raymond



21 août. Lui

Véra a écrit dans son carnet intime hier. Elle avait oublié son stylo dans le lit. Elle n'a pas fait de remarque lorsqu'elle l'a retrouvé sur la table de chevet. À présent, je ne prends plus la précaution de me cacher et je tiens le mien à jour non loin d'elle. Est-elle si concentrée qu'elle ne le voit pas ? J'en doute fort, mais elle ne me pose cependant pas la moindre question.

Je reviens du marché. Pour lui permettre d'écrire à sa guise, c'est moi qui fais les courses, qui cuisine, enfin si l'on peut employer ce verbe à propos de mes expériences culinaires, et aussi le ménage. Ce n'est pas désagréable, surtout lorsqu'on a le temps de le faire. C'est toujours Véra qui s'occupe du linge, car je n'ai jamais su me servir d'un lave-linge. Je n'en ai jamais possédé, préférant utiliser les précieux services de ma teinturière. Véra a beaucoup ri quand je lui ai raconté qu'avant d'avoir les moyens d'envoyer tous mes vêtements à la teinturerie, je recourais aux laveries automatiques. Étant incapable de faire fonctionner ces machines ronronnantes, il me fallait invariablement demander secours à un client habitué de l'endroit. Je m'adressais exclusivement aux hommes, car ils m'aidaient plus volontiers que les femmes qui soupçonnaient toujours dans mes implorations une manoeuvre détournée pour les aborder. Je n'ai même pas échafaudé l'idée de devenir possesseur d'un fer à repasser. La seule fois où j'ai eu recours à cet ustensile diabolique, je me suis brûlé la main et le pied. Repassant allègrement mes doigts en même temps que ma chemise, j'ai poussé un cri de douleur tandis que mon membre mutilé opérait un large mouvement de repli, lequel entraîna la chute du fer sur mon pied nu. La perspective de devenir un jour un grand brûlé me fit renoncer à jamais à ce maudit engin.

Véra a accepté ma proposition. Elle n'écrira pas cet après-midi. Tout juste travaillera-t-elle une heure ou deux en fin de journée sur mon ordinateur. Cela lui fera le plus grand bien. Une dernière chose : Éric m'a proposé une petite balade, mais je crains que Véra ne soit pas d'accord. Mieux vaudrait décliner sa proposition.

21 août. Elle

Bonsoir Raymond, n'ayez crainte sur le secret de notre correspondance. Vivien n'est pas très doué en informatique et je me débrouille quant à moi plutôt bien. Je vous livre encore deux nouveaux chapitres. Je pense qu'il n'en faudra que trois ou quatre de plus pour que le livre soit terminé. Croyez-vous vraiment que ce sera publiable ? J'en frémis d'avance.

Bien à vous,  
Véra

22 août. Lui

Véra est pratiquement au bout de son roman. Je suis vraiment admiratif sur ce qu'elle a accompli. C'est son premier livre, elle n'avait jamais rien écrit avant et j'ai l'impression qu'elle a plus de talent que moi. Raymond va la publier, c'est certain. Je l'ai un peu aidée, mais c'est à elle qu'elle doit ce résultat. Dans huit jours, elle aura probablement terminé. Nous aurons davantage de temps. Mais nous serons alors en septembre, les jours auront encore raccourci d'une heure. Son acharnement à écrire me rend paradoxalement l'envie de m'y remettre. Ça ne servirait plus à grand-chose, car il faudrait que j'écrive dix heures par jour pour donner un texte fini à Raymond d'ici le quinze. Je sais qu'il en serait ravi et qu'il s'empresserait d'oublier cette parenthèse. Oui, c'est vrai, je reprendrais bien

mon roman. Je croyais que j'aimerais ne rien faire de mes journées, mais ça n'a de sens que si Véra partage mon oisiveté.

22 août. Elle

Mon cher cahier, voici une nouvelle journée qui s'achève. Même si on entendait un jour parler de Véra Garbatti, je ne pourrais jamais raconter que ma carrière d'écrivain aura débuté en écrivant simultanément deux livres. Mon premier roman le matin, et la seconde partie du dernier opus de Vivien Gallet l'après-midi. C'est un secret que je ne divulguerai jamais, et j'espère que Raymond respectera la condition que je lui ai fixée : ne jamais révéler que Vivien n'est pas l'auteur de tous les chapitres. J'aurai dans tous les cas fini avant la fin du mois. Dire que je songeais qu'il me serait impossible d'écrire les cent pages manquantes d'ici au quinze septembre, ainsi que Raymond l'avait demandé. Depuis qu'il n'écrit plus, Vivien m'apporte toute sa précieuse aide. Fort heureusement, il ne lit pas par-dessus mon épaule !

23 août. Lui

Sans elle, je m'ennuie. Elle passe ses journées à écrire tandis que je compte les heures qui nous séparent avant de la retrouver enfin, rien que pour moi le soir. Un peu cyniquement, je pensais qu'elle ne garderait pas ce rythme très longtemps et qu'elle m'accorderait bientôt plus de temps. Il ne lui a fallu que quelques jours pour s'habituer à cette cadence infernale et je suis sûr maintenant qu'elle ne s'arrêtera pas. Je sais dans quelle inconsistance on me tiendra, mais j'ai décidé d'achever mon roman. Si quelqu'un lit un jour ce carnet et en particulier ces derniers mois, il songera que celui qui le possédait avait un goût prononcé pour le mensonge, car de nouveau, je vais choisir de ne rien leur dire, mais pour la

bonne cause cette fois. Si j'y arrive à temps, je leur ferai la surprise et s'il me manque seulement quelques jours, Raymond s'arrangera bien pour tirer les délais.

J'aimerais déjà pouvoir en offrir un à Véra, soigneusement emballé dans un luxueux papier-cadeau et voir son sourire lorsqu'elle l'ouvrira. Je parviens à visualiser cette scène et, rien que pour cet instant, je voudrais en avoir terminé. Pour regagner un peu de tout ce temps que j'ai perdu, je me suis résolu à taper directement sur l'ordinateur, bien que je préfère largement la liberté de mouvement que me procure un simple cahier. Cela aura aussi pour avantage de ne pas intriguer Véra. Que penserait-elle si elle me voyait reprendre mon stylo ? Il s'agit seulement d'avoir des raisons valables pour rester dans mon bureau. Je viens aussi de décider de ne plus rien noter dans ce carnet jusqu'à ce que j'en aie terminé. Tout le temps dont je peux disposer doit à présent être mis au service de mon livre. Véra trouve que j'écris vite. Eh bien là, il faudra que je me surpasse. Véra, mon adorable tortue, il me semble te voir à quelques mètres de la ligne d'arrivée tandis que moi, le lièvre, je sors de mon oisiveté en me désolant du retard accumulé. Cours, Véra ! Cours ! J'arrive !

23 août. Elle

Je ne voudrais surtout pas avoir l'air de me vanter, mais j'ai de bonnes raisons d'être fière de moi. Pour en finir au plus vite avec le roman de Vivien, je lui ai consacré aujourd'hui l'entièreté de mes heures. Après tout, le mien peut attendre, je n'ai aucune date à respecter. C'est tout un chapitre que j'ai rédigé pour lui ! Parfois, j'aimerais tout lui dire pour le voir s'extasier et l'entendre me complimenter. Malheureusement, il est absolument nécessaire que je me taise. Comme c'est difficile de ne pas pouvoir partager sa joie avec l'homme de sa

vie. Vivien est resté dans son bureau pratiquement tout le jour durant. Tout juste s'est-il accordé une demi-heure de sieste après le déjeuner. Il faut dire qu'il avait ouvert une bouteille de vin d'Anjou qu'il désirait me faire goûter et qu'il en a bu plusieurs verres. Ce soir, nous dînons dehors, mais impossible de savoir où. Il veut m'en faire la surprise. La seule chose dont je sois sûre est que nous n'irons pas chez Gisèle. Je me demande ce que cela peut être d'autre, puisqu'elle tient l'unique restaurant de l'île.

24 août. Elle

Il est plus de minuit et je profite de ce que Vivien est sous la douche pour ouvrir ce cahier. J'avais trop envie de faire quelques commentaires sur l'endroit insolite où il m'a conduite ce soir. L'un de ses admirateurs fortunés naviguait non loin de notre île sur son énorme yacht, et par je ne sais quel moyen, l'a invité à dîner en compagnie d'une bonne vingtaine de pique-assiettes. Comme je déteste ces gens dont l'importance réelle est inversement proportionnelle à celle qu'ils ont vraiment. Tous étaient là pour parader et plaire au roi. De leurs voix aigües et suffisantes, deux ou trois femmes s'esbaudissaient auprès de Vivien en se repaissant tout autant de leurs propres paroles que de petits fours, cependant qu'elles restaient attentives à ne pas salir leurs belles robes dont elles ne purent taire la provenance, comme si la fréquentation de telle ou telle boutique parisienne valait titre de noblesse. Je ne sais pas ce qui peut plaire à Vivien dans ces soirées où tout sonne faux, hormis le clapotis des vagues. Il a pratiquement passé tout son temps avec son hôte en longs apartés. Par respect pour lui, je me suis tenue éloignée d'eux et je me suis laissé dévorer par l'ennui que m'inspiraient les propos creux et convenus d'un antiquaire parisien sur les mérites comparés de la Bretagne et de la Côte d'Azur.

Lorsque j'en eus tout mon soûl, j'ai pris poliment congé et me suis retirée dans un coin non éclairé du bateau pour profiter au moins de la magnificence de la lune brillant au-dessus de l'océan. Vivien eut la délicate attention de décliner l'offre de son ami qui voulait nous faire préparer une chambre à bord. Un seul regard échangé lui avait suffi pour comprendre que j'avais hâte de rentrer chez nous. Un puissant hors-bord nous a ramené jusqu'à Saint-Gildas puis, après quelques minutes de marche, nous avons retrouvé notre modeste demeure, parfaite antithèse de cette superficialité mondaine.

« Qui est donc cet homme pour que tu acceptes de passer toute une soirée dans un tel lieu ? », ai-je demandé sans pouvoir m'en empêcher. Qu'avais-je dit pour qu'il soit bouleversé si soudainement ? Il n'a rien répondu et ce n'est qu'un long moment plus tard que Vivien m'a raconté comment cet homme lui avait sauvé la vie. Son histoire m'a transpercée. Comment a-t-il pu se taire aussi longtemps ? Une fois encore, je me refuse à lui poser des questions. Son ami ressemble à tous les autres riches, mais j'ai compris que l'argent le laissait indifférent, même si au cours de banquets comme celui-ci, il le dépensait sans compter. Je sais que je le croiserai de nouveau, car Vivien et lui sont à présent liés jusqu'à la mort. J'écrirai plus tard le drame qu'a vécu Vivien mais ce soir, je n'en ai plus la force.

24 août. Elle

Quatre heures trente du matin. C'est une force venue du tréfonds de mon être qui guide mon stylo. Ma fatigue est telle que mes mots ressemblent à des fantômes chancelants. J'écris à l'aveuglette, j'écris parce que je n'ai pas su voir. C'était il y a quatre heures. Allongée dans notre lit, les yeux clos, j'entendais ces bruits familiers, prélude au sommeil, la brosse à

dents électrique, l'eau qui coule, les pas de Vivien dans le couloir. Un brusque silence me força à rouvrir les yeux. Vivien se tenait là, dans l'embrasure de la porte de notre chambre. M'habituant à la pénombre, je pouvais distinguer sa tête penchée en avant ainsi que ses bras qui enserraient sa taille comme si une violente douleur le tirait. L'espace d'un instant, je le crus victime d'un malaise, mais quelques pas incertains le conduisirent jusqu'à moi. Il s'agenouilla sur le sol et posa ses mains sur mon oreiller. L'expression de son visage me pétrifia. Ses yeux mouillés m'implorèrent de rester silencieuse, de ne poser aucune question. « Elle s'appelait Claudia ». Jamais je ne lui avais entendu cette voix grave et profonde. Son regard s'abîma dans un océan de souffrances passées. À cet instant, il n'y avait plus qu'elle et lui. Mon cœur battait si fort qu'il ébranlait mon corps tout entier. Mille pensées m'assaillaient, jamais Vivien n'avait prononcé ce prénom devant moi. Qui était cette femme ? Elle avait dû être coupable des pires ignominies pour qu'aujourd'hui encore, ces stigmates rendent son visage presque méconnaissable.

Ses nouvelles paroles firent taire les emballées de mon esprit. Mécaniquement, il poursuivit : « C'était quatre jours avant Noël. Nous attendions, Avenue des Champs-Élysées, à une station de taxis. Il pleuvait dru et nos paquets commençaient à être trempés. Claudia était pressée de rentrer pour empiler ses « trésors » des grandes boutiques parisiennes, qui dans quelques jours la suivraient au Brésil. Elle héla pour la troisième fois un taxi, tous pris d'assaut en cette période de fête. Elle s'avança sur la chaussée en levant le bras. Je n'eus que le temps d'apercevoir la voiture rouge sortir du coin de la rue. La route glissante l'empêcha de s'arrêter à temps. Claudia gisait sur le sol, les phares éclairaient son bonnet rose que nous venions d'acheter. Après, ce fut la nuit, une nuit de plus d'une

année. Un homme avait tout vu. Comme nous, il attendait un taxi. Cet homme, c'était Bernard Déplin, richissime banquier d'affaires. C'est sur son bateau que nous étions ce soir. Pendant un an, tous les jours, il s'est acharné à me sauver. Lui que je ne connaissais pas m'a aidé à revivre et m'a rendu le goût d'écrire. Elle avait quinze ans. C'était ma fille. »

Aux larmes de Vivien, je promis de ne jamais parler d'elle.

24 août. Elle

Il est un peu plus de dix heures et je m'éveille seulement. Si j'écris ces quelques lignes dans notre lit, c'est qu'hier soir, je me suis endormie avec mon cahier. Il était au pied de ma table de chevet. Vivien n'est plus dans la chambre, pourvu qu'il ne l'ait pas vu et plus encore qu'il ne l'ait pas lu, surtout après ce que j'ai noté cette nuit. Serait-il capable de faire chose pareille ? Je crois bien que oui. Je ne sens pas l'odeur du café, ni celle du pain qui se faufile parfois jusqu'ici. Où est-il ? Je me lève et m'habille très vite. À plus tard cher cahier.

24 août. Elle

Je ne sais pas ce que manigance Vivien, mais je trouve son comportement changé depuis deux jours. Ce matin, il était déjà dans son bureau, rivé à son ordinateur. Pour une fois, c'est moi qui avais préparé le petit déjeuner, mais il n'est pas resté plus de dix minutes avec moi, arguant d'une chose urgente à terminer. « J'en ai pour plusieurs heures », m'a-t-il simplement dit avant de disparaître dans son antre pour n'en sortir que poussé par la faim. Si je le souhaitais, je pourrais sans doute facilement découvrir cette mystérieuse occupation, mais je ne veux pas devenir une espionne. Je ne m'inquiète de rien, je suis juste intriguée.



Aujourd'hui, j'ai de nouveau écrit jusqu'à l'épuisement, mais une nouvelle fois, mon travail acharné se trouve récompensé. L'avant-dernier chapitre est bouclé. C'est une drôle de sensation que de choisir la destinée de ses propres personnages, mais ce que j'ai à faire est une chose plus étrange encore. C'est comme si on m'avait remis un paquet qui contenait un homme, une femme et quelques figurants. Leurs caractères seraient déjà formés, je saurais où ils habitent, ce qu'ils font dans la vie, et voilà qu'on m'en donnerait la charge. Comme si on m'avait dit : « ils sont à toi maintenant. Fais-en ce que tu veux ». J'ai fait du mieux que j'ai pu pour reprendre ton héritage, mon Vivien. Je suis bien loin de posséder ton talent, mais j'y ai mis tout le mien. Il n'y a pas une phrase que je n'ai écrite sans me demander comment tu l'aurais tournée.

25 août. Elle

Le dernier chapitre ! Comment terminer un livre ? J'en ai lu des centaines et pourtant la réponse n'a rien d'une évidence. La phrase finale a-t-elle une importance particulière ? Cela fut sans doute déjà le sujet d'émissions littéraires ou de discussions entre gens de lettres. Ce n'est pas ce qui m'importe pour le moment. Il me faut faire un choix crucial : soit la vieille meurt, soit elle part à la maison de retraite. Je mesure parfaitement ce que mon propos peut avoir de cruel, mais j'en suis là. Qu'aurais-tu décidé, Vivien ? D'ailleurs, tu avais peut-être ton idée sur la fin. Si seulement tu pouvais me conseiller. Puisque je dois trancher, je le ferai. Pourvu que je te sois restée fidèle !

25 août. Elle

Il me tarde d'en terminer. Je n'imaginai pas combien l'écriture pouvait être physiquement éprouvante. Je ne songe même pas

aux crampes dans le bras ou dans la main. La fatigue envahit tout mon corps et c'est chaque soir complètement fourbue que je m'étends près de Vivien. Où est-ce que je trouve encore la force de faire l'amour alors que mes yeux me somment de dormir ? Sans doute parce que je ne me sens jamais aussi bien qu'auprès de lui et que cette simple proximité m'irradie d'une énergie nouvelle.

Aujourd'hui, Vivien est de nouveau resté toute la journée sur son ordinateur. Je n'ai nulle idée de ce qu'il fait, mais la tâche qu'il s'est assignée est sûrement ardue, car je mesure l'acharnement qu'il met à l'accomplir. Je suis passée à plusieurs reprises devant la porte de son bureau qui était demeurée entrouverte et j'entendais chaque fois la frénésie avec laquelle il s'emportait sur son clavier. Il me semblait que les touches étaient devenues celles d'un piano aphone dont lui seul pouvait ressentir la vibration des cordes au bout de ses doigts. Chaque note jouée en appelait une autre et encore une autre, comme si cette mélodie silencieuse devait s'accélérer pour se transformer *in fine* en un dangereux tourbillon. Vivien, que fais-tu ? Pourquoi ne me dis-tu rien de cette nouvelle et bouillonnante activité qui s'empare de toi ?

Je me pose mille questions et, à défaut des tiennes, j'y apporte mes propres réponses dont certaines sont complètement folles. Par exemple, j'avais pensé que la nécessité d'écrire t'avait de nouveau happé et que tu avais décidé de faire le récit de notre amour. J'ai alors songé au délicat mélange dont toi seul serais capable. Ton héroïne me ressemblerait cependant que tu soulignerais de notables différences pour pouvoir jurer avec la plus grande mauvaise foi que tout ceci n'est que roman. À notre histoire, tu emprunterais nos lieux et nos jeux tandis que sur toi-même, tu demeurerais plus vague, comme pour te

protéger. Mais je m'emporte, car ce roman n'existe pas et ne sera probablement jamais écrit. Il me faut encore patienter, mon amour, mais je sais que viendra le moment où tu me diras tout.

Tu n'as pas eu le moindre mot pour mon écriture aujourd'hui. Finalement, cela arrange notre complot que tu sois si subitement occupé. Que te faire lire, à présent que je ne travaille plus que pour toi ?

26 août. Raymond - courriel

Chère Véra,

Je viens de terminer la lecture des chapitres que vous m'avez envoyés. Malgré l'heure avancée, je n'ai pas résisté à vous écrire pour vous dire à quel point vous m'avez subjugué. Je peux vous assurer qu'après toutes ces années de métier, je pensais avoir tout vu. Peut-être qu'inconsciemment je vous croyais capable de m'étonner lorsque je vous ai proposé ce projet délirant. Nous avons passé ce stade et largement, même. Ce n'est plus de l'étonnement, mais de la stupéfaction, voire de l'incrédulité. J'aurais juré qu'il était impossible d'imiter si parfaitement l'écriture de Vivien. Votre envoi m'a prouvé le contraire. Comment faites-vous pour posséder aussi bien son style que son rythme ? Sa subtilité mélangée à ses fines touches d'humour ? Si je ne connaissais pas autant Vivien, je serais même persuadé qu'il s'agit d'une machination et que, caché derrière vous, c'est lui qui m'adresse la fin de ce roman. Rassurez-vous, je sais qu'il n'en est rien.

Pour ce qui est de vous, je suis certain qu'une grande carrière littéraire vous attend si vous le désirez. Si c'est votre souhait, je serai votre éditeur. J'en profite pour ajouter que j'admire votre geste. Quelle plus belle preuve d'amour que d'interrompre

votre propre manuscrit pour celui que vous aimez ! Si j'ai bien lu, vous devez pratiquement toucher au but. Gardez courage, vous en aurez bientôt terminé. Après cela, promettez-moi de prendre quelques jours de repos. Oubliez l'écriture l'espace d'une semaine, cela vous fera le plus grand bien, croyez-moi.

Bien amicalement.  
Raymond

26 août. Véra - courriel

Cher Raymond,  
vous trouverez en pièce attachée l'antépénultième ainsi que l'avant-dernier chapitre. Je suis en train d'écrire l'épilogue et vous l'aurez sous deux ou trois jours, si tout va bien. Ma seule inquiétude concerne l'accès à cet ordinateur pour communiquer avec vous. Figurez-vous que cela fait plusieurs jours que Vivien pianote sans relâche sur sa machine et que je me résous à taper mon manuscrit au milieu de la nuit pour pouvoir vous l'adresser. Je ne sais pas ce qu'il fait, mais je peux vous dire qu'il y met toute son énergie. C'est moi qui vous remercie pour votre confiance, Raymond.

Votre idée m'a tout d'abord paru sacrilège et même blasphématoire, mais vous m'avez convaincue et aidée à découvrir en moi des qualités que je n'avais jamais soupçonnées. Peut-être avez-vous raison pour mon avenir... J'éprouve en tout cas de grands plaisirs à l'écriture, et à présent que je l'ai rencontrée je compte bien faire un bout de chemin en sa compagnie. Merci pour votre proposition. Votre expérience vous permet d'imaginer ma joie et ma reconnaissance. Bien entendu, je l'accepte et vous promets en même temps une absolue fidélité parce que si Vivien vous a choisi comme ami, je ne puis me trouver en de meilleures mains. Je vais à présent

me reposer quelques heures, il est tard...

Bien à vous.

Véra

27 août. Elle

Quelle désolation ! Cette journée est perdue pour l'écriture. Ces deux heures passées au milieu de la nuit pour saisir mon manuscrit m'ont empêché de trouver un sommeil serein. Je me sens lasse et mon esprit se traîne ainsi que le corps fatigué d'un vieillard cacochyme. Le temps est très beau, aussi vais-je tâcher de profiter de ces heures de repos pour au moins retrouver des forces.

28 août. Elle

Il me semble que je suis comme une ouvrière à la chaîne. Je me sens être un forçat de l'écriture. Que de mots, de paragraphes, de pages ! Mais plutôt que de me lamenter sur mon sort, je devrais plutôt écrire ce mot salvateur : terminé ! Enfin, je suis venue à bout de cette impossible entreprise cet après-midi même. Que Vivien me laisse seulement deux heures et je pourrais tout envoyer à Raymond. Je sais qu'il y aura encore du travail de correction, mais il fera appel à ses meilleurs assistants pour cela. Quoi qu'il en soit, ce ne sera plus rien en comparaison de tous les efforts que cela m'a coûté.

29 août. Elle

On l'affuble du nom de fée. Son absence aujourd'hui fut pour nous une bénédiction. Pour une raison que j'ignore, l'île est privée d'électricité depuis ce matin. Depuis combien de temps n'avions-nous pas passé une journée ensemble, de l'éveil jusqu'au coucher ? Il me semble que cela fait des semaines,

sinon des mois. Heureusement que cela n'est pas survenu plus tôt, sinon je n'aurais pas pu profiter pleinement de ce répit auprès de Vivien. Comme aux premiers moments de notre amour, nous sommes restés toutes ces heures l'un près de l'autre. On prétend qu'un bonheur n'arrive jamais seul. Le ciel nous fut clément et comme s'il voulait s'accorder aux battements de nos cœurs, le soleil nous donna ses plus chauds rayons. On eût dit qu'il cherchait à retrouver sa majesté passée, et pour cette unique journée, nous faire croire encore au printemps. Que pourrais-je ajouter sinon que ces moments me firent l'effet d'une jouvence amoureuse ? Je n'écrirai plus jamais comme je l'ai fait. Ce ne sera jamais un travail, je ne serai jamais une ouvrière des mots. Il nous faut du temps pour vivre, pour respirer. Quelle chance nous avons, mon Vivien !

Il fait nuit, tu es de nouveau rivé à ton ordinateur. Tu m'as promis que tu n'en avais pas pour longtemps. J'ai hâte que tu viennes me retrouver dans notre lit.

30 août. Elle

Cette fois-ci, tout est terminé. Le dernier chapitre est tapé et il ne me reste qu'à l'envoyer à Raymond. Je le ferai sitôt que Vivien abandonnera cette machine qui n'a jamais tant servi que cette semaine. Vivien ne me dit rien de ce qu'il fait et je me garde de lui poser la moindre question. Je suis sûre qu'il lit fort bien mes interrogations dans mon regard. C'est sans doute un projet de grande importance. La seule chose qui m'intrigue vraiment c'est qu'il se soit soudainement mis à utiliser son ordinateur. Lui qui n'aimait rien tant que ses cahiers, quelle impérieuse raison le pousse à ce changement ? Tout ce que je sais, c'est qu'il en aura bientôt terminé. C'est l'unique confiance qu'il a bien voulu me faire. S'agit-il seulement de littérature ? Je vais suivre le conseil de Raymond, je ne me sens

plus capable d'écrire la moindre ligne avant plusieurs semaines.

30 août. Lui – courriel

Mon si cher Raymond,  
Je suis tellement heureux d'être ton ami. Ta réaction m'a profondément touché. Tu ne m'as pas jugé, tu ne t'es pas immiscé dans ma vie alors même que tes intérêts t'y poussaient. Plus que jamais, tu mérites le titre de mon meilleur ami. Tu connais cet aphorisme : « un ami c'est quelqu'un qui vous a déjà déçu une fois ». À ce titre, je suis aussi le tien, mais s'il n'est jamais trop tard pour bien faire, voici peut-être de quoi me faire pardonner.

Tu trouveras en pièce jointe la deuxième moitié de mon roman. Sans chercher à en tirer la moindre gloire, je crois avoir accompli quelque chose d'extraordinaire. Ces deux cents pages que tu reçois, je les ai écrites en à peine plus d'une semaine. Alors que j'étais persuadé que l'écriture ne voulait plus de moi, elle est revenue me voir jusqu'à m'enfiévrer. Elle ne m'a pas laissé le plus petit répit et m'a pour ainsi dire forcé à aller jusqu'au bout.

Je crois que tu aimeras la fin. J'ai assez de lucidité sur ce que j'écris. Je pense que ce roman plaira au public. Je te demande une seule faveur : je ne souhaite pas participer à la promotion. Tant pis si nous vendons quelques exemplaires de moins. J'ai besoin de repos maintenant. Une dernière chose : tiens-moi au courant pour le livre de Véra. Mis à part les sentiments que je lui porte, je lui trouve un grand talent.

Ton ami,  
Vivien

30 août. Elle - courriel

Cher Raymond,

Bizarrement, Vivien a abandonné son ordinateur en fin d'après-midi et j'en profite pour l'accaparer et vous envoyer l'épilogue. J'espère qu'il sera à votre goût. S'il vous plaît, jurez-moi que nous ne sommes pas en train de faire une énorme bêtise...

Amicalement.

Véra.



## Épilogue.

Le 30 octobre, le dernier titre de Vivien Gallet fut présenté à la presse. Il ne fallut pas trois semaines avant que le premier tirage fût épuisé. J'eus beau être prévoyant, le second n'empêcha pas une rupture de stock pendant quelques jours. Tout le monde parle de son livre et on me supplie de tous côtés d'organiser des entretiens avec l'auteur du meilleur succès littéraire de cette rentrée. Si je rendais public tout ce que je sais de ce livre, une polémique enflerait et les ventes décupleraient. Personne ne saura, il n'y a qu'eux et moi. Dans trois mois, je publie le premier roman d'une parfaite inconnue du grand public. Je suis certain de son triomphe.

Encore une chose avant de clore cette histoire : dans les derniers jours de septembre, j'ai reçu un message pour le moins insolite de la part de Vivien. Il me demandait de venir pour que Véra me remette son manuscrit en main propre. Après un périple qui m'a pris une journée, je n'ai trouvé qu'un mot laconique sur la porte : « entre, c'est ouvert ! ». Le manuscrit était posé sur la table du salon. Intrigué par leur absence inattendue, j'ai fouillé la maison et j'ai vu sur leur lit, bien en évidence, leurs journaux intimes. Indéniablement, ils étaient là pour que je les lise. C'est ce que j'ai fait. Dans leurs deux carnets, les pages datées du cinq au quatorze août avaient été arrachées.

J'ai appris par un marin pêcheur qu'ils avaient acheté un bateau avec lequel ils étaient partis. Cela faisait quatre ans que Vivien prenait des cours de navigation. Il ne m'en avait jamais rien dit. Et maintenant, que dois-je faire de cette histoire ?







Dépôt légal : 1<sup>ère</sup> trimestre 2009

Achevé d'imprimer en février 2009  
(Espagne)

Lulu éditions